

Yvon Chatelin

RECHERCHE SCIENTIFIQUE EN TERRE AFRICAINE

Une vie. une aventure



GRAVEURS DE MÉMOIRE

L'Harmattan

**Recherche scientifique
en terre africaine**

Une vie, une aventure

Couverture : *Butte cuirassée, région de Kaya, Burkina Faso*. Cliché Jean-Claude Leprun, base Indigo de l'IRD.

© L'Harmattan, 2011
5-7, rue de l'École polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-55115-2
EAN : 9782296551152

Yvon Chatelin

Recherche scientifique
en terre africaine

Une vie, une aventure

L'Harmattan

Du même auteur

Une épistémologie des sciences du sol. Editions de l'ORSTOM, 1979.

Milieux et Paysages. Essais sur diverses modalités de la connaissance (avec Gérard Riou & al.). Masson, 1984.

Stratégies scientifiques et développement : sols et agriculture des régions chaudes (avec Rigas Arvanitis). Editions de l'IRD, 1988.

Le voyage de William Bartram. Découverte du paysage et invention de l'exotisme américain. Karthala & Editions de l'IRD, 1991.

Les sciences hors d'Occident au 20^{ème} siècle (collectif, sous la direction de Roland Waast), in Tomes 3 et 6. Editions de l'IRD, 1994.

Audubon. Peintre, naturaliste, aventurier. Editions France-Empire, 2001. (Grand Prix Jules Verne 2002).

Pour Dorian,
pour Elise

Avant-propos

Partir pour l'Afrique

La planète sur laquelle nous vivons est devenue la source d'une angoisse qui envahit les médias, les débats politiques, les conversations privées. Chacun s'interroge sur la possibilité de la maintenir telle que nous la voyons de nos jours, beaucoup doutent qu'une humanité toujours plus nombreuse, exigeant sans cesse davantage de confort, puisse y poursuivre son existence. Ne sachant pas la gérer sur la longue durée, nous ne sommes même pas sûrs de bien la connaître.

Depuis longtemps, nous essayons de la décrire et de l'analyser, ayant la volonté et la conviction de l'aménager à notre convenance et parfois l'illusion de l'améliorer, comme Buffon autrefois. Je pensais suivre cette tradition bien établie, faite de curiosité et empreinte de confiance dans le progrès, sans penser aux révolutions drastiques que l'idée de « développement durable » tente aujourd'hui d'introduire, lorsque, à la

fin des années 1950, j'ai commencé en Afrique une carrière de chercheur dans les sciences de la terre.

L'Afrique équatoriale dans laquelle je me suis trouvé était alors l'un des endroits les plus difficiles à pénétrer et à étudier. Malgré le peu de choses que l'on pouvait en connaître, il paraissait indispensable de prêter attention à la conservation des sols et terres de culture, objets de mes investigations. Pourtant, ce n'est pas seulement l'ambition de développer des contrées jusqu'alors négligées qui a orienté mon travail, mais aussi la difficulté d'une confrontation à un milieu naturel quasiment inconnu scientifiquement. Les pratiques habituelles de la science du sol m'apparurent inadaptées et appelant un renouvellement méthodologique.

Homme de terrain, je n'ai pas vécu une aventure intellectuelle dans un monde abstrait ou confiné à des laboratoires et bureaux. Au contraire, j'ai été très attaché à la terre africaine, j'ai traversé ses immenses étendues, sondé et creusé ses sols, contemplé ses paysages. J'ai appris à en connaître les habitants, leurs modes de vie, j'ai vécu des situations et moments critiques, j'ai approché des hommes de pouvoir. Beaucoup de ce que j'ai connu et vu a disparu, il me semble important d'en garder, pour d'autres, le souvenir.

La pratique de la recherche est parfois considérée comme un long fleuve tranquille que parcourent des individus privilégiés, mais en Afrique, plus qu'ailleurs, cette image est fautive. Pour bien comprendre ce métier, il ne faut pas le considérer seulement comme une activité à diriger, à financer, à gérer (ce pour quoi les

structures administratives et les experts ne manquent pas). Il faut aussi le voir de l'intérieur, tel qu'il est vécu.

Relatant mon expérience personnelle, je voudrais dire les aventures auxquelles elle a conduit. Il y a eu celles de la vie quotidienne du chercheur plongé dans un environnement naturel et humain passionnant mais difficile et parfois dangereux. Les aventures d'ordre intellectuel sont venues s'y ajouter, elles étaient faites d'incertitudes, de ruptures et controverses. Leur corollaire était le conflit des personnes, les tentatives de domination au sein de ce qu'il est convenu d'appeler une « communauté scientifique ».

Mon ambition est de montrer comment tout se mêle, ou plutôt comment tout s'enchaîne dans une vie réelle de chercheur. L'Afrique a été pour moi un point de départ auquel je reste solidement ancré, mais elle a été de plus un tremplin vers d'autres horizons.

Une pensée perdue et retrouvée

Au début des années 1960, je me trouvais au Gabon, à Libreville, à quelques dizaines de kilomètres au nord de l'équateur. Ainsi en avait décidé l'Office de la recherche scientifique et technique outre-mer (ORSTOM) pour lequel je n'étais qu'un chercheur débutant en science du sol, cette discipline que l'on appelle aussi « pédologie ». En fait, c'était surtout George Aubert, le chef de file des pédologues de l'Office, qui l'avait voulu, me choisissant cette affectation parmi d'autres possibles en Afrique. Il y avait eu au Gabon plusieurs chercheurs de passage, dans la dizaine d'années précédentes, mais j'étais le premier à m'y trouver en affectation permanente dès 1959, après deux années de formation, une à Paris et l'autre à Brazzaville. J'étais muni, en arrivant dans le pays qui m'était destiné, d'une machine à écrire portative, d'une tarière à main pour sonder les sols et surtout d'un enthousiasme intact.

Plusieurs autres chercheurs envoyés également par l'Office sont venus ensuite rapidement s'installer, l'indépendance stimulant la demande de connaissances. Je parlerai plus loin de ceux relevant comme moi des sciences naturelles, et ne mentionnerai pour l'instant que les représentants des sciences humaines parce que l'objet de ce chapitre est de rappeler ce qu'ont été mes premiers contacts avec ces disciplines. Il y avait donc Laurent Biffot, un psychosociologue, gabonais de naissance, qui revenait en chercheur dans son pays. Je l'avais connu lorsque nous étions l'un et l'autre étudiants dans une université française de province. Plus jeune de quelques années et venu à Libreville un peu plus tard, Louis Perrois se présentait comme ethnologue, il était élève de Leroi-Gourhan dont il parlait volontiers. Il est aujourd'hui largement connu comme spécialiste des arts premiers, et principalement de la statuaire africaine. On vit apparaître aussi Jacques Binet, ancien administrateur de la France d'outre-mer passé à la sociologie. Il y avait enfin et surtout Herbert Pepper qui avait déjà un passé prestigieux de musicologue, et qui est devenu un ami intime, pendant les cinq ou six ans passés ensemble au Gabon. Je garde à sa mémoire, puisqu'il est aujourd'hui disparu, un attachement particulier. Comment oublier les soirées pendant lesquelles Herbert redevenait violoniste virtuose et son épouse Miléna, née dans l'aristocratie russe de vieille souche, chantait les *lieder* de Schubert ou Brahms ! Le temps et l'espace s'évanouissaient...

Parmi les jeunes spécialistes de sciences humaines, le dernier arrivé était musicologue lui aussi. Il se nommait Pierre Sallée. Au hasard d'une de nos fréquentes rencontres, il me tendit un jour un livre qu'il me décrit comme assez curieux mais très intéressant. Il n'imaginait pas l'immense retentissement que l'ouvrage

allait avoir dans le monde intellectuel. C'était *La Pensée sauvage*. Je revois encore la scène, et surtout le livre, tel qu'il m'apparut, très beau avec sa couverture et des illustrations en couleurs peu fréquentes à l'époque. Herbert m'avait passé auparavant *Nous avons mangé la forêt*, de Georges Condominas, un ouvrage que j'ai parcouru à cette époque, le trouvant aussi bon par son contenu que triste par sa présentation matérielle et par l'histoire qu'il avait à raconter.

Avant de revenir à cette « pensée sauvage » qui m'a été présentée fortuitement et que j'allais retrouver beaucoup plus tard, je dois m'attarder sur le personnage de Pierre Sallée, dont je peux parler librement puisqu'il nous a prématurément quittés depuis quelques années. Il était pianiste, formé à l'École supérieure de musique de Paris, et avait reçu des distinctions très honorables dans son début de carrière. L'entendre jouer Mozart était un plaisir immense, mais assez rare, car il avait d'autres occupations et négligeait son art personnel. Ceci dit, Pierre avait une sensibilité extrême, une susceptibilité à fleur de peau, une instabilité chronique. Ce type de personnage sympathique laisse généralement à ceux qui l'ont fréquenté des anecdotes plaisantes, pas toujours à vivre, mais à raconter plus tard.

Les quelques chercheurs présents dans le Libreville de l'époque se sont liés très vite par des relations amicales, comme ils l'auraient fait partout ailleurs en Afrique. Ils avaient en commun une mentalité « d'expatriés », avec l'habitude très coloniale de se réunir autour d'un verre. Ainsi, j'ai été convié à passer un certain soir chez Pierre à l'heure de l'apéritif, invitation à laquelle je me rendis ponctuellement. La maison paraissait vide, ouverte à tout venant. Une

deuxième invitée se présenta, Janine, épouse d'un ami commun alors en déplacement. Nous nous installâmes, guettant l'arrivée de Pierre par la porte d'entrée. Mais au bout d'un moment assez long, ce fut celle de la chambre à coucher qui s'ouvrit sur un Pierre Sallée vêtu d'un short, pieds et torse nus, et les yeux gonflés de sommeil. Il avait oublié son invitation et s'accordait une sieste décalée et tardive. Il était sujet à des oublis plus fâcheux encore. Divorcé, il avait la garde de ses deux enfants, au moins une partie de l'année. Ceux-ci fréquentaient l'école, mais il arrivait que leur père omette d'aller les chercher à la sortie des classes. En fait, ils étaient ballotés d'une maison amie à l'autre, où l'on attendait toujours dans l'incertitude que le père, sortant soudainement de ses nuages, vienne récupérer sa progéniture.

Recruté comme ethnomusicologue, Pierre Sallée devait « aller en brousse », activité délicate pour les nouveaux arrivants. Il fut convenu, avec Herbert Pepper qui avait la responsabilité de son jeune collègue, que Pierre, dûment équipé d'un magnétophone Nagra et d'appareils photo, profiterait d'une « tournée » de deux pédologues, moi-même et le technicien-prospecteur qui m'assistait. Le premier jour sur des pistes gabonaises cabossées et dangereuses se passa sans incident, mais au deuxième jour, à l'arrivée au bac devant nous faire traverser la rivière N'Gounié, il apparut que la jeep de Pierre Sallée, encadrée par le véhicule du technicien et par le mien pendant tout le trajet, avait disparu. Nous avions roulé hors de vue l'un de l'autre à cause de la poussière soulevée. En fait, mal contrôlée dans un virage, sa jeep était partie en vol plané jusqu'à s'encastrier moitié sur le sol et moitié sur la branche d'un arbre robuste de la pente en contrebas. Elle était invisible de la route. Fermant le convoi, je ne l'avais pas

aperçue en la dépassant et, plein d'angoisse, il me fallut faire demi-tour pour entamer des recherches. Le dieu des artistes avait heureusement évité tout dommage corporel au musicologue et à l'employé gabonais occupant la place du passager.

Revenant au thème de la pensée sauvage, j'avais déjà lu *Tristes Tropiques*, à l'époque dont je parle. Le livre m'avait plu sans me poser d'autre problème que celui de son titre : de la violence peut-être, mais comment trouver de la tristesse aux tropiques, alors que ces régions sont éclatantes de lumière, riches de toutes les formes de vie ? Lévi-Strauss, je le sus plus tard, s'en est expliqué : il avait tout simplement gardé le titre d'un roman commencé puis abandonné par lui. Je me souviens moins précisément de la manière dont j'ai parcouru, en ce début des années 1960 et grâce à Pierre Sallée, son nouveau livre, *La Pensée sauvage*. Ma lecture fut probablement très superficielle, car je n'étais alors préoccupé que d'étudier les sols tropicaux et ne cherchais rien d'autre.

Bien des années suivirent pendant lesquelles Lévi-Strauss ne fut pour moi qu'un personnage du panthéon de l'actualité culturelle. On parlait de lui, on lisait des comptes-rendus de ses œuvres dans les magazines, je le savais évidemment un des maîtres du structuralisme. Par d'autres voies que l'ethnologie et l'étude des mythes, j'étais devenu au début de la décennie suivante un adepte de cette nouvelle manière de penser et de travailler. Je consultais avidement les livres de Lucien Sébag, Jean-Marie Auzias, Tzvetan Todorov, Pierre Daix, Lucien Sève qui proposaient des analyses de la démarche structuraliste, et je ne voyais pas la nécessité d'approfondir, par moi-même, les textes lévi-

straussiens. D'autres auteurs, d'autres philosophes occupaient ma curiosité intellectuelle vagabonde.

Le temps poursuivant sa marche, voilà que Lévi-Strauss a atteint les cent ans en l'année 2009. Les réactions à cet événement se sont multipliées dans les médias et l'édition. Dans ce contexte, je ne pouvais faire moins que de me procurer et de lire la biographie publiée quelques années auparavant par Denis Berthelot, chez Odile Jacob, sous le titre très sobre de *Claude Lévi-Strauss* (2003).

Ma lecture est vite devenue passionnée, et même jubilatoire. Pour que l'on comprenne cette réaction, je dois rappeler que les sociologues des sciences et épistémologues considèrent (à la suite de Thomas Kuhn) qu'il existe pour chaque discipline une « science normale », celle admise unanimement par la communauté des chercheurs à une période donnée. Elle produit des résultats, bien entendu, sans heurt et sans remettre en cause ses grands principes. Mais il arrive à certains moments que les chercheurs les plus inspirés ou les mieux placés parviennent à la transgresser, faisant accomplir à leur discipline (ou même à toute la science) un formidable bond en avant, un « saut » ou une « coupure épistémologique ». Si tout va bien, leur avancée finira par être reconnue et admise, conduisant pour un temps indéterminé à une nouvelle forme de normalité, à un nouveau « paradigme ».

Lévi-Strauss a réussi cet exercice de haute voltige, une mutation de paradigme, en véritable génie. Si j'ai éprouvé de la jubilation à en suivre le récit, c'est que j'avais tenté autrefois quelque chose de plus modeste, de plus limité, mais de relativement comparable. Mon entreprise concernait une discipline moins prestigieuse

et de moins grande portée que son ethnologie, moins exposée aux regards de tous les chercheurs, de tous les intellectuels, de tous les philosophes, et complètement ignorée des médias. Je veux parler de ma spécialité : la science du sol, autrement appelée pédologie.

Denis Berthelot rappelle quelques belles anecdotes, en voici deux. Lévi-Strauss participait à New York en 1952 à un symposium réunissant les grands noms de sa discipline. Dans la discussion prolongeant son exposé, le voilà qui « compare les anthropologues à des chiffonniers fouillant dans les poubelles de l'histoire » ! Se permettre une telle désinvolture, quel rêve ! Il fallait être Lévi-Strauss pour l'oser, et le recommencer à d'autres occasions. Une autre histoire savoureuse est celle de Lévi-Strauss (2 juin 1961) s'exprimant dans une interview sur le totémisme, cheval de bataille de tous les ethnologues classiques, et revenant sur son travail personnel pour proclamer : « J'avais évité jusqu'ici de m'attaquer à ce nœud de vipères. Mais il fallait, un jour ou l'autre, nettoyer la maison ethnologique ... » La maison ethnologique, peuplée de gens de renom, pouvait apprécier la mise au nettoyage.

En lisant l'histoire de toute sa carrière, à travers de multiples anecdotes comme les précédentes, j'ai donc découvert un Lévi-Strauss ferrailant avec les uns et les autres, historiens, sociologues, ethnologues, philosophes, se permettant même de théoriser sur l'art et la musique. A l'époque d'Althusser et autres professeurs bien-pensants, il égratignait au passage le marxisme et lançait même une attaque frontale contre un Jean-Paul Sartre vedette peu contestée du milieu intellectuel et médiatique du moment. Dans les agissements de ce Sartre que l'on savait sans pitié pour ceux ne pensant pas comme lui, Lévi-Strauss dénonçait sans mollir

(revue *Arts* de mai-juin 1962) « une sorte de cannibalisme intellectuel » !

On connaît des intellectuels et des hommes de science agressifs, possessifs, dominateurs. Denis Berthelot souligne certainement avec raison que Lévi-Strauss n'était pas ainsi, car il avait « des ambitions immenses, non pour lui, mais pour son royaume ». Berthelot ajoute aussi : « Il tient et tiendra toujours au travail solitaire : ses collaborateurs ne sont pas à son service, il bricole ses livres tout seul ». C'est ce qui rend le parcours, l'épopée intellectuelle devrait-on dire, de Lévi-Strauss, si exemplaire, si attachante.

Motivé par la biographie de Berthelot, et plus averti qu'au début des années 1960, j'ai relu *La Pensée sauvage*. Aujourd'hui, ouvrant le livre, le choc se produit pour moi dès la première page. D'entrée de jeu en effet, Lévi-Strauss y pose la question de « la science du concret ». Il adopte d'emblée une perspective très large : la science du concret, selon lui, a commencé lors du « paradoxe néolithique », et elle s'est épanouie sans heurt avec la pensée sauvage. « Cette science du concret », écrit-il, « devait être, par essence, limitée à d'autres résultats que ceux promis aux sciences exactes et naturelles, mais elle ne fut pas moins scientifique, et ses résultats ne furent pas moins réels. »

Dans le monde de la science moderne, tout change. Lévi-Strauss ne caractérise pas très précisément celle-ci, il parle de « science analytique », de « sciences exactes et naturelles ». On comprend néanmoins ce qu'il a voulu dire : sans avoir disparu, l'approche du concret se trouve souvent et largement supplantée ou même effacée par des idées, des méthodes, des pratiques plus abstraites, plus élaborées, plus construites, plus

théoriques. L'expérience concrète, ordinaire, qui a produit tant de savoirs et surtout de savoir-faire, est dévalorisée dans l'ensemble de cette science moderne avec laquelle elle est pourtant compatible : j'ajouterai, avec laquelle elle est naturellement miscible, dans laquelle elle devrait se fondre.

Avec les transpositions, les réductions ou changements d'échelles nécessaires, une problématique analogue s'est imposée à moi. Cela s'est passé quelques années après avoir quitté le Gabon perdu de vue Pierre Sallée, et oublié *La Pensée sauvage*. Ayant alors mûri ma pratique de la science du sol, je ressentais ses difficultés et lacunes. Comme Lévi-Strauss « bricolait » ses livres, j'ai bricolé les moyens de passer les obstacles. Aujourd'hui, je reprends la vision d'ensemble établie par Lévi-Strauss pour descendre dans le microcosme qui a été le mien. L'opposition qu'il voyait entre la science du concret et les « sciences exactes et naturelles » (modernes) se retrouve à l'intérieur de ma discipline, comme une sorte de réplique locale.

Le concret de Lévi-Strauss correspond à ce que je décrivais, en tant que chercheur en science du sol, sous le vocable de « perception première ». Il s'agit de ce que l'on voit, que l'on touche, de ce qui se trouve matériellement placé ici ou là, que l'on peut identifier et reconnaître, avec des outils, des principes scientifiques sans doute, mais avant toute intervention de laboratoire, avant tout appel à un corpus interprétatif, génétique, classificatoire. Les sols, disais-je, étaient composés de « corps naturels », occupant des « volumes », les uns et les autres étant jusqu'alors insuffisamment décrits et surtout mal nommés. Autrement dit, le « concret » de la science du sol était négligé au profit de ce que produisaient analyses

sophistiquées et constructions théoriques. Il fallait reprendre la façon de l'étudier et de l'insérer dans le discours scientifique. J'y reviendrai plus loin.

J'en suis même arrivé à considérer « *les sciences du milieu naturel dans le champ anthropologique* ». Pour un tel sujet, manifestement ambitieux, je ne manquais pas de références à cette époque, ou croyais ne pas en manquer. J'étais allé d'un séminaire à l'autre, je lisais beaucoup, notamment les publications des ethno-sciences, je m'intéressais à l'épistémologie, étant depuis longtemps attaché à la pensée de Bachelard. Malgré ce champ anthropologique annoncé par le titre, il n'y a dans le texte que je viens d'annoncer, comme dans tous les autres que j'ai pu écrire, aucune référence à Lévi-Strauss. J'avais raté la lecture du livre prêté par mon ami musicologue, je n'étais pas retourné par la suite dans le monde lévi-straussien. Qu'aurais-tu fait de *La Pensée sauvage* ? La question est difficile à envisager. Je n'avais rien de précis à y trouver, je ne pouvais lui emprunter rien d'utilisable pratiquement. Mais il en est ainsi pour beaucoup de travaux qui se prétendent pourtant liés à de grandes pensées fondatrices. Une ambiance intellectuelle, un paradigme, une toile de fond, voilà ce que je pouvais adopter. C'était beaucoup.

Je voudrais maintenant retracer mon histoire comme je l'ai vécue, donnant à voir les pays qui m'ont accueilli, les paysages que j'ai traversés, les événements dont j'ai été témoin, les sociétés et les personnages qui m'ont frappé. Au début d'une carrière dont je ne savais pas où elle allait me conduire, l'environnement avait pour moi une importance majeure. Je m'en suis détaché progressivement et partiellement, le débat intellectuel dans lequel je me suis engagé a pris davantage de place. On retrouvera cette évolution dans la succession des

pages de ce livre, avec plus de peinture locale dans les premières, et plus de réflexion théorique dans les dernières.

La patate jaune

Il faut quelques diplômes pour devenir chercheur scientifique. En cette fin d'année 1954, j'avais ceux nécessaires à un futur pédologue, spécialiste des sols et terres arables. L'Office de la recherche scientifique et technique outre-mer m'intéressait. Comprenant qu'il ne suffisait pas d'être diplômé, et que ses futurs chercheurs devaient avoir une aptitude à la vie outre-mer, dans les colonies françaises de l'époque, cette institution faisait subir aux candidats une visite médicale et un entretien avec un (ou une) psychologue. C'est ainsi que je passai tout un matin dans le bel appartement parisien d'une dame très distinguée et impressionnante, psychologue de son état. Frais émoulu de l'université, j'avais à répondre à des questions inattendues et à effectuer des tests divers dont je ne voyais pas la signification.

Quand ce fut fini, s'exprimant avec beaucoup de sollicitude, la dame me dit ceci, dont je me souviens mot pour mot : « Vous êtes quelqu'un de très intelligent, mais de très compliqué, et je ne crois pas

que l'ORSTOM soit ce qui vous convienne. Mais si un jour quelque chose vous attire vraiment... écrire un livre sur le Kamchatka, par exemple... allez-y, foncez, vous réussirez. » Je la revois encore chercher son mot, puis prononcer « Kamchatka » avec force et en s'accompagnant d'un geste de la main. Le Kamchatka, je savais ce que c'était, je n'ai jamais eu l'occasion d'y aller par la suite, mais je crois avoir toujours suivi, dans son esprit, le conseil qui m'avait été donné. C'était un peu le principe de Simone de Beauvoir affirmant qu'il n'était pas nécessaire d'avoir des aptitudes exceptionnelles pour réussir, mais que lorsque l'on voyait une lueur quelque part, il fallait « foncer dessus en se foutant de tout le reste ».

Dans l'immédiat néanmoins, la porte de l'ORSTOM m'était fermée. Quelques jours après l'entretien avec la psychologue, à la Toussaint 1954, tandis que l'Algérie entrait en rébellion, je commençais mon service militaire. Quand il fut fini, après deux ans et demi pénibles, l'ORSTOM tenait toujours à me recruter. Chargée des opérations de recrutement, mademoiselle Le Bail pensa que ce qu'une psychologue avait jugé et fait, une autre psychologue pouvait le déjouer et le défaire, et elle me convoqua pour un nouvel entretien, avec une autre dame, dans les locaux de l'ORSTOM cette fois. Je m'appliquai à donner de moi une image différente de la première. Après le temps nécessaire à sonder ma personnalité, la psychologue sortit dans le couloir pour converser avec mademoiselle Le Bail et j'entendis distinctement celle-ci répéter avec conviction : « C'est ce qu'il nous faut, exactement ce qu'il nous faut ! »

C'est ainsi que je fus recruté, quelques jours après mon retour de la guerre en Kabylie, et que j'entrai le

27 avril 1957 dans les laboratoires de l'ORSTOM pour une année de formation, avant l'expatriation. La première dame psychologue avait beaucoup mieux compris ma personnalité que la seconde, mais peut-être se faisait-elle une image fausse de la recherche sous les tropiques, à moins qu'elle n'ait sous-estimé mes facultés d'adaptation. J'ai gardé pour elle beaucoup de considération et de sympathie, même si c'est à la deuxième que je dois une carrière que je n'ai jamais eu à regretter.

L'ORSTOM était un établissement jeune, les premiers chercheurs recrutés en tout petit nombre à la sortie de leurs études avaient à peine dix ans de plus que moi, mais il y avait aussi des *seniors* détachés d'autres institutions. Le directeur général de l'époque était Jean-Jacques Juglas, un géographe versé dans la politique qui avait été ministre pendant les huit jours d'un évanescent gouvernement de la Quatrième République. Réunissant ses nouveaux recrutés, le sieur Juglas entreprit de les séduire, de leur communiquer l'esprit de la maison, de leur faire aimer leur futur métier. Entre autres exhortations, il leur dit ceci : « Vous savez, chez nous, il est possible de faire toutes sortes de recherches. Nous avons même un ornithologue ! » Je n'ai jamais rencontré cet extraordinaire personnage, je sus qu'il travaillait pour l'Office du Niger, avec pour mission de trouver un moyen d'interdire aux oiseaux granivores de dévaster les champs de riz, par un épouvantail perfectionné peut-être ! On n'attendait pas de lui qu'il ressemblât à un John James Audubon.

Lorsque je revins de mon premier séjour de deux ans outre-mer, je me présentai à la direction de l'ORSTOM qui occupait, sur le boulevard des Invalides au milieu

d'un grand parc, le charmant hôtel de Montesquiou Fézensac (construit par Brongniart au temps de Louis XVI). A ma grande surprise, on me dit que monsieur Juglas désirait me voir. Quelque peu impressionné, je fus introduit dans son vaste bureau, je le vis se lever précipitamment et l'entendis m'appeler « Mon cher Chatelin » ! Il s'enquit de ma santé, de mon travail, et s'étonna que je parvinsse à courir la brousse en saison des pluies. Chaque chercheur était traité ainsi, j'imagine. Le personnel de la direction se montrait compréhensif, serviable, pour tous ces jeunes scientifiques qui allaient si loin, faire un travail si utile, en bravant de si grands désagréments, maladies, dangers. On était quelqu'un, « le pédologue » de tel pays, ou « l'entomologiste » de tel autre, on était soutenu dans les difficultés, on se sentait estimé, et même admiré.

En devenant pédologue, j'étais entré sous la coupe du légendaire professeur Georges Aubert. C'était l'un de ces *seniors* qui constituaient l'armature scientifique de l'ORSTOM. Avec les années, je sus tout de lui, d'autant qu'il aimait se raconter et que les histoires le concernant circulaient dans tout l'Office. Il était d'une grande famille provinciale, bourgeoise et intellectuelle, son père fut historien et membre de l'Institut. Lorsque j'eus écrit mon premier livre, je lui en remis le manuscrit, il me convoqua dans sa propriété familiale de Romorantin et là, assis sur une sorte de cathèdre pseudogothique majestueusement plantée devant une écritoire du même style, au milieu des rayonnages de livres de son père, il me prodigua ses remarques. Georges Aubert adorait faire connaître ses attaches et ses origines, ses lettres portaient souvent l'en-tête « En Sologne, ce... » lorsqu'il ne pouvait pas y inscrire « En Australie », « A Moscou »

ou y donner une autre référence géographique éloignée et prestigieuse.

Agronome de formation, il s'était spécialisé dans les sciences du sol à l'INRA avant la Deuxième Guerre mondiale. Il se mit à dresser une carte des sols de France, entreprise que la guerre ne parvint pas à interrompre, puisque, entre ses participations à la campagne de 1940 et la libération de Paris, il prospecta tout l'ouest de la France. A bicyclette ! La guerre finie, la bicyclette fut remplacée par une traction avant noire, conduite toujours à vive allure et d'une seule main, l'autre étant occupée à feuilleter un document ou dérouler une carte. Ces méthodes énergiques furent transposées par lui sur le continent africain, à Madagascar et toutes autres îles et territoires sur lesquels le drapeau français flottait encore.

Tous les ans, Aubert visitait chacun de ses « élèves », parcourait avec eux des centaines de kilomètres sur des pistes toujours défoncées, cahotantes, acharnées à la destruction des véhicules, caillouteuses, boueuses, gorgées d'eau, rouges ou noires, en savane, en forêt, dans les bas-fonds, franchissant les marigots sur d'instables poutres de bois, les rivières sur des bacs que le courant menaçait d'emporter. Aubert avait un grand culte de l'effort et de la fatigue, surtout de la fatigue gratuite et inutile, il aimait les journées débutées avant l'aube et ne finissant qu'à la nuit, il avait un goût vif pour les repas ascétiques, répétitifs et rapides dans lesquels les sardines à l'huile jouaient le rôle primordial. La pédologie était pour lui une religion, une ascèse, il avait la conviction généreuse de travailler pour le bien général. Georges Aubert était un parfait « savant colonial ».

Nous étions souvent, en Afrique, trois ou quatre pédologues regroupés pour suivre ses « tournées ». Celles-ci étaient programmées à l'avance, et nous étions attendus par les ingénieurs de l'agriculture, les responsables des stations agronomiques, les administrateurs de la France d'outre-mer devenus « commandants » ou « chefs de poste ». Tous ces honorables fonctionnaires préparaient l'arrivée du professeur et de son escorte en organisant les mondanités traditionnelles de la vie coloniale, grands repas du soir, ou fêtes que l'on appelait des « dégagements ». Une mutation soudaine s'opérait chez le professeur avec le début des réjouissances. Il devenait aussi détendu, joyeux, volubile, empressé à courtiser la maîtresse de maison, qu'il avait été fermé et austère dans la journée. La fête finie, son visage se figeait brutalement. Tandis que les autres s'écroulaient sur leurs lits de camp, Aubert passait une heure ou deux à son courrier ou à tout autre travail avant de daigner se coucher.

La grande spécialité de Georges Aubert, faisant de lui un expert mondialement reconnu, était la classification des sols. Lors des « tournées » communes, de grands trous dénommés « fosses pédologiques » étaient creusés à l'avance. La cargaison de pédologues se déversait là, chacun à tour de rôle avait à descendre dans la fosse, regarder, palper, décrire, comprendre, interpréter. Aubert y mettait de la gravité. Il couvrait d'innombrables carnets à la couverture noire imperméable de notes écrites d'une écriture fine et serrée. Les autres lorgnaient par-dessus son épaule, généralement sans succès, parvenant rarement à lire ce qu'il écrivait. La cérémonie terminée, le carnet se fermait d'un coup sec, et Aubert annonçait son diagnostic : « C'est un sol ferrugineux tropical lessivé », ou bien « C'est une argile

noire tropicale que les Américains appellent *vertisol* et les Russes etc. » La tension tombait, et les jeeps Land-Rover pouvaient démarrer en trombe vers le profil pédologique suivant.

Georges Aubert était-il un mandarin ? Je crois que non. Il était paternaliste à l'extrême, se croyait investi de la mission de tout diriger, mais il ne cherchait pas à exploiter scientifiquement ceux qu'il faisait travailler. Très fier de sa réputation internationale, il courait de congrès en colloque, d'Asie en Amérique, et se plaisait ensuite à tout raconter, mais il ne semblait pas se soucier de préparer les plus jeunes à trouver une voie analogue et à se construire une notoriété scientifique. Les collègues ne tardèrent pas à se lasser de ce scénario. Je n'étais pas encore au courant de leurs cabales lorsque je rencontrai un jour l'un d'eux, plus chimiste que pédologue d'ailleurs, d'origine slave, qui plus tard quitta l'ORSTOM pour une entreprise privée en Guyane, et qui me dit en roulant terriblement les « r » : « Cet Auberrrt, il faudrrrait le tuerrr pour que cela marrrche ! »

Personnellement, je m'accommodais très bien du système paternaliste du professeur Aubert et gardai toujours une sorte de sentiment filial pour lui. La flamme, l'esprit, l'ardeur ! Voilà ce que je lui dois. D'ailleurs je mis progressivement au point deux règles de conduite qui me servirent bien après qu'il eut perdu toute autorité sur moi. La première était celle du *fifty-fifty*. Elle consistait à avoir en permanence une activité conforme à ce que la hiérarchie attendait de moi, et à faire d'un autre côté ce que bon me semblait. La seconde règle était de préparer divers projets de travail, de ne pas buter sur une opposition ou un obstacle, d'avaler la couleuvre quand nécessaire, et de se relancer par ailleurs. Ces deux règles me permirent de trouver

un degré de liberté suffisant pour mes travaux, et ma carrière de chercheur se déroula dans sa totalité sans que je ne rencontre de vraies difficultés à un moment ou à un autre.

Pendant longtemps, l'ORSTOM eut une politique scientifique hésitante, plus portée vers la recherche appliquée que vers la recherche fondamentale. Ses chercheurs étaient poussés sur tel ou tel sujet, pressés de terminer un programme, contraints de s'expatrier dans un pays donné. J'acceptais les affectations qui furent choisies pour moi, principale concession au système, et l'application de ma règle du *fifty-fifty* fit que l'on vit de temps à autre apparaître des études d'histoire des sciences, d'épistémologie, des essais méthodologiques totalement imprévus par la collectivité et sans rapport avec la recherche-développement. Ces études et essais furent bien accueillis, alors que l'on ne m'aurait jamais permis de les entreprendre si j'en avais présenté le projet. Ce ne fut qu'au cours des années 1980 que l'ORSTOM changea de statut puis de sigle, et devint l'IRD, Institut de recherche pour le développement, où chacun pouvait faire davantage ce qu'il voulait (ou pouvait), quitte à se faire sanctionner par les commissions d'avancement.

J'avais quitté la science du sol et étais devenu administrativement sociologue lorsque je reçus l'ordre national du Mérite. La coutume était de se faire remettre la décoration par le directeur général de l'ORSTOM (ou IRD), mais c'est à Georges Aubert que j'offris cet hommage. Aucun de ses anciens élèves ne l'ayant fait avant moi, il eut un gros travail à effectuer pour trouver dans ses archives, à ce que j'imagine parmi des centaines de carnets à couverture noire imperméable, les documents l'habilitant à décerner

l'Ordre en question. Au moment de me remettre la décoration, il fit un petit discours reconstituant ma carrière, et il eut ces mots qui me touchèrent beaucoup : « Merci d'être ce que vous êtes ! » Il avait compris et admis que je sois le petit canard de sa couvée de poussins.

Revenant à mes débuts orstomiens, après l'année de formation parisienne, je suis arrivé avec mon collègue de promotion Paul Quantin à Brazzaville pour un premier séjour outre-mer, en avril 1958, accueilli par les pédologues déjà en place, Jean-Marie Brugière, Gérard Bocquier, Gérard Martin. C'est surtout Bocquier, de quatre ans notre aîné, qui nous a initiés au terrain et nous a fait partager sa passion. Il discourait volontiers devant sols et paysages, jetant une idée après l'autre, fervent partisan de l'influence des paléoclimats sur la genèse des sols actuels. Les Congolais de son entourage l'avaient surnommé « *Docteur N'toto* », le médecin de la terre. Un beau surnom ! Sous sa conduite, Paul Quantin et moi découvrîmes les plateaux Batéké, la cuvette congolaise, la chaîne du Mayombe, les plaines côtières. Paul était destiné à partir ensuite en Oubangui-Chari (au Centrafrique) et moi au Gabon.

A Brazzaville, durant l'année que nous y passâmes, se tint un petit colloque interafricain au sigle bizarre de CRACCUS. Notre collègue Brugière avait préparé à cette occasion une carte provisoire des sols de l'ensemble de l'Afrique équatoriale française, une simple esquisse au cinq millionième. Sa carte reflétait parfaitement l'état des connaissances et, en même temps, la facilité ou la difficulté du travail de terrain. Le Tchad était le pays le plus sec, celui où la maigre végétation fait peu obstacle à la pénétration humaine et laisse voir le paysage dans son étendue, il était représenté par une mosaïque de

petites taches et de fines lanières correspondant à une grande variété de sols différents et étroitement imbriqués. En passant sur l'Oubangui et le Congo, contrées plus humides et partiellement forestières, moins faciles à parcourir, les catégories de sols devenaient moins nombreuses, les taches de couleur beaucoup plus larges.

Mais le Gabon, Grand Dieu ! Ce pays au contour vaguement circulaire, coupé en deux par l'équateur, arrosé de pluies diluviennes neuf mois par an, à l'atmosphère saturée d'humidité interdisant la photographie aérienne, aux chaleurs constantes, où les jours et les nuits ont toujours la même durée, couvert essentiellement d'une forêt dense où l'œil ne porte qu'à quelques dizaines de mètres, traversé de centaines de cours d'eau et des plus mauvaises routes de toute l'Afrique, ce pays était représenté dans l'esquisse de notre collègue par une seule plage colorée. Une sorte d'énorme patate, qui portait pour toute légende « Sols ferrallitiques jaunes », et pour laquelle Brugière avait évidemment choisi la couleur jaune ! La patate jaune était à peine fendue d'une excoriation correspondant aux immenses marécages et eaux libres du delta de l'Ogooué. J'avais été précédé dans mon affectation au Gabon par un autre pédologue, dénommé Vignerou, mais il avait donné sa démission au bout d'une année et était rentré en France, laissant quelques documents peu fiables ou incompréhensibles. On ne savait pratiquement rien des sols de ce pays. C'est là que ma carrière de chercheur allait vraiment commencer.

Administrateurs et administrés

Les premières grandes étapes de la décolonisation ont coïncidé avec celles de mon entrée dans la vie active. L'année 1954 qui a été celle de la chute de Diên Biên Phu et des accords de Genève m'a vu quitter la vie étudiante et, coïncidence plus précise encore, j'ai commencé mon service militaire à la Toussaint de cette même année, le jour du début de la rébellion algérienne. La loi-cadre de 1956 accordée aux colonies africaines, l'autonomie dans la Communauté proposée par de Gaulle en 1960, l'indépendance acquise en 1962 pour la plupart des pays sont des événements encadrant mon arrivée de 1958 en Afrique noire. Mais il faut souligner que, dans la vie quotidienne, ces repères chronologiques n'ont qu'une valeur relative et que la société coloniale s'est maintenue un certain temps : les personnages restaient en place, les habitudes perduraient, en décalage avec les dates historiques.

Les Blancs de la colonie formaient une société hiérarchisée et par conséquent hétérogène, mais ils

avaient en commun un certain nombre de valeurs et de comportements. Si la hiérarchie était déjà sensible dans les villes, comme Brazzaville, Libreville ou Bangui, elle était encore plus apparente dans les « postes » administratifs, chefs-lieux de régions ou de districts. Au sommet de la pyramide de ces postes de « brousse », régnait « monsieur l'Administrateur », sorti de l'Ecole coloniale de l'avenue de l'Observatoire, école que l'on appelait plus simplement « Colo ». Il devait avoir la « case » la plus grande, la plus belle et si possible la plus élevée en altitude. A Lastourville, son regard dominait les boucles tranquilles de l'Ogooué, et à Booué le tumulte des rapides du fleuve. Si l'équateur passait par là, il fallait que ce fut dans le jardin du « commandant ». A Gamboma, monsieur l'Administrateur disposait non seulement d'une vue panoramique du fleuve Congo mais aussi d'une table d'orientation. Elle était traversée d'un trait unique représentant le parallèle 0°. L'équateur passait un peu plus loin, mais il fallait plier la réalité géographique au prestige de l'administration coloniale.

L'administrateur était généralement marié à une femme blanche, de bonne éducation, de grande moralité, bonne maîtresse de maison et sachant recevoir. S'il avait le mauvais goût de rester célibataire, de divorcer, de coucher avec ses administrées de couleur, il devait se contenter d'un petit « poste » éloigné, comme Okondja au Gabon où l'on n'arrivait qu'après des jours, voire des semaines de route. Ce type de personnage contestable était rare, « Colo » savait sélectionner et former ses élèves. Rares aussi étaient les commandants divergeant vers des objectifs non prévus par l'école. J'en ai connu un, monsieur R., qui avait la passion des papillons et un goût vif pour tout ce qui se collectionnait. A cette époque encore, l'administrateur

disposait de « gardes », personnages moitié militaires moitié miliciens d'opérette, déguisés à la manière des tirailleurs sénégalais, fez rouge sur la tête. Ces gardes accompagnaient le commandant lorsqu'il lui arrivait de partir sur les pistes pour visiter les villages lointains. Ils impressionnaient la population par leur armement et leur costume. Le commandant convoquait chaque chef de village le long de sa route, poussait quelques coups de gueule, exigeait de l'hygiène autour des cases, plus de travail dans les caféiers et revenait satisfait avec l'escorte due à son rang. Cela faisait partie des fonctions ordinaires du commandant.

Quant à lui, monsieur R. appréciait peu les démonstrations militaires et avait un autre usage de ses gardes. Il les envoyait, armés d'un filet à papillons, le mousqueton inutile mais réglementaire en bandoulière, parcourir toutes les pistes du district. On voyait ces militaires brasser l'air de manière étrange, courir d'un taillis à l'autre, emplir précautionneusement des boîtes de lépidoptères. L'épouse et les enfants de monsieur R. vivaient dans un monde enchanté et je pensais à *Alice au pays des merveilles* en voyant des filles qui pouvaient avoir sept ou huit ans, dans cet environnement peu commun. Il y avait dans leur maison toutes les splendeurs du pays, non seulement des papillons prodigieux, mais aussi des sarbacanes, des flèches dûment empoisonnées, des filets de chasse pygmées, des masques et fétiches anciens. Aucun lapin portant chapeau haut de forme et sachant parler ne se montrait, mais il n'y avait pas à s'étonner si un singe ou une mangouste en semi-liberté montait d'un bond sur la table du dîner. J'ai oublié qui constituait le personnel domestique de la famille R., mais me rappelle le cuisinier d'une maison voisine, celle de l'ingénieur d'agriculture. C'était un vieux Noir condamné,

probablement à vie, pour avoir empoisonné sa femme. Apparemment, il n'empoisonnait plus personne malgré les facilités que lui donnaient ses fonctions. D'autres criminels en tenue rayée coupaient paisiblement l'herbe des jardins, blanchissaient à la chaux le tronc des palmiers ou faisaient fonction de gardiens nocturnes, avec arc, flèches et sagaie. Tout un petit monde, en liberté la plus grande partie du temps, rentrait en prison pour y dormir, le jour pour les gardiens, la nuit pour les autres.

Un bon commandant dosait soigneusement ses effets. Lorsqu'un visiteur arrivait à son bureau, harassé et couvert de poussière ou de boue suivant la saison, le commandant se trouvait systématiquement retenu par une tâche de la plus haute importance. Il avait un rapport confidentiel et urgent à écrire, pouvait-on imaginer. Le téléphone ne marchait pas à cette époque, sinon dans un grésillement éprouvant, et ne pouvait servir d'alibi. Le prestige plus ou moins grand du visiteur, sa position dans la hiérarchie coloniale, déterminaient la durée de cette tâche. S'il s'agissait d'un misérable petit Blanc, il pouvait attendre des heures. Si c'était un grand savant venu spécialement de France comme le professeur Auguste Chevalier, botaniste et agronome, ou le professeur Georges Aubert, le rapport urgent pouvait attendre, l'attente du visiteur devenait pratiquement nulle. Dans tous les cas, le commandant montrait ensuite une extraordinaire disponibilité à perdre du temps. Suivant sa position dans la hiérarchie, le visiteur repartait comme il était venu, ou était convié à boire un whisky, ou honoré d'une invitation à dîner. En règle absolue, le commandant voulait savoir qui passait dans son territoire, dans quel but, et les voyageurs devaient se présenter à lui.

Juste en dessous du commandant, selon les valeurs communément admises, se trouvait le docteur. C'était habituellement un médecin militaire ou de la santé navale, formé par la prestigieuse école de Bordeaux. Il était tout à la fois médecin généraliste, chirurgien, spécialiste de toutes les disciplines. En général, il se débarrassait des petites interventions chirurgicales, comme celles des hernies abdominales, en les laissant à des infirmiers maniant allègrement le bistouri. Venaient ensuite les ingénieurs, techniciens de l'agriculture, des travaux publics, bons fonctionnaires de la France d'outre-mer pour les plus gradés, contractuels au salaire de misère pour les autres. La tenue sociale de ce nouveau groupe était variable, les célibataires nombreux, vivant rarement en vrai concubinage avec une femme africaine, mais utilisant largement les services de demoiselles occasionnelles. J'ai rencontré un gendarme, bon Français du Sud-Ouest, qui se croyait doté d'une santé forte, d'une sorte de puissance biologique interne l'immunisant contre toute maladie vénérienne, mais je ne sais pas combien de temps la théorie s'est vérifiée pour lui.

En bas de la hiérarchie des postes de brousse se trouvaient les commerçants qui tenaient des « comptoirs » où tout le monde devait s'approvisionner. Ces commerçants étaient souvent des Grecs, comme au Cameroun, ou des Portugais, comme au Gabon, dont les réseaux colonisaient discrètement les pays africains. Ils se mariaient à une femme de même origine qu'eux ou se métissaient avec des Africaines dans l'indifférence générale, totalement ignorés de la bonne société. Il y avait aussi des Français parmi les commerçants, personnages parfois légendaires comme monsieur Roux de Makokou au Gabon. C'était un Auvergnat ayant fait tous les métiers, coupeur de bois, chercheur d'or, dont

on disait qu'il avait eu la lèpre, ce qui était rarissime chez les Blancs alors que l'on voyait partout des lépreux noirs aux doigts et à la figure rongés par la maladie, et il s'en était guéri. Il avait pris pour épouse une jeune fille française qui servait les clients dans son comptoir. Roux se faisait tranquillement une petite fortune. Quand je l'ai connu, il avait encore une exploitation d'or, à une centaine de kilomètres de Makokou, que l'on atteignait en remontant la rivière Ivindo à travers des forêts et marécages inextricables, un des endroits les plus perdus de la planète, parcouru par quelques Pygmées. L'exploitation comportait une douzaine de travailleurs noirs qui devaient extraire l'or d'un flat alluvial, en triant sables et cailloutis à la battée ou sur des trémies de bois, l'argile et le sable étant emportés par les eaux, l'or restant au fond en raison de sa grande densité. L'affaire était conduite par un employé de Roux, auvergnat lui aussi, le personnage le plus sauvage et solitaire que j'ai jamais vu. Ravitaillé de temps à autre par une pirogue envoyée par Roux et qui mettait une semaine pour arriver, il ne quittait pas son campement. Sa grande distraction était de chasser les caïmans de nuit, en pirogue sur la rivière, les attirant par une lampe. Les peaux étaient conservées puis expédiées pour la maroquinerie. Cet homme accumulait salaire et revenus de chasse, probablement avec l'idée de revenir un jour dans ses vertes vallées natales, mais à ce que j'appris plus tard, il finit par mourir brusquement dans la touffeur, les miasmes et les maladies équatoriales.

Les missionnaires avaient une place à part dans la société coloniale. Pour qui voyageait quelque peu, leur marque était profondément inscrite dans l'histoire et les paysages. Les vieux cimetières étaient emplis de sépultures de prêtres et religieuses, marquées par de simples croix, un nom et une date. Il en mourait

autrefois à peu près tous les ans dans chaque mission, et les grandes épidémies de fièvre jaune se remarquaient par le nombre des tombes portant la même date. Il m'a été dit que, à Bingerville, en Basse-Côte d'Ivoire, la durée moyenne de séjour des premiers missionnaires était de un ou deux ans. Certains résistaient aux maladies et pouvaient vivre très vieux, mais la plupart des jeunes arrivés succombaient en de brefs délais. Il était émouvant de rencontrer, en des endroits devenus isolés, au fond de l'estuaire du Gabon, ou sur le littoral, les premières implantations missionnaires, avec le même type d'église, de maisons communes serties de bougainvillées, tout en briques roses. Les bons pères avaient été de grands bâtisseurs. Les premiers explorateurs ont aussi parfois trouvé place dans des cimetières conservés jusqu'à nous. Au Gabon, j'ai vu la tombe de de Lastour, compagnon de Brazza, un des explorateurs blancs du pays. Il y avait probablement d'autres tombes intéressantes, mais elles devaient être rares. C'est par la toponymie que l'on connaissait les noms du sergent Dolisie, de l'explorateur du Chaillu (celui-ci n'étant d'ailleurs pas mort en Afrique) et des pionniers les plus célèbres.

Quand je les ai connus, les missionnaires catholiques étaient à la fois respectés et un peu méprisés. Respectés, car tout le monde connaissait leur dévouement et parce qu'ils rendaient des services. C'étaient généralement leurs ateliers qui fournissaient des briques pour construire de nouvelles cases, des meubles pour les équiper, qui réparaient les véhicules en souffrance, et parfois construisaient des pinasses et autres embarcations en bois. La mission de Lambaréné était le parfait exemple de ces établissements polyvalents. Les pères étaient accueillants, leurs visiteurs se voyaient invariablement offrir un verre de « vin de messe » et un

moment de conversation. Ils étaient cependant un peu méprisés à cause de mines faméliques, de barbiches peu soignées et de soutanes à la blancheur douteuse. Les missions étaient des lieux grouillant de vie, des multitudes d'enfants fréquentaient leurs écoles, les *mamas* s'épanouissaient avec leurs derniers-nés accrochés dans le dos ou pendus aux seins, chaque messe du dimanche devenait un *happening* coloré, bruyant et agité. La « messe des piroguiers », mise en musique sur des airs traditionnels du Congo, était un modèle suivi partout.

Il y avait aussi des missionnaires protestants, mais ceux-là étaient ignorés et à l'écart de la bonne société. C'étaient des gens venus habituellement de pays autres que la France. Ils plaçaient leurs missions toujours loin des postes administratifs, contrairement aux catholiques mieux intégrés, ils valorisaient la qualité des catéchumènes plus que leur nombre et tenaient à une liturgie plus sobre que celle de la concurrence. Lorsque deux véhicules se croisaient, ce qui prenait figure d'événement sur certains itinéraires, la coutume était de s'arrêter, faire connaissance, échanger quelques informations. Mais lorsqu'un bon colonial dans sa Land-Rover apercevait une sorte de camionnette atypique, une Ford haute sur pattes, un de ces véhicules étranges offerts par des bienfaiteurs scandinaves ou anglo-saxons, il comprenait immédiatement qu'il y avait dedans un missionnaire protestant, buveur d'eau ignorant tout du whisky et même du vin de messe, accompagné d'une femme à l'expression austère, avec des enfants à la mine anémiée. On se saluait de la main, et l'on passait. Ces protestants ne partageaient rien de la mentalité coloniale. On remarqua seulement, l'indépendance venue, que beaucoup d'hommes politiques sortaient de leurs missions.

La partie la plus haute en couleur et la plus remuante de la société coloniale se trouvait en dehors des postes administratifs. Elle était formée de chercheurs d'or, devenus rares à mon époque, de quelques planteurs de caféiers, palmiers à huile, hévéas, et de forestiers. Au Gabon, les forestiers étaient rois. Les plus nombreux appartenaient à de puissantes compagnies, mais il y avait aussi de petits exploitants indépendants. Habituellement on découvrait leur campement après des kilomètres d'une piste cahotante qui sinuait sous les arbres, franchissait une multitude de marigots sur d'instables poutres en bois pourri, croisait d'autres routes énigmatiques, bien sûr sans panneau indicateur. Le campement apparaissait soudain, dans une vaste saignée de la forêt, large surface de terre rouge ou jaune ceinte du vert profond des ramures, partiellement occupée par un énorme fourbi de paillotes, de garages et ateliers à peine couverts, d'inévitables camions-citernes, tracteurs ou bulldozers en panne et dont les entrailles mécaniques s'épandaient sur le sol. Un campement forestier était par définition une installation provisoire. La coupe des bois faisait un carnage, massacrant tout ce qui gênait, ouvrant sans retenue les pistes de débardage, pour ne sortir souvent qu'une pièce à l'hectare.

Les forestiers blancs formaient une bande hétéroclite d'aventuriers. On y trouvait des fils de bonne famille trop remuants pour la vie en métropole, des topographes ou techniciens de génie civil aux diplômes douteux, beaucoup de mécaniciens, quantité d'individus sortis d'un engagement militaire sans formation, apprenant sur le tas la partie du métier consistant principalement à engueuler les manœuvres africains. La plupart arrivaient très jeunes à la colonie, certains ayant

quitté tardivement la France, d'autres après une déception sentimentale ou quelque malheur. Il y avait au Gabon d'anciens repris de justice, comme Totor le bagnard. Il était célèbre pour tirer des coups de fusil depuis sa case dominant la rivière, à destination des Blancs paraissant vouloir passer en pirogue sans s'arrêter pour lui faire la conversation en buvant un ou deux whiskies. Le forestier réputé le plus riche du Gabon était un monsieur X qui vivait confortablement à Libreville d'où il dirigeait sa compagnie. On racontait qu'il avait été autrefois instituteur, puis qu'il était entré dans la Résistance. Dans le maquis où il se trouvait, un parachutage d'argent se serait malencontreusement perdu, mais après la Libération, monsieur X serait apparu au Gabon et y aurait créé une puissante compagnie forestière. A l'autre bout de l'échelle, je me souviens d'un petit forestier minable dont la peau se desquamait de partout car il était couvert de mycoses et passait son temps à se gratter. En présentant l'énorme *mama* qui était sa « ménagère » et la mère d'une nombreuse progéniture, il était particulièrement fier de raconter que c'était une élève enlevée par lui toute jeune aux sœurs de la mission catholique de Lambaréné. L'idée qu'elle aurait pu devenir elle aussi une religieuse lui semblait du plus haut comique. Les Totor et autres aventuriers étaient des personnages sympathiques, toujours accueillants, trop même, et il était préférable pour un jeune chercheur comme moi, bien décidé à faire son travail, de ne pas les fréquenter.

La société coloniale blanche avait des tares faciles à dénoncer, et j'avoue que je la trouvais souvent pénible à supporter. En contrepartie, je lui accorderais volontiers deux grandes qualités. La première était une sorte de fierté, de dignité que s'attribuaient les Blancs. Ils s'interdisaient d'être menteurs, voleurs, de mauvaise

foi, versatiles parce que c'étaient justement les défauts dont ils accusaient les Noirs. La parole donnée par eux devait être respectée, la serviabilité et l'hospitalité étaient de règle chez tous. La pratique du « bon pour » permettait à un Blanc inconnu arrivant dans une ville ou un poste de brousse de vivre sans un sou d'argent liquide, d'aller au restaurant, d'acheter n'importe quoi simplement en apposant sa signature sur un bout de papier (sans contrôle d'identité !), à charge pour lui de passer ultérieurement échanger ses reconnaissances de dette contre un chèque. Le système fonctionnait, preuve de l'honnêteté générale. La deuxième vertu de la société coloniale blanche était le contentement de soi, l'optimisme, la bonne humeur. Il me semble, rétrospectivement, que personne ne se plaignait de son sort. Mon forestier aux mycoses et quantité de petits Blancs plus âgés que j'ai rencontrés racontaient leur vie passée comme s'il s'agissait d'une bonne blague faite au destin. Ils ne semblaient pas se préoccuper d'un avenir pour eux totalement incertain. La sinistrose qui a fleuri en d'autres temps et d'autres lieux était inconnue de ceux qui s'appelaient eux-mêmes, par dérision, les « bons Blancs ».

Grands et Petits Blancs

Avant d'y poser le pied, j'avais rencontré l'Afrique tropicale et ses personnages sur les bords paisibles de la Seine. Je me revois au printemps 1957, tout juste sorti du service militaire, me promenant du côté de l'île Saint-Louis avec en main le livre qui était ma lecture du moment, le *Voyage au bout de la nuit* (1932). C'est Bardamu, le personnage de Louis-Ferdinand Céline, qui m'a montré le premier une autre Afrique que celle idéalisée de mes lectures de jeunesse, une Afrique qui n'est qu'un milieu glauque, spongieux, sans repères, oppressant, absurde, destructeur, qui pourrit l'esprit comme le corps. Bien sûr, j'aurais pu lire le *Voyage au Congo* (1927) d'André Gide, *L'Afrique fantôme* (1934) de Michel Leiris ou des textes romanesques comme ceux de Conrad donnant une bonne vision de la réalité, mais cela ne s'était pas trouvé. Céline avait nourri son imagination de ce qu'il avait connu au Cameroun. Je devais partir au pays d'à côté, le Gabon, et y rester près de sept ans.

Après le séjour probatoire à l'ORSTOM de Brazzaville dont j'ai déjà parlé, je pris la route pour Libreville. Aucune structure propre à recevoir un chercheur ne m'attendait là-bas mais l'ORSTOM m'avait doté d'un peu de matériel et d'un véhicule. Cet équipement suffisait pour commencer une carrière, implanter la science pédologique dans un nouveau pays, devait-on penser à Paris ! Il était entendu que je devais envoyer mes échantillons à analyser dans différents laboratoires, pour le reste, c'était à moi de me débrouiller. Mon véhicule était un vieux Dodge portant le logo *Power Wagon* et que j'avais rebaptisé « *Pauvre Wagon* ». Il était propulsé par un énorme moteur à 6 cylindres dégageant une chaleur prodigieuse, et cette chaleur se répandait avec facilité dans la cabine par le bâillement de tôles disjointes. Arrivé sur le sol gabonais, et avant d'atteindre N'Dendé, premier poste administratif où se trouvait une auberge, j'avais à suivre une très longue route rectiligne traversant un beau paysage de savane, troué de dolines karstiques dans l'encastrement de collines aux sommets couverts de latérite graveleuse. Un régal pour l'œil de tout géographe et naturaliste ! De temps à autre, il fallait croiser un bolide arrivant dans un nuage de poussière rouge. C'était un de ces grumiers semi-remorques qui transportaient des fûts de *limba*, l'arbre faisant la fortune des forestiers de la région. Ces grumiers et leurs remorques avaient souvent des démarches obliques, à la manière des crabes, parce qu'ils se renversaient fréquemment et que les réparations ultérieures leur laissaient des châssis déformés. Ils étaient conduits à une vitesse d'enfer, non seulement pour le prestige des conducteurs à la philosophie « *s'en-fout-la-mort* », mais aussi parce qu'ils devaient surfer sur la « *tôle ondulée* ». Celle-ci était produite, sur des routes de terre et de latérite, par les vibrations répétées des véhicules. Il fallait y rouler à

grande vitesse, au prix d'une perte considérable d'adhérence, pour ne pas être secoué en tous sens par chaque ondulation.

Le Pauvre Wagon se mit soudain à faire entendre des tic, tic, tic, un léger cliquetis bien discernable du bruit général des ferrailles grinçantes. Avec les véhicules de l'époque, tout le monde en Afrique connaissait et redoutait ce symptôme. Le moteur avait « coulé une bielle » ! La panne était irrémédiable et je m'installai sur le bas-côté. Après quelques heures d'attente je vis arriver une Land-Rover. Elle était conduite par un forestier qui, selon la coutume locale, s'arrêta obligeamment et me prit à bord. Le soir arrivant, il allait dîner avec des amis et il m'invita à l'accompagner. Après trente ou quarante kilomètres de pistes serpentant dans l'obscurité et en des directions incertaines pour moi, nous étions à notre destination, un gros chantier forestier. Il y avait là six ou sept Blancs qui fêtaient l'anniversaire de leur chef. Tout avait été préparé dans les moindres détails, ils avaient accumulé un nombre considérable de bouteilles de whisky et de dames-jeannes de *Nabao*, le vin rouge portugais ayant la réputation d'être le mieux adapté au climat tropical et au gosier colonial. Bientôt tout le monde fut éméché ou ivre. Le chef, homme d'une quarantaine d'années, nous raconta sa vie. Etant jeune et vivant alors à Dolisie, au Congo, il avait été fiancé à une Française, fille de colons blancs, puis avait subitement renoncé au mariage, la veille de la cérémonie, provoquant le scandale et le drame que l'on imagine ! « Je ne l'ai jamais regretté », nous disait-il, et tout le monde opinait avec conviction en contemplant sa volumineuse « ménagère » et en imaginant toutes les filles du pays dont il avait pu avoir les faveurs.

Mon cicérone et conducteur était éméché comme les autres, il fallut rester sur place pour la nuit. Au matin, il fit part de son intention de regagner son propre chantier. « Tu ne vas pas partir comme ça », s'écrièrent tous les autres en chœur, « tu vas prendre le petit déjeuner ! » Il s'agissait d'une collation consistante et bien arrosée. Le départ fut repoussé une seconde fois. « Tu ne vas pas partir comme ça », entendait-on à chaque nouvelle velléité, « tu vas casser la croûte, tu vas boire un whisky ! » La saoulerie dura trois jours, pendant lesquels je me morfondis, buvant du bout des lèvres, ne pouvant partir à pied en raison de la distance et de l'incertitude du chemin à suivre, pensant que la fête était sur le point de se finir. Les joyeux lurons se passaient de temps à autre un film. Ils avaient trouvé, je ne sais comment, des films pornographiques en noir et blanc et un projecteur fonctionnant avec leur groupe électrogène. Tout le monde s'assemblait pour les séances, les ménagères (chaque forestier ayant la sienne) se groupaient au fond de la salle, se donnant des coups de coude complices, gloussant et riant bruyamment. Au quatrième jour, une gueule de bois générale produisit une accalmie, je pus enfin partir, retrouver mon Pauvre Wagon et le mettre à l'abri dans l'attente d'un dépannage, puis gagner Libreville dans le camion d'un obligeant transporteur de passage. Ainsi se déroula une de mes premières aventures africaines. En congé en France des années plus tard, je suis allé voir *La Grande Bouffe*, puisque c'était le film du moment, réalisé par Marco Ferreri, joué par Michel Piccoli, Philippe Noiret, Andréa Ferréol et d'autres acteurs. A la sortie, mon histoire gabonaise me revint à l'esprit, et je réalisai que j'avais vécu autrefois en spectateur une « grande bouffe » authentique, quelque peu suicidaire pour ses participants comme pour les personnages du film.

Un ou deux ans après ma grande bouffe, sur la même route à tôle ondulée du Sud-Gabon où j'étais jadis tombé en panne, je doublai un jour un étrange équipage. Il s'agissait d'un Blanc, grand et maigre, famélique pour tout dire, voyageant sur un vélomoteur dont le porte-bagages était encombré de sacoches et paquets divers. Ne pouvant rouler sur la tôle ondulée à vitesse suffisante, il slalomait sur le bas-côté. A l'époque, je n'avais jamais vu de vélomoteur en de telles contrées, sur d'aussi longs parcours, et encore moins avec un Blanc assis dessus ! Quelques jours plus tard, étant installé au soir dans la « case de passage » du poste administratif de Tchibanga, je vis arriver mon homme. C'était monsieur Crépinet. Il venait de Pointe-Noire au Congo, avait franchi la chaîne du Mayombe, la vallée du Niari, les savanes de N'Dendé, la chaîne de l'Ikoundou. Son « métier » était de vendre par souscription des encyclopédies dont les exemplaires de démonstration expliquaient l'encombrement de ses bagages.

Le lendemain matin, je partis faire mon travail de terrain, et lui se dirigea vers le bureau du commandant, un des rares clients auxquels il pouvait espérer vendre quelque chose à Tchibanga. La nuit tombée, je le retrouvai à la case de passage. Il était hors de lui et me raconta avoir attendu toute la journée dans l'antichambre de monsieur l'Administrateur, ancien élève de l'Ecole coloniale de Paris, sans avoir été reçu. « On ne fait cela à personne », me dit-il, ayant conscience de son peu d'importance sociale mais tenant à sa dignité, et après une pause il ajouta : « Je ne suis pas un mendiant ». Je vis Crépinet avaler en quelques minutes le contenu d'une boîte de sardines à l'huile, se servant de ses doigts, puis sortir. On entendait un tam-tam tout proche, dont il avait saisi l'appel. Une fête

africaine commençait, Crépinet était sûr d'y trouver une atmosphère chaude et accueillante, il allait y danser et prendre sa part de plaisir.

Je voudrais évoquer aussi un homme que j'ai mieux connu que ce malheureux Crépinet. Pour remplir quelques fonctions d'entretien des bâtiments, le centre ORSTOM de Bangui avait recruté un Blanc déjà âgé que l'on appelait le père Baudouin. C'était un personnage truculent et énorme qui préférait discuter avec moi dans mon bureau en restant debout, pour ne pas avoir à se lever d'une chaise. Il engouffrait aisément, disait-on, une omelette d'une douzaine d'œufs au petit déjeuner. Les tonnages de vin rouge, d'alcool, de victuailles consommés par lui dans l'ensemble de sa vie dépassent l'imagination. Dans la ville de Bangui, il disposait de quelques escales, des bistrotts où se rencontraient des individus de même acabit et qu'il fréquentait assidûment. Son emploi à l'ORSTOM vint un jour à expiration, et il n'était pas de ma compétence ni de ma responsabilité d'en décider autrement. Il apprit la nouvelle sans un mot de récrimination ou d'amertume. Ne pouvant pas trouver un autre travail, il dut s'exiler, sans revenus réguliers ni beaucoup d'économie, auprès d'une lointaine famille, en métropole, pour y mourir rapidement à ce que j'imagine. Le père Baudouin était un bien petit personnage, mais il incarnait, à sa manière, ces hommes qui ont fait l'Afrique coloniale et qui en ont payé le prix.

Un homme est un homme ou, si l'on préfère, un homme en vaut un autre : c'est ce que dit sous forme lapidaire *Nzo kwé Nzo*, la belle maxime de l'abbé Boganda, grand humaniste africain, premier président de la République centrafricaine (ancien Oubangui-Chari). Je vois bien les limites d'une telle assertion,

mais il me semble juste que des personnages comme monsieur Crépinet et le père Baudouin sortent (parfois) de l'oubli, du mépris dans lequel ils ont été plongés pendant leur existence.

Voulant dire maintenant quelques mots du docteur Schweitzer qui, lui, a été véritablement un « grand homme », je me trouve devant un autre problème. Je me souviens que Schweitzer a été longtemps méprisé par la société coloniale et dénigré par des journalistes français de passage, les Pierre et Renée Gosset (*L'Afrique, les Africains* 1959) qui racontaient, entre autres remarques douteuses, qu'un soi-disant évêque d'Afrique aurait proclamé : « Comme musicien, Schweitzer est meilleur que moi, comme théologien nous nous valons, mais comme médecin je suis bien meilleur que lui ! » La vérité et la justice ont été rétablies : des livres, des films, des articles, des enquêtes et interviews ont tout dit d'Albert Schweitzer, de son hôpital de Lambaréné, des infirmières et médecins venus travailler avec lui. A cela, je ne puis qu'ajouter des souvenirs personnels très ponctuels.

Le poste administratif de Lambaréné se trouvait à la pointe d'une grande île de l'Ogooué. Le fleuve était partout, il fallait traverser sa branche nord par un bac pour prendre la route de Libreville ou de N'Djolé, sa branche sud par un autre bac pour la route de Mouila. C'était aussi une grande voie de navigation conduisant vers l'aval à Port-Gentil et la mer, vers l'amont dans l'intérieur du pays, ou vers son bel affluent la N'Gounié, rivière sinueuse coulant entre de fortes collines, coupée de rapides, dont la confluence était toute proche. J'ai souvent voyagé en canot pneumatique et moteur hors-bord sur toutes ces eaux. A l'un de mes premiers passages à Lambaréné, je résolu d'aller voir le docteur

Schweitzer. Son hôpital se trouvait à l'écart du poste administratif, en amont sur la rive droite du fleuve. M'y rendant un matin de bonne heure, je bavardai avec un Gabonais vendant de petits dessins exécutés par lui au format carte postale. Pour leur donner de la valeur, il demandait à Schweitzer d'y apposer sa signature, ce qui ne lui était jamais refusé. Je compris vite que le « Grand Docteur », tout colonialiste ou paternaliste qu'on pouvait le dire, avait dans la population locale une réputation indétronable. Quant aux Blancs de la région, s'il leur arrivait de déverser quelques remarques acerbes à l'heure du whisky, ils allaient à son hôpital quand ils étaient malades ou accidentés et leurs épouses y accouchaient, délaissant l'hôpital administratif (que je visitai à une autre occasion et trouvai pitoyablement vide).

Quand je demandai à voir Schweitzer, on me répondit d'attendre qu'il sorte de son logement, je m'installai à proximité et j'eus ainsi la chance d'être son auditeur tandis qu'il répétait au piano. A cette époque, Schweitzer devait avoir quatre-vingt-quatre ans passés, il avait reçu le prix Nobel, mais restait un personnage contesté. Il avait appris à se méfier des photographes et journalistes. J'étais jeune, je n'avais ni appareil photo ni magnétophone en bandoulière, il me reçut avec la plus grande gentillesse et me consacra toute la matinée. Il me parut en parfaite santé, grand, un peu voûté, sans poids superflu, l'œil vif et inquisiteur, le sourire accueillant à l'abri de la célèbre moustache. Schweitzer voulut savoir qui j'étais, connaître la nature de mon travail, en profiter pour parler avec moi des sols africains, de la manière de conduire les plantations, des plantes que nous avons sous les yeux, des animaux sauvages malades ou blessés recueillis et soignés par lui. A vrai dire, j'avais peu de chose à lui apprendre et il me

fit ensuite visiter longuement son « hôpital » : un vaste ensemble de paillotes en bordure du fleuve. J'ai gardé le souvenir de la salle d'opération : une pièce aux fenêtres protégées de moustiquaires, sans climatisation, avec un équipement rudimentaire, et où les infections nosocomiales semblaient inconnues. Un peu à l'écart de l'hôpital, le village des lépreux aurait pu être n'importe quel autre village de la brousse gabonaise, à la seule différence que les visages et les membres mutilés par la maladie y étaient plus nombreux qu'ailleurs.

Les malades et leurs familles étaient installés partout, à l'africaine, assis par terre, cuisinant sur des feux de bois. Il y avait aussi des chiens, ces canidés africains petits, aux grandes oreilles, au pelage tirant sur le jaune, à l'allure famélique et prêts à tout chapardage, comme on en voyait dans toute l'Afrique. A un moment, au milieu des paillotes de l'hôpital, trois ou quatre d'entre eux se mirent à aboyer et à se battre. Je vis le « Grand Docteur », prix Nobel, quatre-vingts ans passés, saisir un bout de bois traînant par terre, courir lestement après les chiens, leur distribuer de grands coups sur le dos. Un spectacle rare et qui manque dans les cinémathèques qui lui sont consacrées ! Le « Grand Docteur » était la simplicité même, une simplicité consciente et lucide, car il savait se juger lui-même. Je l'entends encore me dire : « Vous savez, on a beaucoup parlé de moi, mais il y a quantité d'autres personnes dans les missions qui en ont fait autant. » L'heure du repas arrivant, il m'invita à l'accompagner à la table commune. Je refusai, un peu gêné à l'idée de me trouver dans une assemblée étrange pour moi et aux coutumes inconnues. J'avais aussi, à l'époque, l'idée naïve que je ne devais pas « perdre de temps », je saluai le « Grand Docteur » et retournai sans tarder à mon programme de prospection.

Deux ou trois ans plus tard, je fis avec mon collègue Boris Volsky une expédition le long de la vallée de l'Ogooué, en aval de Lambaréné. En Zodiac, nous avons suivi le cours du fleuve, traversé d'immenses marais à papyrus, suivi le dédale de chenaux comme la « rivière aux pélicans », découvert soudain des lacs s'étendant jusqu'à l'horizon. A une quarantaine de kilomètres de Lambaréné se trouvait le petit village d'Achouka, sur une forte colline dominant le fleuve. Il y avait là une immense case coloniale, dans laquelle Boris et moi nous installâmes confortablement pour quelques jours. C'était le logement abandonné du propriétaire de l'ancienne plantation de palmiers à huile située juste au bord du fleuve et où l'on arrivait en contournant la colline vers l'aval. Les palmiers dressaient leurs fûts immenses vers le ciel, silhouettes poétiques mais devenues inutiles, inexploitable depuis l'apparition de palmiers sélectionnés plus productifs et aux troncs courts. Je fis plus tard la connaissance du propriétaire, à Port-Gentil. C'était un vieux Blanc décrépît et roulant dans une misérable 2 CV. Il me parla de sa vie d'autrefois, de sa plantation de palmiers qui ne valait plus rien, me répétant obstinément de sa voix cassée : « Je vous la donne, je vous la donne ».

A côté des cases africaines d'Achouka se trouvait un modeste dispensaire tenu par une infirmière des missions protestantes, mademoiselle Roi. Elle me parut avoir trente ou trente-cinq ans, était souriante, dévouée, et se préoccupait des lépreux, ceux-ci négligeant souvent de venir prendre les médicaments qu'elle avait à leur distribuer et qui pouvaient les guérir. Mademoiselle Roi était la seule Européenne de toute la région, elle était perdue dans une immensité de terres et surtout d'eau que les rares coloniaux d'autrefois avaient

désertée, et n'avait aucun moyen de transport. Pour se rendre à Lambaréné, elle devait guetter le passage d'une de ces pinasses à moteur parcourant languissamment le fleuve, avec leurs passagers entassés parmi les régimes de bananes plantains et les ballots de manioc fermenté, la *chicouante* à l'odeur tenace, immangeable par des Européens. Ayant vu mademoiselle Roi vivre et se dévouer à ses villageois, livrée à elle-même, inconnue de la société officielle, sans autre soutien que celui d'une mission protestante lointaine et sans grands moyens, j'ai compris, concrètement, ce qu'avait voulu me dire le « Grand Docteur ». Il n'était pas seul en terre africaine, dans la chaleur et parmi des milliards de moustiques, simulies, mouches tsé-tsé et mouches à filaires, à donner sa vie au service des autres.

Je me trouvais à Libreville quand Schweitzer est mort, dans sa mission de Lambaréné, en septembre 1965. Alertés par l'imminence de l'événement, des journalistes étrangers étaient installés depuis quelque temps dans les hôtels de Lambaréné. Cet empressement, cette attente mortuaire médiatique avaient un côté révoltant pour les collaborateurs de Schweitzer et ceux qui l'avaient connu. Quelques mois après la disparition du grand homme, j'ai quitté le Gabon pour Bangui et la République centrafricaine. Quant à mademoiselle Roi, je ne sais ce qu'elle est devenue. J'ai souvent pensé à elle et ne puis, aujourd'hui, que lui rendre un hommage tardif.

Sauvegarder nos terres

On ne parle aujourd'hui que de développement « durable », mais il n'y a pas bien longtemps, le mot développement seul suffisait. Il ne semblait pas y avoir de limites à imposer. On entendait les responsables africains répéter à satiété : « Vous, les Européens, vous vous plaignez de la pollution, mais nous, on en voudrait bien un peu plus. » Les perspectives, les enjeux, le langage ont beaucoup évolué, mais en réalité, depuis le néolithique, période à laquelle il est passé du stade de simple chasseur-cueilleur à celui d'agriculteur, l'homme n'a fait qu'affirmer la même volonté de transformer la nature, de se l'approprier, de plus en plus, de mieux en mieux. La science du sol est née dans cette ambiance. Je ne surprendrai personne en disant qu'il a été sans cesse question, autour de moi et pendant la vingtaine d'années où j'ai vécu en Afrique, de tirer davantage de la vieille terre africaine, en quantité, en qualité. De multiples institutions étaient été créées dans ce but. Culture de rente, production alimentaire locale, sociétés d'Etat, culture itinérante, intensive, industrielle, sans

labour, agroforesterie, paysannats, coopératives, fermes collectives et bien d'autres formules ont été imaginées, essayées, appliquées.

C'est dans un contexte colonial tardif ne mettant pas en doute la valeur du développement que j'étais attendu au Gabon, lorsque j'y parvins au début de l'année 1959, équipé d'une tarière à main pour sonder les sols et de ma machine à écrire pour en faire le compte-rendu. Je me présentai au service de l'Agriculture qui attendait ma venue et était censé me servir de tutelle. Il n'y avait pas de bureau pour moi dans les locaux de ce service, mais j'en trouvai un tout proche, à la direction des Mines. Les services des Eaux et Forêts, des Travaux publics, de l'Agriculture, des Mines, formant la grande force de frappe technologique du pays, occupaient quelques modestes bâtiments sans étage, alignés le long de la route conduisant du centre-ville à l'aéroport. A proximité se trouvait un quartier résidentiel, destiné aux cadres de l'administration coloniale et à ceux de la coopération qui prirent leur suite, l'autonomie puis l'indépendance venues. Un peu plus loin en descendant la colline, on arrivait à *La Résidence*, le restaurant le plus coté de Libreville, doublé d'une boîte de nuit, et à la plage bordée de cocotiers où les bons Blancs venaient se rafraîchir le soir, appréciant la brise qui se levait et regardant le soleil s'enfoncer dans l'océan. On voyait alors des milliers d'énormes chauves-souris, des roussettes, quitter les arbres ombrageant le cimetière de Libreville et leurs autres perchoirs, voler pesamment en longues files au-dessus de la plage, en se dirigeant vers la forêt du cap Estérias pour s'y nourrir de fruits. Douze heures de jour, douze heures de nuit, une aube grisâtre, un crépuscule court sont de règle aux abords de l'équateur.

Chef du service de l'Agriculture, monsieur de Boissoudy était un vieux colonial de forte stature, au teint coloré, au parler haut. Il dirigeait un réseau d'ingénieurs et techniciens répartis dans tout le Gabon et dont la mission était de créer des pépinières de caféiers, cacaoyers, palmiers à huile, de distribuer des semences, graines, boutures et jeunes plants, et donner de bons et impératifs conseils aux villageois. Les résultats, malheureusement, ne suivaient pas les prévisions, les surfaces cultivées et la production stagnaient, les bilans glorifiaient mal la compétence et l'activité inlassable des agents du service de l'Agriculture. Quand j'allais le voir dans son bureau, je trouvais toujours de Boissoudy catastrophé, brandissant une lettre ou l'autre, elles se ressemblaient toutes, levant les bras au ciel et s'écriant : « Untel m'écrit d'Oyen ! », « Untel m'écrit de Makokou ! » Les expéditeurs de ces lettres étaient les divers ingénieurs et techniciens dont le constat était toujours le même. Traduit par de Boissoudy, cela s'exprimait ainsi : « ILS ne veulent rien foutre ! » « ILS », c'étaient évidemment les Fang, les Mpongwe, les Bakota, les Bapounou et autres occupants traditionnels du pays qui négligeaient de profiter, par une assiduité et une ardeur convenables dans le travail aux champs et plantations, des bienfaits qu'on les pressait de prendre. Le chef du service de l'Agriculture ne se rendait pas bien compte des changements politiques. Il ne se préoccupait pas du fait que, l'autonomie puis l'indépendance déjà arrivées, un ministre occupait le bureau joutant le sien. Ce ministre était quelqu'un de paisible et même d'effacé mais qui finit par se fatiguer d'entendre tonitruer dans la pièce d'à côté : « ILS ne sont donc bons à rien ! », « ILS ne feront que des conneries ! », « Regardez ce qu'ILS m'ont encore fait ! » et autres commentaires au style

colonialiste affirmé. Monsieur de Boissoudy fut bientôt prié d'aller prendre une agréable retraite en métropole.

Pour moi, tout avait commencé par un malentendu. J'avais l'ambition de faire progresser les connaissances scientifiques, le service de l'Agriculture attendait de moi que je dise où planter des cacaoyers ou des arachides. Ma période de dépendance envers ce service prit rapidement fin, heureusement, et le petit noyau de chercheurs qui s'était constitué au Gabon eut bientôt son « Centre ORSTOM », grâce aux largesses du Fonds d'aide et coopération. Un très ancien cimetière de lépreux, où un bouquet de manguiers développait d'immenses ombrages, fut utilisé pour implanter quelques logements et locaux de travail. La pédologie, dont j'avais la charge, eut son bâtiment. Le chef de travaux chargé des aménagements était un expatrié, toujours en short, tête et torse nus bien que travaillant dehors sous le soleil. Il dirigeait une petite équipe d'ouvriers noirs pas très spécialisés à vrai dire. Je le revois venir dans mon bureau, s'asseoir, les épaules tombantes, et l'entends me dire d'un air accablé mais en prenant un ton sucré : « Monsieur Chatelin, ça me fait ch... de travailler avec des c... pareils ! » Il s'entendait pourtant bien avec ses manœuvres, leur lançait ses cigarettes à demi consommées, le destinataire recevait le mégot allumé en plein vol et, avant de tirer d'ultimes bouffées, lançait un « merci patron » dénué d'arrière-pensées. J'appréciais peu ces vieilles manières coloniales et m'étonnais qu'elles ne provoquent pas de plaintes qui auraient dégénéré en conflit public.

Le ministère gabonais dont je dépendais à mes débuts avait changé d'intitulé. Il était devenu *ministère de l'Agriculture, du Génie rural et de la Pédologie*. J'aurais pu me glorifier d'avoir imposé une modeste

discipline scientifique dans un organigramme étatique ! Lorsque mes bureaux et laboratoires furent installés et en fonctionnement dans le tout récent centre ORSTOM, j'invitai le ministre de l'Agriculture à en faire la visite. Il vint et écouta toutes mes explications avec patience, hochant la tête et marmonnant de temps à autre sur un ton pensif « Eh ben, mon vieux ! Eh ben, mon vieux ! » Tout le monde fut soulagé quand s'acheva la visite. Certains ministres de l'époque étaient, peu de temps auparavant, de simples maîtres d'école de village, et le président Léon M'Ba lui-même, admirable de bonne volonté et de bon sens, n'avait pas un grand bagage intellectuel. Devenu chef de l'Etat, Léon M'Ba avait des réactions de simple chef de quartier et on le voyait parfois traverser par surprise et au pas de charge l'enfilade des bâtiments techniques, du service des Eaux et Forêts à celui des Mines, houspillant les plantons désœuvrés et les dactylos nonchalantes, ou protestant contre le manque d'ordre et de propreté. Sur le plan politique, après sa bonne volonté du début, il évolua peu à peu vers un système autoritaire, voire dictatorial et policier. La tête pensante de son gouvernement était André Gustave Anguilé, ministre de l'Économie et du Plan. Il appartenait à la communauté issue des premières unions entre Français et Myéné, habitants initiaux de l'estuaire du Gabon, c'était un homme instruit, cultivé, affable et aux manières distinguées. Il tenait, avec son conseiller français monsieur Corvaisier, des réunions de travail intéressantes, efficaces, pendant lesquelles le jeune chercheur que j'étais devait beaucoup apprendre.

A mes débuts professionnels, on comprenait déjà que l'activité humaine pouvait dégrader rapidement l'environnement, mais on n'avait pas suffisamment d'éléments pour saisir toutes les réactions en chaîne du

processus. On en était aux premières études du sol, de l'eau, de la végétation, des vecteurs de maladies, et il n'y avait pas assez de spécialistes, pas assez de biologistes pour couvrir toutes les espèces du monde vivant. Le travail de référence que connaissaient tous les naturalistes d'Afrique, publié dès 1949, était celui d'André Aubréville. Il avait pour titre *Climats, forêts et désertification de l'Afrique tropicale*, quelques mots qui suffisent à résumer son analyse. Aubréville avait une interprétation curieuse de l'évolution des sols, il pensait que la déforestation suffisait à produire la « latérite », c'est-à-dire à durcir irrémédiablement les sols. Les travaux ultérieurs montrèrent que le processus de « latéritisation » ou de « cuirassement » était plus complexe et plus lent que ne le croyait Aubréville, mais pour le reste sa vision d'une Afrique perdant ses forêts, épuisant la fertilité de ses sols, s'asséchant, se désertifiant n'était que trop juste.

Pédologues et agronomes portaient beaucoup d'attention, à cette époque, aux interactions entre les systèmes cultureux et la couverture végétale. La culture itinérante pratiquée traditionnellement par les Africains était analysée, on voulait trouver les meilleures méthodes de défrichement, savoir s'il fallait ou non faire des brûlis, si les feux de savane produisaient un recul irrémédiable de la forêt, quel temps de jachère était nécessaire entre deux cultures, etc. Tout le monde avait ces préoccupations, et je fis aussi quelques petits travaux en ce sens. Les grands succès de la science du sol étaient par exemple ceux de Noël Leneuf et Bernard Dabin montrant que l'on pouvait, en Basse-Côte d'Ivoire, planter des hévéas ou des palmiers en savane et non uniquement sur les défriches forestières, ce qui était plus facile et moins coûteux, ou ceux de Gérard Martin et des agronomes de la vallée du Niari au Congo-

Brazzaville trouvant le moyen de lutter contre le manganèse des sols et son effet toxique sur les cultures. A côté de cela, la recherche fondamentale était à l'état embryonnaire. La question récurrente qui attendait tout pédologue restait de savoir où se trouvaient les meilleures terres, où stimuler les populations locales, où développer les cultures et construire ainsi un avenir radieux pour des colonies sur la voie de l'indépendance.

Tout change dans le monde, parfois brusquement. L'année 1962 a marqué un tournant capital dans ce que l'on pouvait penser, faire ou dire sur le développement, les pays tropicaux et leurs populations, grâce à trois livres exceptionnels. J'ai déjà mentionné *La Pensée sauvage* de Lévi-Strauss, le plus prestigieux des trois. S'adressant au monde intellectuel, Lévi-Strauss a été vite lu et assimilé, il est devenu un maître à penser, et son influence a pu être rapide. L'ambiance donnée par la décolonisation favorisait d'ailleurs un changement radical dans la vision de l'humanité et des sociétés dites primitives ou premières. Moi-même, pédologue débutant dans l'éloignement du Gabon, j'ai eu son ouvrage entre les mains, comme déjà dit. La même année, René Dumont publiait, avec *L'Afrique noire est mal partie*, une dénonciation vigoureuse de l'agronomie tropicale et du développement qu'elle était supposée produire. René Dumont était bien connu de tous les chercheurs africanistes, mais il s'attaquait au monde de l'économie et non, comme Lévi-Strauss, au monde des idées. Il était difficile de tirer parti de ses analyses dans la pratique agricole et économique sans déséquilibrer celle-ci. Mais si l'ouvrage de René Dumont pouvait irriter certains, ce n'était rien à côté des réactions que provoqua un troisième livre. Dans *Silent Spring*, lui aussi publié en 1962, l'Américaine Rachel Carson dénonçait la dégradation irréversible de notre

environnement et annonçait, par extrapolation, la mort inéluctable de la planète. Des réactions violentes se produisirent aux Etats-Unis, les agronomes accusèrent Rachel Carson de méconnaître leurs recherches, les fermiers prétendirent qu'elle voulait les ruiner, les industriels crurent qu'elle allait pourrir toute idée de progrès !

Le livre de Rachel Carson ne me semble pas avoir été connu immédiatement dans le microcosme qui était le mien, celui des agronomes et pédologues d'Afrique. Il fut traduit en français et, indirectement, ses idées parvinrent après quelques années jusqu'à moi. Un soir de 1968, je dînai chez un collègue et ami de l'ORSTOM, géophysicien de son état, Pierre Mourgues, en compagnie d'un biologiste du Muséum national d'histoire naturelle de Paris de passage à Bangui. Pendant le dîner, ce biologiste nous fit, avec la plus grande véhémence, un tableau catastrophique de l'évolution du monde. Pollutions diverses, destructions multiformes des écosystèmes, disparition des espèces, tout y passa. Les prophéties émises par Rachel Carson six ans auparavant, reprises par lui, choquaient les chercheurs africanistes que nous étions. Sur un continent peu développé, nous en étions encore à des visions simplistes.

Vers la fin du dîner, le sujet principal épuisé, la tension s'apaisa et le biologiste se mit à parler de lui-même et de sa famille. Il devait prendre l'avion le lendemain pour Paris et se préoccupait de savoir comment son épouse avait réalisé, en son absence, l'acquisition d'une nouvelle voiture. « Mais, lui dis-je, vous venez de nous décrire les nuisances produites par la combustion de produits énergétiques fossiles, et je constate que vous allez contribuer à répandre des

fumées nocives dans la haute atmosphère, pour ensuite polluer la surface du sol avec votre voiture. Où est la cohérence de tout cela ? » Eh oui ! On peut le dire aujourd'hui, le cœur du problème réside dans le conflit entre les intérêts individuels à court terme et ceux de l'ensemble de la planète à long terme. Cela explique que je me souvienne encore des propos du biologiste et de la réponse acide que je lui fis. Cette simple anecdote a pour but de montrer le temps qu'il fallut aux chercheurs d'Afrique pour passer de l'idée traditionnelle de conservation des sols (mise en œuvre de façon exemplaire par la *Tennessee Valley Authority* dans les années 1930) à une vision écologique plus globale et à des perspectives assez terrifiantes selon lesquelles le salut de la planète devenait très problématique !

Décrire, comprendre, classer

Au temps de mon bon maître Georges Aubert, le piochon était l'arme de poing indispensable à tout pédologue. Il se distinguait du marteau de géologue destiné à casser de durs cailloux par une sorte de bec plat et faiblement tranchant qui permettait de gratter, de racler, de prélever la terre, d'isoler, de dégager ses agrégats, ses taches, ses concrétions. Personnellement, j'y ajoutai un couteau de chasse soigneusement émoussé, pour ne pas me blesser, et avec lequel je pouvais travailler avec plus de finesse sur les petites figures que l'œil pédologique exercé distinguait dans leurs gangues terreuses. Mais le piochon avait, sur le couteau, la supériorité d'avoir un deuxième bout, carré et massif, opposé au bec aplati, capable de briser les éléments durs du sol. Le deuxième instrument fondamental du pédologue de terrain était le *Code Munsell*. C'était un répertoire de couleurs comme peuvent en utiliser teinturiers et tisseurs de tapisseries,

mais privilégiant les couleurs jaune (Y) et rouge (R) pour s'adapter aux sols du monde entier. Des terres les plus jaunes aux plus rouges, les pédologues tropicalistes se délectaient à manipuler les cotations 10YR, 7,5YR, 5YR, 2,5YR et à en faire le sujet de leurs conversations. Le troisième instrument de terrain était la pissette contenant un acide faisant effervescence avec les carbonates. Il était vraiment facultatif pour l'étude des sols des tropiques humides qui conservent très peu de résidus calcaires.

L'équipement pédologique lourd était formé d'un solide assortiment de pelles et de pioches. On le comprend, ces instruments étaient destinés aux manœuvres africains qui suivaient généralement le pédologue de terrain. Ces manœuvres étaient chargés de creuser les « fosses pédologiques », lesquelles ressemblaient beaucoup par leurs dimensions aux trous effectués par les fossoyeurs de nos cimetières. Il fallait que le spécialiste des sols puisse y descendre, se tourner d'un côté et de l'autre, gratter la terre de haut en bas, prélever des échantillons et les emplir dans des sacs en plastique, mesurer l'épaisseur des différentes couches appelées par lui « horizons », écrire dans son calepin à couverture imperméable noire une description normalisée de ces horizons, allant du haut vers le bas et constituant ainsi un « profil ». La description d'un sol dans une fosse pédologique, en silence, à la manière de George Aubert, avait un aspect liturgique, mystérieux et forçant le respect, mais ce n'était pas toujours le cas. Il arrivait que deux jeunes pédologues travaillent ensemble, l'un dans la fosse dictant sa description à l'autre assis sur le bord. D'un profil au suivant, dans la même région, il y avait beaucoup de répétitions, ce qui n'échappait pas aux spectateurs les moins avertis. Dans cette situation, je me souviens d'avoir entendu un jour,

avant que le pédologue du trou n'ait eu le temps de s'exprimer avec la compétence attendue, un manœuvre plus ironique que les autres entonner : « argilo-sableux, ocre-jaune, 10YR3/5, structure polyédrique etc. ». Le pire, pour un spécialiste, était que la satire soit si conforme à ce que lui-même se préparait à énoncer.

La tarière à main représentait l'instrument le plus technique de l'équipement lourd de terrain. A mon époque, deux modèles étaient disponibles. Il y avait une tarière américaine, massive, à la gueule articulée qui ramenait de grosses quantités de terre, mais ne dépassait pas deux mètres de profondeur. Nous utilisions aussi une tarière française, à l'extrémité en vrille, ramenant de la matière en faible quantité, écrasée et souvent mélangée, mais qui avait l'avantage de disposer d'un train de tiges se vissant les unes sur les autres. Avec cet instrument précieux, il était possible de descendre jusqu'à une dizaine de mètres, en une heure ou deux d'efforts. Sur un plateau sableux et monotone, au bord d'une fosse de petite dimension que nous venions de décrire et dont on ne voyait pas très bien ce qu'on pouvait en dire d'intéressant, malgré une transpiration physique et cérébrale abondante, mon collègue Paul de Boissezon s'exclama un jour : « Si tu veux y comprendre quelque chose, il faut aller très profond ». Je m'en souviens parce que c'était une de nos idées fondamentales qu'exprimait mon partenaire. En allant vers la profondeur jusqu'à la « roche-mère », nous devons comprendre la « genèse » du sol, son histoire, suivre les transformations qui se sont succédé, identifier les discontinuités, les recouvrements qui auraient pu résulter de l'érosion, des épandages, des glissements de terrain. Hélas, la patate jaune que j'avais à étudier avait une peau étrangement épaisse et lisse qu'un malheureux chercheur équipé d'une tarière,

même longue, avait beaucoup de peine à percer. Dans des pays africains voisins, de grands travaux de génie civil venaient déjà à cette époque de déchirer l'épiderme terrestre, découvrant ses entrailles. Les tranchées de chemin de fer, les talus routier étaient une bénédiction pour qui voulait observer les sols en profondeur, mais il n'y avait encore rien de tel au Gabon lorsque j'y séjournais.

Il fallait donc creuser à la main. De nos jours il est facile d'oublier que l'Afrique noire francophone a été parcourue autrefois en tous sens par une armée d'hommes de terrain dont les plus nombreux sont restés complètement anonymes. Les directions des Mines et les institutions de recherches minières comme le BRGM et le CEA disposaient de larges moyens financiers et recrutaient leurs techniciens de terrain parmi les jeunes Français sortis, généralement sans qualification, d'un service militaire dans les régiments d'infanterie coloniale. Le rôle de ces prospecteurs était, pour un salaire de misère mais tous frais payés, de diriger des manœuvres et porteurs noirs, et de quadriller d'immenses périmètres, en y effectuant des prélèvements systématiques, à l'aveuglette. Cette vie de brousse quasipermanente pouvait être psychologiquement destructrice. J'ai connu un de ces prospecteurs qui affichait un racisme caricatural masquant mal son propre échec dans la vie, mais qui ne lui interdisait pas un goût vif pour les jeunes Africaines. Il noyait le tout dans l'alcool. Bénéficiant d'un congé, il prit un jour le bateau à Libreville et disparut à l'escale de Dakar. Sa famille l'attendait en métropole, mais personne n'entendit plus jamais parler de lui. Pour les cartographies pédologiques, on procédait à l'ORSTOM d'une façon analogue à celle des directions des Mines, mais dans un esprit moins militaire, et sur une plus

petite échelle. Nous avons donc des techniciens de terrain. Je suis heureux de dire que je n'ai jamais rencontré parmi eux une épave comme celle du cas précédent. Il y eut même des personnages admirables. Lorsqu'il fallut célébrer les 50 ans de l'ORSTOM et ceux qui en avaient fait la réputation, on s'avisa d'accorder de l'attention à ces auxiliaires du noble métier de la recherche. C'est ainsi qu'Albert Forget, technicien pédologue, se vit prier d'écrire un texte de souvenirs pour un recueil intitulé *Mille et une histoires Outre-Mer* que les éditions de l'Office éditèrent en 1977.

Il n'eut pas de peine à trouver un titre, stupéfiant pour tout lecteur averti : *Cinquante mille kilomètres de prospections pédologiques à pied en Afrique noire – 1962-1979*. Comment pouvait-il revendiquer une distance plus grande que le tour du globe, parcourue en marchant, dans les plus dures brousses de la planète ? Son calcul était basé sur le nombre de mois passés chaque année sur le terrain, et sur la distance moyenne des parcours quotidiens, laquelle variait bien entendu selon forêts, savanes, reliefs et autres circonstances. Albert Forget était devenu un spécialiste inégalé des prospections légères, au long de « layons » rapidement tracés à la machette en se guidant avec boussole et photos aériennes, n'emportant que l'équipement minima pour passer les nuits dans la nature, au bord d'un « marigot » dans les meilleurs cas. Le danger était partout. Chacun peut imaginer les rencontres avec les éléphants, buffles, gorilles, panthères ou pythons, mais qui penserait aussi aux feux de brousse, aux pièges métalliques à gros gibier, aux fosses à fauves camouflées et garnies en profondeur de piquets effilés ? « Ne parlons pas », ajoutait cet homme de terrain « des serpents, tiques, moustiques, abeilles, mouches tsé-tsé, etc. » Il expliquait aussi, en toute simplicité, un

problème fondamental pour les grands coureurs de brousse, celui des chaussures. En cuir, elles conservaient l'eau comme des récipients au passage des marigots. Seuls les Pataugas convenaient, mais leur durée de vie était courte. Détail que personne n'inventerait, les Pataugas expirent par usure de la semelle caoutchoutée en savane, par détérioration de la partie de toile en forêt. Albert Forget, que j'ai bien connu pendant mes années en Centrafrique, manifestait beaucoup d'attention et de sympathie pour les porteurs et manœuvres africains qui l'accompagnaient. Ces malheureux avaient des journées encore plus dures que les siennes, mais leur travail n'avait pas la même durée, car ils étaient recrutés sur place pour des itinéraires précis et de peu de temps. L'extraordinaire dans l'histoire d'Albert Forget est qu'il n'y ait eu pour lui ni incident avec les populations locales, ni accident matériel ou physique, ni maladie sérieuse après tant de jours, de mois, de milliers de kilomètres. L'Afrique avait grand besoin de personnages infatigables et indestructibles comme lui. Je l'ai retrouvé trente ans après mon départ de Centrafrique. Nantais d'origine ainsi que son épouse, il vivait sa retraite en famille dans sa région natale, et paraissait toujours aussi souriant, toujours le même physiquement. L'Afrique ne l'avait pas transformé, semblait-il.

Chercheurs comme techniciens de prospection, tous ceux qui ont couvert autrefois du terrain en Afrique tropicale ont connu cette vie dure, mais souvent exaltante. Mes meilleurs souvenirs sont ceux d'expéditions en Zodiac et moteur hors-bord. Le cours inférieur de l'Ogooué était une voie commerciale parcourue par de nombreuses pinasses et par d'immenses radeaux de billes du bois faisant la richesse des forestiers gabonais, l'okoumé. Pour le reste,

l'Ogooué et ses affluents étaient largement désertés, la colonie avait regroupé ses populations auprès des postes administratifs et le long des détestables pistes de latérite. Pénétrer en canot pneumatique dans le moyen et haut bassin de l'Ogooué était un délice pimenté de moments d'émotion quand il fallait franchir des rapides inconnus, en se guidant sur le fil principal du courant, les remous et tourbillons, les vagues écumeuses dressées à contre-courant sur l'obstacle des rochers, mais ces rapides étaient parfois très longs et on ne voyait pas en s'y engageant sur quoi ils allaient déboucher. Fleuves ou rivières ouvraient au regard une déchirure dans un couvert végétal épais et masquant habituellement tout. On y voyait se déployer des paysages, émerger plateaux, collines, ou ces hauts reliefs rocheux appelés *inselbergs*. Pour la même raison, j'aimais aussi sillonner en avion le ciel gabonais, identifiant chaque région naturelle, les reliefs majeurs, les repères sinueux des cours d'eau, les saignées de l'exploitation forestière, les petites plages humanisées, la ponctuation de villages en chapelet le long des pistes routières.

Le travail au sol, indispensable au pédologue, avait aussi son charme et ses inconvénients. Pour répondre aux demandes du service de l'Agriculture, il me fallait parfois travailler dans des zones habitées ou à mettre en valeur, pour y faire un maillage serré d'observations. Je préférais les longs parcours d'exploration, la traversée de massifs devenus humainement vides comme la région des Abeilles ou le bassin de l'Ivindo, en suivant les pistes à éléphants ou en taillant un chemin à la machette, en campant au hasard sous un arbre ou près d'un marigot avec un feu toute la nuit pour éloigner les animaux. Les manœuvres qui m'accompagnaient faisaient mon admiration par leur connaissance du

terrain, par une attention qui ne se relâchait jamais. Je ne puis oublier le jour où, marchant en tête, j'allais poser le pied sur une vipère du Gabon dissimulée dans des feuilles. L'homme qui me suivait a vu le danger, pourtant éloigné de lui, et son cri m'a sauvé d'un faux-pas fâcheux, ou fatal. Une autre anecdote me revient en mémoire. Installé dans un village de la région de Franceville, j'allais le soir prendre un bain dans un marigot tout proche, à portée de vue. Revenant tranquillement la serviette autour du cou, j'entendis soudain une clameur s'élever dans le village. Derrière moi, un lion venait s'abreuver dans les eaux dont je sortais à peine. J'imagine que tous ceux qui ont vécu longtemps en brousse ont à raconter des histoires du même genre, et parfois plus dramatiques. Mon collègue Gérard Bocquier, qui s'était fait encorner par un buffle dans les savanes du Niari, aimait montrer les larges cicatrices qu'il avait conservées. A l'avantage du buffle, il faut dire que c'est l'homme qui avait commencé les hostilités par un coup de carabine mal ajusté.

Plus encore que les « grands Noirs », les Pygmées m'ont paru doués de facultés d'observation et de mémoire visuelle exceptionnelles. Après deux jours de marche, je campais un soir dans une lisière de forêt. Au matin, je m'aperçus que les porteurs, lassés de leur travail, s'étaient enfuis. Je me trouvais seul avec mon fidèle cuisinier et un amas de matériel et d'échantillons de sols intransportable à deux. Après un certain temps d'incertitude, j'aperçus quelques figures immobiles nous observant à travers les feuilles. C'étaient des Pygmées qui s'enhardirent peu à peu et avec qui il devint possible d'engager un certain dialogue, par le langage universel des gestes. Finalement, c'est avec eux que j'achevais ma prospection, ayant tout loisir d'apprécier les qualités que je viens de mentionner. Au

retour à la route, ils s'empilèrent dans mon pick-up, et je les emmenai jusqu'à une petite boutique africaine proche, où ils dépensèrent jusqu'au dernier sous le salaire que je leur avais versé, en échange d'objets ridicules et inutiles en regard de leur mode de vie. Après quoi, ils disparurent soudainement. J'ai eu d'autres occasions de travailler avec des Pygmées métissés avec les « grands Noirs », mais avec de « vrais » Pygmées comme ceux-ci, c'était très rare. Ils ne se laissaient guère approcher et encore moins engager comme travailleurs. Il avait fallu que quelques-uns d'entre eux me trouvent en plein désarroi pour que s'établisse une collaboration.

Après le terrain venait le travail de bureau ou de laboratoire. Les technologies mises en œuvre à cette époque semblent maintenant dérisoires. On considérait avec admiration un diagramme d'analyse thermique obtenu sur un échantillon envoyé à un laboratoire lointain, tandis qu'aujourd'hui, pour identifier la nature de l'argile d'un sol, les spectrographies aux rayons X, les images données par le microscope électronique à transmission et le microscope à balayage, mille fois plus performants, sont devenues banales. La burette graduée était encore l'instrument de base du chimiste ! Alors que n'importe quel laboratoire médical actuel automatise ses analyses, le premier *Technicon* apparut à l'ORSTOM au début des années 1960. Et l'on ne disposait ni de photocopieuse ni d'ordinateur, il fallait archiver ses tableaux de chiffres sur du papier *ozalid*, faire ses calculs avec des machines *Facit* ou *Olivetti* actionnées par une manivelle à main, avoir recours à des cartes perforées que l'on triait à l'aide d'aiguilles à tricoter ! J'ai parfois l'impression d'avoir débuté dans une sorte de Moyen-Age ou de paléolithique de la science, mais cette impression est abusive. La recherche scientifique

d'autrefois n'était pas la parodie des activités actuelles, et nous savons qu'il y eut d'authentiques savants à toutes les époques (depuis le 17^e siècle, tout au moins, puisque c'est là que l'on fait naître la science moderne). Le pédologue et le géographe, à l'époque de mes débuts, s'appuyaient sur de multiples indices, sur des caractères morphologiques, des distributions spatiales visibles à l'œil nu. L'absence de technologies sophistiquées conduisait à porter beaucoup d'attention au travail de terrain, à l'observation visuelle, elle invitait à stimuler son imagination, à raisonner activement.

Que faire, dans de telles conditions, de la patate jaune circonscrite par mon collègue Brugière, cette *terra incognita* que j'étais seul à prendre en charge ? En théorie, il y avait deux approches possibles. La première eût consisté en une recherche de détails, avec les meilleures techniques disponibles, en prenant pour objectif l'élucidation de mécanismes fondamentaux de la genèse des sols. Elle aurait guidé l'élaboration des connaissances du micro vers le macro, de la particule vers le profil, puis vers le paysage. A l'inverse, la seconde considérait les choses dans leur ensemble, faisant leur inventaire et leur analyse, par tris et comparaisons, identifiant d'abord de grandes unités naturelles et découpant progressivement la patate, du plus grand vers le plus petit. Elle évitait l'écueil de travailler sur le particulier et d'ignorer le plus général, elle donnait une manière d'aborder, en grand, l'histoire, la chronologie des sols et des paysages. Cette seconde approche était la seule possible dans le contexte du moment, car elle se conciliait avec les demandes des agronomes et aménageurs : où se trouvent nos meilleures terres, où entreprendre telle ou telle action de développement.

C'est ainsi que je me mis à courir le Gabon en tous sens. J'avais conscience de travailler d'une manière dispersée et parfois peu scientifique, au moins dans les apparences, mais je tenais à composer progressivement un tableau, à la manière d'un peintre qui fait émerger des figures intelligibles d'un désordre apparent. Je me pris de passion pour la pénélaine du Nord-Gabon aux sols d'une exceptionnelle profondeur, pour les bauxites de Makongonio et pour les plateaux manganésifères du haut Ogooué, pour les sols jeunes des reliefs érodés des monts de Cristal ou des bords de la N'Gounié, pour les latérites affleurantes des collines de N'Dendé, pour les sables de l'Ikoundou et du littoral, pour les tourbières et les argiles bleues du delta de l'Ogooué, pour les podzols tropicaux des sables littoraux. J'essayai de reconstituer leur histoire, de comprendre le rôle de la forêt et de la savane, d'expliquer la présence ou l'absence des « cuirasses latéritiques ».

Pendant les deux premières années, j'étais l'unique pédologue au Gabon. J'avais un royaume personnel. Je dus le partager quand l'ORSTOM décida de rompre ma solitude et que je fus rejoint par Michel Delhumeau, chercheur plus jeune que moi, et par deux techniciens-pédologues. Michel Frémeau venait de la prospection minière dont il a été question plus haut, Boris Volsky était topographe et avait quitté une entreprise forestière pour l'ORSTOM. Du côté des Gabonais, il y avait Kessani pour le laboratoire, François Assoko pour les prospections, Michel Obiang pour le dessin cartographique, tous les trois représentants parfaits de la gentillesse et de la bonne humeur africaines. Enfin, nous disposions à Libreville d'un vaste terrain, ancienne léproserie où poussaient de magnifiques manguiers, et sur lequel l'argent du ministère français de la Coopération avait fait surgir de terre quelques bureaux

et laboratoires. Le travail de terrain reprit, et j'eus le plaisir d'emmener avec moi mes nouveaux collègues sur l'Ogooué et l'Ivindo, principaux moyens de pénétration du pays. Je me souviens particulièrement du jour où Michel Delhumeau et moi sommes montés sur une des collines formant les Portes de l'Okanda où une petite pyramide de pierres, un cairn, garde le souvenir de Savorgnan de Brazza. Pour y arriver, nous avons descendu les longs et dangereux rapides appelés *Noumbakéla*, ce qui signifie paraît-il « le cœur qui bat ». Le plus souvent, je faisais équipe avec Boris Volsky. Il doit trouver plaisir aujourd'hui à se souvenir d'un campement sur la petite île du confluent Ogooué-Ivindo, où nous trouvions l'image parfaite mais trompeuse d'un long fleuve tranquille, de notre traversée pédestre de la mystérieuse région des Abeilles, ou de la remontée d'une rivière côtière avec un pneumatique en panne qu'il fallait tirer à la corde. J'imagine aussi qu'il serait d'accord avec moi pour dire que le plus dur dans ces expéditions d'un ou deux mois était d'ordre alimentaire. Le *corned-beef* et les sardines à l'huile finissaient par révolter l'estomac.

Tandis que l'on s'activait ainsi outre-mer, une réforme de l'ORSTOM se mettait en place en métropole. Le directeur général Jean-Jacques Juglas était remplacé en 1963 par Guy Camus, biologiste et professeur d'Université. Autant le premier était aimable et tolérant, autant le second se montrait autoritaire et coléreux. Sous sa direction et avec la création de comités chargés des programmes et de l'évaluation des chercheurs, une brèche sérieuse entamait les systèmes paternalistes comme celui dans lequel se trouvait la pédologie sous la coupe de George Aubert. Le plus intéressant, pour moi, comme pour beaucoup d'autres, était la création des éditions de l'ORSTOM. Plusieurs périodiques

apparurent sous le vocable de *Cahiers*, il y avait ainsi des *Cahiers Orstom Série Pédologie*, et plusieurs collections adaptées à des ouvrages de nature et dimension variables : *Mémoires, Etudes et Thèses, Travaux et Documents, Notices explicatives*. Chacun était invité à sortir de la littérature grise et des fameux « rapports » fabriqués par les RONEOS qui avaient été le moyen d'expression fondamental sinon exclusif du chercheur débutant que j'étais.

Je pris date le plus vite possible, dans les *Cahiers*, en faisant connaître mon travail par des *Notes de pédologie gabonaise*. Un peu plus tard, en 1966, je donnai à la revue un texte plus réfléchi et élaboré, sous le titre *Essai de classification des sols du Gabon*. Il se situait dans l'esprit des pédologues de l'époque, et surtout des élèves de Georges Aubert, pour lesquels la « classification » venait synthétiser et couronner tous les savoirs. Ayant analysé à ma manière les sols de la patate jaune, je les coulais sans trop de peine dans une structure hiérarchisée, avec classes, sous-classes, groupes, sous-groupes, etc. A relire mon texte aujourd'hui, je suis néanmoins assez satisfait d'avoir vu dès cette époque « dans la formation des sols, des processus antagonistes auxquels les conditions particulières du milieu pédogénétique local fixent un équilibre ». Petit exemple, je montrais l'antagonisme entre exportation et accumulation du calcium, du magnésium, du phosphore et autres ions. En résultat de processus contraires, il apparaissait que l'acidité des horizons profonds était toujours grande parce que liée aux conditions climatiques et hydriques générales, tandis que celle des horizons superficiels était largement corrigée par les variations du couvert végétal, de l'activité de la faune, du travail agricole. En fait, ce travail ne s'adressait qu'à des spécialistes, ceux de mon

temps et non ceux d'aujourd'hui. En dehors de la revendication d'antagonismes pouvant flatter un esprit porté à la dialectique, je dirai cependant que j'associais intimement des données purement pédologiques à d'autres qui relèvent de la géographie physique, de la géologie, de l'histoire des paysages. Il fallait pour moi que les unités taxonomiques fassent une place, entre autres, à des sols qui, au cours de très longues périodes, avaient subi des évolutions différentes sinon opposées, et que j'appelais « sols polygéniques ». Je pensais en particulier que tout le « cuirassement latéritique », au Gabon, était « hérité » d'un passé lointain.

Cette attitude était donc assez clairement pluridisciplinaire et historisante. Elle n'était certainement pas nouvelle, d'autres la pratiquaient avant moi. Gérard Bocquier, plus ancien que moi dans le métier, m'y avait largement préparé dans l'année de formation que j'avais passée au Congo avant d'être parachuté au Gabon. Dans ce nouveau pays où j'étais livré à moi-même, la prise en compte des reliefs et de leur histoire prenait une importance grandissante, venant modifier la manière de comprendre les sols, cette partie de la nature que j'avais pour mission d'étudier. Il fallait aussi, dans mon esprit, que les entités formelles, les modes de représentation, s'adaptent à ces débordements, ces empiètements d'une discipline à l'autre. Peut-être faut-il voir dans cette attitude un germe, une amorce de ce que j'allais développer par la suite, dans des circonstances et avec des collaborations nouvelles. J'y reviendrai. Mais dans ma période gabonaise, en matière d'entités formelles, je n'en étais pas à une approche structuraliste, je ne voyais encore rien d'autre que des unités taxonomiques, dans la tradition pédologique représentée par mon maître Georges Aubert.

Un lieu de rencontres

Un jour d'avril 1966 à Libreville, je reçus un télégramme qui disait ceci, dont je me souviens mot pour mot : « Vous devez vous rendre à Bangui dans les meilleurs délais pour y prendre la direction du centre de recherche en remplacement de Gérard Martin appelé à d'autres fonctions ». Il était signé de Jean Séverac, secrétaire général de l'Office. Comme Guy Camus le directeur général, Séverac adorait prendre des postures napoléoniennes de commandement, mais curieusement, après un ordre de ce genre, ne suivait pas toujours la rapidité de l'exécution. Cela n'aurait pas été nécessaire dans mon cas. Je remplis promptement quelques caisses de mes affaires personnelles et les envoyai à la grâce de Dieu en direction de Bangui, via l'océan Atlantique jusqu'à Pointe-Noire, le chemin de fer jusqu'à Brazzaville, les barges du fleuve Congo et de l'Oubangui jusqu'à la destination finale. Ma voiture personnelle, une fragile *R4*, m'amena à Brazzaville, après trois ou quatre jours et autant de pneus crevés ou éclatés sur la tôle ondulée. J'y rencontrai Gérard

Martin, collègue et ami plus ancien que moi qui avait déjà quitté Bangui pour me laisser place, et qui me donna toutes explications sur mes futures fonctions. Ma voiture fut déposée sur un quai dans l'attente d'une barge remontant le Congo puis l'Oubangui. Oubliée quelque temps, et après plusieurs télégrammes de réclamation, elle m'a rejoint à Bangui trois mois plus tard.

Le vol de Brazzaville à Bangui, en trois heures dans un avion *DC4* à hélices, en fin de journée, au-dessus de la cuvette congolaise, est l'un de mes grands souvenirs. Le fleuve Congo apparaissait comme une puissance de la nature, ses affluents parmi lesquels la poétique Likouala-aux-Herbes prolongeant à l'infini ses ramifications d'eaux libres et de bordures marécageuses. Vu de haut, il semblait que l'homme ne pénétrait pas cette éponge aquatique et végétale, ou n'y laissait aucune trace. Je ne parvins pas à découvrir les rares postes administratifs, comme Gambona en bordure des plateaux Batéké, dont j'ai parlé dans un chapitre précédent. La nuit tombée, au-delà de la cuvette, en passant sur des régions exondées et forestières, je commençais à distinguer de très faibles points éclairés, puis, bientôt, les lumières modestes de la petite capitale qu'était la ville de Bangui. Tandis que l'avion amorçait sa descente, sortant enfin des ténèbres et du vide pour rejoindre la terre des hommes et le nouveau cadre de ma vie, j'éprouvais un mélange de plaisir et d'appréhension. J'avais trente-quatre ans et ne savais comment j'allais m'adapter à la direction d'un centre de recherche et à ses nécessaires relations extérieures. L'accueil de mes nouveaux collègues, dans la pure tradition orstomienne, dès la sortie de l'avion et dans les jours suivants, ne tarda pas à me rassurer.

Le centre ORSTOM de Bangui était un établissement polyvalent mais de petite taille. Aux meilleurs moments sous ma direction, il parvint tout de même à compter une trentaine d'expatriés, chercheurs et techniciens. Sa grande particularité était d'abriter un observatoire géophysique qui enregistrait les tremblements de terre et les phénomènes magnétiques, et de servir de base à des équipes de prospection géophysique couvrant presque toute l'Afrique francophone, et en particulier les régions sahéliennes et le sud du Sahara. Le personnage le plus extraordinaire du centre de Bangui était certainement Oussiéni Fambitakoye, né dans la poussière d'un obscur village sahélien. Il fut un élève brillant au lycée de Dakar, en pleine période coloniale, mais il eut beaucoup de peine à obtenir qu'on l'envoie suivre des études supérieures de mathématiques en métropole. Il semblait alors acquis que le cerveau africain était impropre aux maths. Marié à une Française charmante, devenu géophysicien, il racontait avec humour et sans rancœur les petites incompréhensions, tracasseries et humiliations qu'il eut à subir dans sa jeunesse et à son retour sur le continent africain en qualité de géophysicien.

Je pense que les trois premiers Africains entrés à l'ORSTOM, le temps colonial à peine fini, ont été Fambitakoye le géophysicien, mon ami Kaloga, pédologue comme moi, et Laurent Biffot, le sociologue que j'avais connu étudiant et retrouvé au Gabon. Tous les trois avaient fait leurs études en métropole et s'y étaient mariés à des Françaises. Pourtant leur vie n'était pas simple à leur retour en Afrique. Je me souviens de l'embarras extraordinaire de Kaloga lorsque je parvins, à Brazzaville en 1959, à l'entraîner dans une salle de cinéma occupée, à part lui, exclusivement par des Blancs. Je l'emmenai ensuite dans une tournée de

plusieurs semaines au Sud-Gabon. Nous avons gardé de cette période une amitié faite de grande complicité. Lorsque nous nous rencontrions, longtemps après, Kaloga me répétait invariablement un « ça me fait plaisir de te voir » dont je comprenais bien le sens. Il faut ajouter que la communauté scientifique avait l'esprit plus ouvert que le reste de la société, ces premiers chercheurs africains étaient parfaitement bien accueillis dans tous les centres ORSTOM.

Ayant évoqué Fambitakoye, je pense à deux autres géophysiciens de Bangui. Le premier est Charles Rouchouse, qui avait été officier méhariste pendant son service militaire, et que l'on tenait pour un modèle de sérieux, rigueur, ponctualité. Sans contradiction avec ces qualités, il portait par ailleurs le titre de chevalier du Taste-Vin et ouvrait sa table à qui voulait partager ses dégustations. Quittant la géophysique, il a terminé sa carrière dans l'écologie, l'étude des oiseaux, et il a créé une réserve naturelle au Sénégal. On peut dire que Pierre Mourgues était un personnage à l'opposé du précédent, bien que géophysicien lui aussi. Arrivé à Bangui comme moi en 1966, il incarnait le soixante-huitard avant la lettre, et son épouse plus encore. Leur maison était ouverte en permanence à qui s'adaptait à toute forme de discussion. Politique, littérature, écologie, tout y passait. Pierre écrivait des sortes de poèmes et des contes fantastiques ou humoristiques qu'il lisait à ses visiteurs pour les amuser. Pendant quelque temps, une sorte de corbeau familier vécut chez eux, volant et venant se percher librement sur les meubles ou les personnes, et lâchant ses déjections au petit bonheur. On pouvait rencontrer chez les Mourgues des esprits originaux, libres, contestataires, ou des voyageurs partis à l'aventure et de passage dans le pays. J'ai passé de bons moments en leur compagnie.

Albert Forget, prospecteur-pédologue présenté au chapitre précédent, se trouvait à Bangui lors de mon arrivée. Il faisait équipe avec Yves Boulvert, chercheur un peu plus jeune que moi et qui allait devenir, au fil des années, un extraordinaire spécialiste du Centrafrique, l'ancien Oubangui-Chari de l'Afrique équatoriale française, dont Bangui était la capitale. Son travail avait commencé par l'obligation de réaliser une carte des sols d'un degré carré (cent kilomètres de côté). Sa méthodologie mise au point, il a trouvé de l'intérêt à ce type de travail et l'a étendu en une vingtaine d'années à l'ensemble du pays (une fois et demie la France). Il apprit à connaître la végétation aussi bien que les sols. Photo-interpréteur hors pair, exploitant les vues aériennes et images satellite, il a établi des cartes pédologiques, botaniques, géomorphologiques comme on n'en avait jamais vu tant elles étaient détaillées et précises, et qui posèrent de sérieux problèmes aux dessinateurs-cartographes chargés de les graver. Yves Boulvert est aussi l'auteur d'un livre passionnant sur les cent premières années de la ville de Bangui. Il accumula d'énormes connaissances sur l'histoire de l'exploration de l'Afrique et deviendra plus tard membre de l'Académie des sciences d'outre-mer, pour laquelle il continue à travailler.

Un autre pédologue qui a laissé sa marque sur le Centrafrique est Alain-Gérard Beaudou. Mon cadet de dix ans, il a été pendant longtemps mon plus proche collaborateur. Je l'ai orienté vers une certaine manière d'aborder l'étude des sols et lui m'a beaucoup aidé dans la pratique de la micromorphologie des sols. Son épouse, Thérèse, avait comme Alain une solide formation en géologie et minéralogie et elle connaissait la langue allemande. Elle a traduit pour moi d'anciens

ouvrages que j'étais incapable de lire. Je reviendrai plus loin sur les années passées ensemble et sur le travail accompli avec ces deux collaborateurs.

La vie dans un centre ORSTOM outre-mer resserrait considérablement les liens personnels. Nous habitions des « cases » voisines, nos bureaux se touchaient, nous nous recevions le soir, une fois chez l'un, une fois chez l'autre, au gré des affinités, selon les circonstances et à l'occasion de nouvelles arrivées ou du passage de personnalités extérieures. La jeunesse relative de ce petit monde favorisait aussi les communications. Nous savions tout les uns des autres, nous assistions aux naissances chez les jeunes couples, nous regardions les enfants grandir et parfois nous nous retrouvions en France pendant les congés. L'imbrication entre la vie privée et la vie professionnelle conduisait parfois à des situations inattendues, délicates, ou même dramatiques, dont je vais donner quelques exemples.

Peu après son arrivée, Pierre Mourgues est tombé très malade. Il souffrait d'une pleurésie ou autre maladie pulmonaire du même genre. Etant directeur de centre, j'aurais dû, selon les usages de l'époque, organiser son rapatriement sanitaire en France. Malheureusement, il était probable qu'on le déclarerait ensuite inapte à la vie outre-mer et que sa carrière à l'ORSTOM serait compromise. Pierre voulait taire sa maladie et aller se guérir par un séjour en altitude, à Bouar, petite ville de Centrafrique. Après hésitation et réflexion, j'acceptai de couvrir l'affaire et d'en prendre le risque et la responsabilité. La situation pouvait mal tourner si sa maladie s'aggravait, mais trois mois plus tard, il était guéri et de retour à Bangui. Sans autre incident, il reprit son travail, pour préparer sa thèse, et finir longtemps après sa carrière au Sénégal.

J'ai parlé des techniciens de géophysique qui cartographiaient le continent. Parmi eux se trouvait Chauvin : j'ai oublié son prénom, dont d'ailleurs personne ne se servait, pour nous, c'était tout simplement Chauvin. Il avait la réputation de révéler, dans le désert saharien, un sens de l'orientation digne d'un pigeon voyageur. Nul comme lui ne savait traverser un océan de dunes pour se retrouver à un point d'eau, ou en un autre endroit précis. Malheureusement, il avait contracté, avec les petites Africaines, une maladie vénérienne dont il ne parvenait pas à se débarrasser et qui était un sujet de discussion générale. On eut un jour la surprise de le voir revenir d'un congé en France, marié à une femme d'une trentaine d'années. Je le revois me rendre visite à son retour et m'exposant une fois de plus son problème médical pour lequel je ne pouvais évidemment rien faire, devant la nouvelle mariée, muette mais intéressée. Quelques mois plus tard, voilà que je reçois dans mon bureau un vieux colonial original que je connaissais quelque peu, tout à la fois professeur de golf, propriétaire d'une auto-école et du premier magasin libre-service de Bangui. Il me dit en substance, mais avec des mots plus crus : « Cela ne peut plus durer, votre madame Chauvin couchait avec un de mes moniteurs et a mis la panique dans l'auto-école, et voilà maintenant qu'elle prend l'habitude de s'enfermer dans le placard à balai du magasin avec un des employés. Il faut faire quelque chose ! » Le problème était délicat. Quelque temps après, Chauvin a divorcé. Il est parti dans le Pacifique où il devait se noyer accidentellement, lors d'une campagne de géophysique océanique.

La troisième histoire est encore plus tragique. Vers la fin de mon affectation à Bangui était arrivé un

technicien-pédologue, que j'appellerai D., avec ses trois enfants, mais sans épouse ni mère, et ne donnant aucune explication sur cette situation. Tout s'est passé normalement pendant des mois. Alors que j'avais quitté le Centrafrique pour une nouvelle affectation en Côte d'Ivoire, on m'annonça le décès brutal de ce collègue. Je pris immédiatement l'avion pour Bangui. Au cours d'une prospection dans le nord du pays, notre ami avait eu un accident. Un petit pont de bois démoli par des villageois et dont il n'avait pas détecté l'absence avait fait faire à son véhicule un vol plané, jusqu'à buter la berge opposée d'un marigot. Le volant lui avait défoncé le thorax. Ramené encore vivant à Bangui, il était mort sur la table d'opération. Le chirurgien militaire qui l'avait opéré, un homme très sympathique portant le grade de colonel, me dit que, sans intervention, il aurait survécu, mais très fortement handicapé. C'est le même chirurgien qui, quelque temps auparavant, avait persuadé une dame de mes amies, mariée et mère de famille, de se faire opérer par lui à l'hôpital de Bangui d'une varice, au lieu de gâcher un congé en métropole par un séjour hospitalier. Le lendemain de l'intervention, il enlève les bandes de la jambe et s'écrie : « M...e ! je me suis trompé de veine ! Mais cela ne fait rien, je vais vous opérer de nouveau ! Et gratuitement ! » Ainsi se produisaient parfois toutes sortes d'accidents...

Mon collègue D. décédé, ses enfants sont restés à Bangui à la garde d'amis le temps de trouver une solution pour eux. L'aîné s'est immédiatement mis à fuguer. Pierre Mourgues, moi-même et quelques autres devons parcourir les quartiers africains pour le retrouver, en attendant la prochaine fugue. Après quelques jours, ne pouvant plus rien faire sur place, je suis retourné à mon affectation d'Abidjan où j'ai

continué à m'occuper de l'affaire. Il apparut que D. s'était marié autrefois outre-mer à une fille de seize ans qui lui avait donné ses trois enfants, mais qui avait ensuite abandonné sa famille, ne s'adaptant sans doute pas au milieu dans lequel il lui aurait fallu vivre. Elle se trouvait à Treichville, quartier de la vie nocturne d'Abidjan, où elle travaillait comme barmaid. Je lui rendis plusieurs fois visite, dans une sorte d'établissement qui n'était peut-être pas un lieu de prostitution mais où je n'avais quand même pas l'habitude de mettre les pieds. Elle n'était pas en situation de s'occuper de ses enfants. Finalement, c'est le service social parisien de l'ORSTOM qui se chargea de trouver un point de chute pour chacun d'eux. L'aîné, le fugueur, m'a été signalé par la suite, revenu je ne sais comment en Côte d'Ivoire, peut-être pour retrouver sa mère et vivant dans un village de pêcheurs de la côte où son avenir ne s'annonçait pas brillant. Le cas de cette famille est assurément extrême, mais il est emblématique des complications de la vie de jeunes Français qui arrivaient en célibataires en Afrique, avec des conséquences parfois déplorables, non seulement pour eux, mais aussi pour les femmes qu'ils choisissaient localement et pour les enfants nés de ces unions.

Un centre de recherche comme celui de Bangui semblait osciller entre sa vie autarcique et son ouverture vers l'extérieur. L'ORSTOM avait vocation de s'installer dans les pays tropicaux, mais d'autres institutions y faisaient des incursions plus ou moins durables. L'Afrique avait un attrait incontestable pour tous les naturalistes et les relations entre institutions n'étaient pas toujours aussi bonnes qu'elles auraient dû l'être. Sous la direction de Roger Heim, le Muséum d'histoire naturelle de Paris avait créé en Centrafrique son antenne de la Maboké. Ancien résistant et déporté à

Buchenwald et Mathausen, devenu pour quinze ans directeur du Muséum, Heim était mycologue et il fut l'un des premiers militants écologistes. La seule occasion de le rencontrer m'a été donnée par une invitation à dîner chez l'ambassadeur de France. Personnage tout à fait admirable, il m'est apparu pourtant comme un petit homme aux manières rustiques contrastant avec l'élégance et le langage raffiné du baron Albert de Schonen, l'ambassadeur. J'entends encore Heim se plaindre de tâches administratives, trop *krônôfâges* (chronophages) selon lui.

Les « mandarins » de grandes institutions scientifiques françaises qui, comme Heim, s'intéressaient à la biologie des tropiques, intriguaient et usaient de leur influence dans les années 1950-60 pour tenter de faire disparaître l'ORSTOM. Le plus notoire et le plus virulent d'entre eux était Pierre-Paul Grassé, spécialiste des insectes sociaux, qui régnait sur une grande partie de la biologie française. Lui aussi avait monté une antenne, principalement orientée vers l'étude des primates, au Gabon où il accueillait des chercheurs variés en plus des primatologues. Il leur faisait signer une sorte de contrat, de façon à s'attribuer un contrôle complet de leurs collections et de leurs futures publications. Obligés de passer sous ses fourches caudines pour accéder au terrain, certains subissaient Grassé tout en le détestant. Contrairement aux Orstomiens qui prenaient le temps de s'intégrer au pays, les biologistes métropolitains de Grassé révélèrent parfois, dans des séjours trop courts, une inadaptation qui portait à rire. Mon collègue Michel Delhumeau et moi en avons rencontré un, spécialiste des papillons, parachuté dans l'immense forêt inhabitée du haut Ivindo. Il s'amusait lui-même de ses bévues. Delhumeau se servait dans ses parcours en forêt d'un *topofil*,

instrument de mesure des distances basé sur le déroulement d'un fil, à peine plus gros qu'un fil à coudre. Le chasseur de papillons nous a raconté s'être savamment interrogé sur ce fil étonnant, découvert par hasard et dont il se demandait quelle araignée pouvait l'avoir produit.

Toujours est-il que ni Heim ni Grassé ne s'avisèrent de mettre le pied dans un centre ORSTOM, où pourtant ils auraient été fort bien reçus. Plutôt que d'y être hébergés, j'imagine qu'ils auraient préféré passer la nuit sous un arbre. Leur attitude était regrettable car ils avaient une vision de l'écologie proche de celle de Rachel Carson dont j'ai parlé précédemment et qui nous aurait été utile. A la fin d'un séjour au Gabon, j'embarquai un soir dans un avion à hélices pour regagner la France, après trois ou quatre escales nocturnes. Je me trouvai assis à côté d'un passager un peu agité et bavard qui se révéla être Grassé. Devinant sans peine que je connaissais ses agissements contre l'ORSTOM, il m'en expliqua aimablement les raisons. La qualité scientifique de l'Office n'était pas satisfaisante, et il aurait été de mon intérêt de jeune chercheur, m'assura-t-il, de dépendre d'une autre institution, surtout si elle se trouvait dirigée par lui ! Les problèmes liés au développement des pays ne lui effleuraient pas l'esprit, seule comptait pour cet universitaire la science pure. Nous avons passé la nuit à bavarder, dans l'avion et aux escales. Sa grande satisfaction ou son orgueil semblaient venir de son voisinage et de son amitié avec André Maurois, l'écrivain, dans leurs résidences secondaires, en Périgord. Il préparait un livre qui, me dit-il, « allait faire quelque bruit ». Je pense qu'il s'agissait de *Toi, ce petit Dieu* publié chez Albin Michel quelques années plus tard. Au petit jour, voiture et chauffeur l'attendaient à

l'aéroport du Bourget, il m'invita à partir avec lui, je le quittai au Quartier latin et ne le revis plus jamais. J'ai lu *Toi, ce petit Dieu*, et j'y repense parfois. « Donnez-moi l'œil », disait un Grassé en guerre contre la théorie darwinienne de la sélection, « et je vous accorde tout le reste. » Si le hasard et la nécessité pouvaient expliquer la création de cet extraordinaire instrument optique, il acceptait de croire à n'importe quel autre mécanisme d'évolution du monde vivant.

Il y avait aussi, heureusement, des personnages brillants et passionnés comme Grassé mais moins dominateurs. Une femme et un homme, cherchant un hébergement, se présentèrent un jour discrètement à Elie Réchard, l'agent administratif du centre ORSTOM de Bangui. Un peu embarrassé et ne sachant que penser de ces visiteurs très réservés, Réchard vint me chercher et c'est ainsi que je fis connaissance de deux éminents linguistes du CNRS, spécialistes des langues africaines, Jacqueline Thomas et Luc Bouquiaux. Je les accueillis ce jour-là avec plaisir et curiosité et le centre ORSTOM devint bientôt leur point de chute ordinaire. Ils y bénéficièrent de logements au gré des disponibilités, et se lièrent d'amitié avec les chercheurs du centre. Nous disposions d'un immense terrain où les constructions étaient parsemées. Jacqueline Thomas obtint assez rapidement crédits et autorisations pour y édifier un petit bâtiment, avec la condition assez ridicule mais exigée par le CNRS que ce bâtiment fut en bois et démontable. On ne voyait pas très bien vers quels horizons et à quel prix il aurait pu être exporté. Thomas et Bouquiaux s'y installèrent, venant de la métropole pour des séjours périodiques, et ils y firent défiler de nombreux élèves, thésards, linguistes et chercheurs en ethnosciences.

Parmi ces chercheurs venant régulièrement se trouvait France Cloarec-Heiss qui devait prendre par la suite le relais de Jacqueline Thomas dans le pilotage de la linguistique africaine au CNRS. Je connaissais France depuis longtemps, car nous avons des relations de famille, et les événements heureux et malheureux de la vie nous ont maintenus en contact. Son mari était physicien au CNRS et il est venu passer auprès d'elle en Centrafrique des congés qui figurent, à ce que je crois, parmi ses bons souvenirs. Je ne peux oublier non plus les passages plus rares de Claude Hagège, futur auteur du *Dictionnaire amoureux des langues*. Il était jeune à l'époque et s'exprimait avec une volubilité native, déjà dans de nombreuses langues ou idiomes. Ses collègues l'appelaient le « bi-agrégé », puisqu'il était titulaire des agrégations de lettres et philosophie. Simha Aron, le musicologue, faisait aussi partie de la brillante équipe gravitant autour de Jacqueline Thomas, mais il résidait à Bangui où il avait à remplir des fonctions de coopération, et on le voyait peu à la maison démontable. Il a lui-même raconté son histoire dans *La fanfare de Bangui*, récit paru aux éditions La Découverte. Très récemment, Jacqueline Thomas et Luc Bouquiaux ont été visités dans leur retraite par l'écrivain Vassilis Alexakis qui a donné d'eux un portrait attachant dans son roman *Les mots étrangers* (Stock 2002).

Sans relations de travail avec l'équipe précédente, Eric de Dampierre était lui aussi un familier du centre ORSTOM. Grand, l'œil clair, le sourire charismatique, il avait la prestance aristocratique que l'on pouvait attendre de ses origines. « Ma famille avait autrefois de belles propriétés en Normandie », disait-il parfois avec humour, « mais les Anglais nous ont tout pris pendant la guerre de Cent ans ». Professeur d'université, il pouvait dire sans exagération ni forfanterie que les deux

plus grands centres d'ethnologie de France étaient ceux dirigés par Lévi-Strauss à Paris et par lui à Nanterre. Malgré ses racines dans la tradition aristocratique et son attache à l'Université française, il était devenu très profondément un N'Zakara. Aller « chez lui », dans son langage ordinaire, signifiait regagner la maison qu'il possédait à Bangassou, dans l'est du Centrafrique. Je le trouvai un jour, catastrophé, le teint gris. « Le plus grand poète N'Zakara vient de mourir », me confia-t-il, « et personne ne s'en soucie ». Sa conversation avait une parfaite simplicité, et il allait souvent entretenir de mécanique automobile le chef de garage du centre, Paul Capgras. Il lui aurait semblé inconvenant de faire réparer son véhicule sans valoriser le service rendu. En réalité, Dampierre a été un grand intellectuel et humaniste, il a laissé son empreinte sur de nombreux sociologues et ethnologues. Son livre *Un ancien royaume bandia du Haut-Oubangui* reste un classique. Un cancer l'a emporté en 1998. Je l'ai vu pour la dernière fois deux ans avant, nous avons déjeuné dans un restaurant de la place de l'Alma, et c'est dans ce tête-à-tête que j'ai compris vraiment son attachement à la culture N'Zakara.

Je ne puis évoquer Bangui comme lieu de rencontres sans parler de la piscine fréquentée par les expatriés. C'est là qu'un soir, à l'heure où le travail fini je pratiquai la natation dans une eau ordinairement désertée, je découvris une naïade à la prunelle bleue et aux longs cheveux blonds. Jeune professeur de lettres en coopération, elle était nouvelle venue à Bangui et devint bientôt une habituée de mes dîners, surtout ceux où je recevais d'autres coopérants comme elle qui me changeaient des coloniaux attardés. Elle parlait nouveau roman, nouvelle critique, nouvelle vague de cinéma, c'est-à-dire tout ce qui manquait en notre exil

africain. Un soir particulièrement romantique, devant le ruban argenté et hollywoodien de l'Oubangui, je réalisai soudain qu'elle était la fille d'un forestier que j'avais connu au Gabon. Non seulement elle avait le même patronyme, mais elle lui ressemblait physiquement. L'Afrique entrelace les destins de façon parfois étrange. Deux ans plus tard nous nous sommes mariés à Abidjan. Depuis notre rencontre elle a suivi toutes mes activités, lu, critiqué et corrigé toutes mes œuvres publiées. Son passe-temps consiste à écrire, poèmes, nouvelles, romans. Aujourd'hui, nous vivons auprès de notre fille et de nos deux petits-enfants.

La déconstruction

« Ce que l'on voit se trouve derrière les yeux, dit un proverbe chinois. » Glissée dans un de mes textes des années 1970, cette phrase me semble maintenant plus qu'une simple provocation, elle m'apparaît plutôt comme une maxime, une image qui a guidé une grande partie de mes activités de l'époque. Après une dizaine d'années de pratique de la pédologie tropicale, en effet, j'en étais venu à croire en la nécessité de tout remettre à plat, pour comprendre en profondeur l'ensemble de nos pratiques, méthodes et théories. Jacques Monod, dont j'avais lu avec avidité *Le hasard et la nécessité*, disait : « La nécessité absolue d'une épistémologie critique redevient évidente, comme condition même de l'objectivité de la connaissance. Ce ne sont plus désormais les seuls philosophes qui se livrent à cette critique, mais les hommes de science qui sont conduits à l'incorporer dans la trame théorique elle-même. » J'acceptais chacun de ces mots, et les faisais miens. Aujourd'hui, pour exprimer la même attitude, j'évoquerais sans doute la *déconstruction* de Jacques

Derrida, entendue comme une pratique d'analyse devant mettre au jour « les décalages, confusions, glissements de sens » d'un discours scientifique qui, après tout, n'est qu'un discours comme les autres.

Pendant longtemps, j'ai eu Gaston Bachelard comme figure tutélaire et inspiratrice. Il était un maître à penser lorsque j'étais étudiant et, au fil du temps, j'ai lu à peu près tous ses livres, me passionnant pour le personnage, physiquement pittoresque, avec sa grande barbe et son accoutrement vestimentaire, émouvant par ses origines modestes, sa participation à la Grande Guerre, sa vie de famille, sa fille future historienne et épistémologue, son amour déclaré pour les confitures. Qu'il s'agisse de celle de Bachelard, de Lévi-Strauss, de Derrida, de Monod ou d'un autre, quand un chercheur scientifique a recours à une pensée de caractère philosophique et qui le dépasse, c'est toujours avec les mêmes buts. Il lui faut d'abord chercher une aide pour se dessiller les yeux, comme le suggère le proverbe chinois, et ensuite trouver un soutien pour justifier, auprès de ses pairs, les nouvelles idées, les nouvelles méthodes qu'il peut retirer de l'étape précédente. Ce faisant, la référence philosophique doit être simplifiée, il faut la transposer, et même s'en servir comme d'une sorte de talisman, pour faire face à un obstacle, à une opposition qui se présente. Très prosaïquement, on pourrait dire que l'on se sent alors assis entre deux chaises, celle de la philosophie (ou de la sociologie, de la linguistique, du structuralisme, etc.) d'un côté, celle de la science de l'autre. C'est nécessaire, mais intellectuellement inconfortable car l'on peut craindre de passer, auprès des spécialistes des deux bords, pour un amateur simpliste ou pédant. En tout cas, j'avais ce sentiment.

Mes nouvelles fonctions de directeur du centre ORSTOM de Bangui m'imposaient une sédentarité plus grande que celle que j'avais connue au Gabon, sans m'interdire complètement le travail de terrain. J'en profitai donc pour lire, réfléchir, écrire. Le premier fruit de cette nouvelle manière de travailler porte un titre que l'on trouvera bien long mais que je reproduis quand même, car il est un résumé du contenu d'un article qui suivit cette gestation : *Influence des conceptions géomorphologiques et paléoclimatiques sur l'interprétation de la genèse et la classification des sols ferrallitiques d'Afrique centrale et australe*. Il a déjà été question, au chapitre précédent, de ces sols que l'on dit « ferrallitiques » et dont je pourrais ajouter qu'ils ont été les objets principaux de toute ma carrière de pédologue. En quelques mots, ce sont les sols qui couvrent presque tous les tropiques humides, dans lesquels s'accumulent beaucoup de fer et d'aluminium (ce qui leur a donné leur appellation), et qui sont généralement d'une grande épaisseur. Leur nom est à peu près synonyme du terme plus ancien de « latérite ». Ils forment donc un énorme ensemble naturel et de ce fait deviennent un objet scientifique suffisant pour justifier une réflexion épistémologique. Entreprendre la critique ou l'analyse des discours sur les sols ferrallitiques revient à s'attaquer à un pan entier et cohérent de la science du sol et, implicitement, conduit à l'opposer à l'un ou l'autre pan de cette science, celui concernant les pays tempérés, par exemple. Science du Sud, science du Nord, nous y reviendrons. On peut déjà dire que les sols ferrallitiques, intéressants en eux-mêmes, offrent aussi une étude de cas pertinente pour une nouvelle problématique Nord-Sud.

Avec l'article *Influence des conceptions...* (1967), j'ai élargi le débat commencé précédemment dans *Essai...*

sur les sols du Gabon. Une grande particularité de la science de mes débuts était d'être divisée par des écoles nationales. Elles avaient en commun les techniques de base, pour le laboratoire et même pour l'observation de terrain, mais elles divergeaient et s'opposaient entre elles fortement dès qu'il fallait passer à des niveaux d'interprétation plus élevés et à des systèmes de classification synthétisant et couronnant le tout. On était bien loin pour les sols d'une classification admise par tous, comme celle de Linné pour les plantes, ou comme celle de Mendeleïev pour les éléments chimiques. Russes et Américains avaient des systèmes totalement opposés et concurrents. On voyait s'établir aussi des systèmes régionaux variés, et j'avais fait le mien pour le Gabon. En considérant l'ensemble de l'Afrique centrale et australe, domaine des sols ferrallitiques, je distinguais trois systèmes principaux, correspondant à trois puissances coloniales. Il y avait la classification française, celle de mon maître Aubert avec les variantes introduites par ses élèves (comme moi-même), la classification belge pour le Congo et la classification portugaise concernant essentiellement l'Angola. Une autre grande puissance coloniale, de langue anglaise, n'avait pas créé de classification notable, ce qui s'explique parce que l'on pouvait aussi faire de la bonne pédologie appliquée sans recours à ce genre d'édifice conceptuel.

En décortiquant, en déconstruisant ces trois systèmes (français, belge, portugais), je fis apparaître ce que chacun d'eux avait implicitement emprunté à des disciplines voisines et qui venait considérablement décaler leurs propres conceptions du sol. Parmi les travaux des géologues, géographes, géomorphologues que je citais pour leurs apports dans la connaissance physique du sous-continent africain, je retiendrai

aujourd'hui ceux de J. Dresch en 1945-47-66, de J. De Heinzelin en 1952-54, de J. Tricart en 1956, de L. Cahen et J. Lepersonne en 1958, de R.V. Ruhe en 1959, de L.G. King en 1963. Ces auteurs avaient des compréhensions différentes de la mise en place des matériaux superficiels, de l'évolution des reliefs, du recul des versants, et surtout de ce qu'ils appelaient pénéplaines, pédiplaines, *etchplains*, surfaces d'aplanissement, surfaces d'érosion, glacis, *flat-topped hills*, buttes témoins... etc., ces termes étant trompeurs parce que souvent faussement équivalents, ou différemment reliés. Je pouvais conclure que, suivant qu'une théorie ou l'autre soient acceptée, le partage entre processus pédologiques actuels et hérités n'était plus le même. Si un processus était hérité du passé, la prise en compte des caractères morphologiques qui en découlaient pouvait descendre très bas dans les niveaux taxonomiques. La notion de sol elle-même était affectée, on pouvait lui attribuer des profondeurs différentes, allant ou non jusqu'à la roche saine, certains matériaux ne relevant alors qu'indirectement ou pas du tout de l'examen des pédologues. Cela signifiait, par exemple, que pour les uns les gravillons latéritiques faisaient partie du sol et de son évolution, alors que pour les autres ils n'étaient que des corps hérités comme les quartz des *stone-lines*, ou n'importe quelle autre sorte de caillou ou de météorite tombé du ciel. Les définitions données par les classifications pédologiques masquaient ces divergences, ou n'en donnaient pas clairement l'explication. Pour reprendre l'expression du proverbe chinois, mon article dévoilait une partie de ce que les pédologues avaient dans la tête, derrière les yeux.

Les dates des travaux mentionnés plus haut montrent clairement que, dans ce texte *Influence des*

conceptions..., je ne considérais que les emprunts faits par ma discipline à une science récente (pour moi à l'époque). Il m'apparut bien vite qu'il serait intéressant de remonter plus loin, d'aller jusqu'aux origines de la pédologie tropicale. La sédentarité dont j'ai déjà parlé m'en donnait la possibilité. On a souvent dénoncé le prétendu isolement de l'Orstomien en terre africaine, mais personnellement, je ne m'y suis jamais senti coupé du monde. Des organismes spécialisés comme le Bureau interafricain des sols et surtout l'INIST m'expédiaient tous les documents scientifiques demandés. La librairie Lavoisier acceptait mes commandes personnelles de livres et ne chicanait pas sur les délais d'acheminement et de paiement. J'étais très aidé aussi par Marie-Hélène Perrot, documentaliste exceptionnelle, compétente et dévouée, des services scientifiques centraux de l'Office qui m'envoyait, en abondance, extraits de presse, recensions et photocopies. Je me demandais parfois si ce n'était pas elle qui orientait mon cheminement intellectuel ! Les soirées de solitude inhérentes à la vie outre-mer et à l'éloignement familial étaient une occasion de se cultiver et, pour en donner un petit exemple, j'étais abonné à Bangui à la revue *Tel Quel*, dans laquelle le Derrida que j'ai évoqué écrivait parfois à l'époque, parmi d'autres auteurs aujourd'hui bien connus. Pour la littérature scientifique, je lisais facilement l'anglais et l'espagnol, moyennement le portugais, et quant à l'allemand je pouvais compter sur les traductions de notre amie Thérèse Beaudou.

A travers ce travail faussement solitaire, je ne tardai pas à être stupéfié par l'abondance et la richesse de ce qu'on pouvait trouver chez nos lointains devanciers. Il était de tradition chez les pédologues de rappeler que le terme « latérite » avait été créé par un certain F. Buchanan, dès 1807, mais pour le reste, l'histoire de la

discipline n'était guère un souci pour mes collègues. Dans la réalité, ce Buchanan, que l'on présente habituellement comme un géographe, faute de mieux, avait travaillé et voyagé au service de la Compagnie britannique des Indes, mais n'était pas un homme de science. Il avait remarqué, comme chacun pouvait le faire, que certains matériaux extraits du sol par la population locale pour en faire de la maçonnerie durcissaient à l'air, devenant comme de la brique, *lateritis*. Plus important, bien que moins connu, le premier grand travail scientifique, effectué à partir de 1898, a été celui d'un minéralogiste allemand, nommé Bauer, qui n'a jamais vécu sous les tropiques. Il travaillait sur des échantillons qu'un voyageur lui apportait, et avec l'aide d'un chimiste. C'est ainsi qu'il fit comprendre, dès la fin du 19^e siècle, que les latérites se formaient par décomposition des roches, élimination des solubles, accumulation résiduelle du fer et de l'aluminium (d'où le mot ferrallitique, inventé plus tard).

Quelques années après Bauer, un Anglais, J.B. Harrison (1908-11), mettait au point l'analyse chimique, toujours employée, par attaque au triacide de l'échantillon de sol réduit en poudre. Efficace sur le terrain comme en laboratoire, Harrison étudiait le *katamorphism* (altération des roches) et la distribution des différentes latérites dans le paysage. Dès lors, les études se sont multipliées, en Asie, Afrique, Australie, jusqu'à l'arrêt provoqué par la Seconde Guerre mondiale. De très grands savants, comme A. Lacroix (1913-34) et J. de Lapparent (1939) firent aux latérites une certaine place dans une œuvre concernant toute la géologie et les régions du monde les plus diverses, tandis que d'autres se spécialisèrent sur les sols et paysages africains, comme H. Scaetta (1936-1940) et

Y. Urvoy (1935-42), pour ne citer que quelques auteurs de langue française. De toute cette histoire, je fis un livre au sous-titre explicite : *Développement des connaissances et formation des concepts actuels* (1972). J'en garderai aujourd'hui l'idée que l'étude des latérites (poursuivie sous le nouveau nom de sols ferrallitiques) était profondément ancrée dans un noyau de connaissances d'origine géologique, minéralogique, géochimique, physiographique. De là découlaient des techniques et méthodes de travail, de là est issue la compréhension de grands processus de la genèse du sol. Mais, même dans les premières années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale, la science des sols tropicaux paraissait retirer peu de chose de ce qui aurait pu (ou aurait dû) être pour elle deux autres sources importantes. La chimie agricole née avec Julius Liebig dès 1840, et la pédologie basée sur un principe de zonalité telle que l'avait créée V. Dokutchaev à la fin du 19^e siècle, laissaient de faibles traces dans la littérature publiée. On peut m'objecter que la chimie agricole de Liebig a donné tout ce qui concerne l'acidité des sols, les dosages des nutriments dits assimilables, échangeables, etc., tandis que la science de Dokutchaev a conduit à nos systèmes de classification. Mais dans l'ensemble des publications portant sur les sols ferrallitiques à mon époque, cela pesait peu à côté de la minéralogie et géochimie des altérations, des rapports silice/alumine, de la nature des argiles, des problèmes d'allochtonie ou d'autochtonie liés à l'évolution des reliefs, etc. Aujourd'hui encore, les géochimistes se font la part belle dans l'étude des formations superficielles tropicales (je n'ose plus parler de sols), les écologistes en prenant le reste.

La déconstruction commencée avec *Influence des conceptions...* avait avancé. De l'ensemble de ce travail

historique, je retirai personnellement deux convictions. La première était que l'histoire des sciences de la nature est une source de réflexion nécessaire, qui peut conduire à réorienter, à relancer la recherche elle-même, surtout dans une discipline comme la pédologie, assez différente des sciences les plus « dures ». La seconde était que la pédologie en général - et peut-être plus encore la pédologie tropicale - souffrait d'un certain manque d'authenticité, d'originalité, de spécificité. On n'y distinguait guère de corpus pratique, théorique et langagier qui s'impose, qui lui soit manifestement propre et non emprunté ou dérivé d'autres disciplines. Pour proclamer la vitalité d'une certaine science, il ne suffit pas en effet de considérer l'existence d'une communauté de chercheurs, car cette existence peut se justifier par des nécessités pratiques, ou, pire encore, par la pesanteur d'institutions déjà créées qui se reproduisent par elles-mêmes. Quoi qu'il en soit et quelle que soit l'irritation que cela pouvait provoquer chez certains (je dis bien : certains) de mes collègues, ces deux convictions allaient être à la source d'une grande partie de mes travaux pendant de nombreuses années.

Mon intention était de poursuivre l'analyse commencée par les aspects historiques, en réalisant moi-même plusieurs tomes sous le titre général *Les sols ferrallitiques*. Celui dont je viens de parler ne devait être que le premier. Avant publication, je l'avais présenté à George Aubert qui, appréciant l'entreprise, voulut y ajouter une préface et me demanda en plus d'en faire une œuvre collective. Dans ces conditions, il fallait envisager une vaste synthèse, en six, sept tomes ou plus, couvrant tous les aspects du sujet. Georges Aubert voulait se charger de ce qui était sa spécialité, la classification des sols. Je demandai à quelques collègues

de prendre les parties de leur compétence, me gardant le reste, ou le laissant en instance d'attribution. Las ! Aubert était un grand idéaliste, un homme d'action, un entraîneur, mais bien peu un homme d'écriture, et il ne mit pas sur papier le premier mot du tome qu'il voulait s'attribuer. Pour d'autres raisons, Dominique Martin n'en fit pas plus, alors qu'il devait couvrir la partie la plus spécifiquement pédologique. Quant à Pierre Ségalen, à qui j'avais demandé un tome sur la géographie des sols ferrallitiques, il se mit au travail mais, élargissant son sujet, produisit finalement un livre indépendant, publié en dehors de mon projet. Seuls Paul de Boissezon et G. Bachelier réalisèrent le tome sur la matière organique et la vie dans les sols qui avait été prévu. Personnellement, j'écrivis celui sur *L'altération* (1974), lorsque j'eus changé d'affectation et me trouvai en Côte d'Ivoire. L'affaire en resta là, avec seulement trois tomes publiés. Je ne gardai aucune rancune de cet inachèvement, car je ne pouvais oublier qu'Aubert avait été mon premier guide dans la profession, celui qui m'avait communiqué goût de l'action et sens de la responsabilité et que Ségalen fut pendant mes jeunes années un directeur de recherche des plus bienveillants.

En réalité, étant affecté de 1966 à 1972 à Bangui, en Centrafrique, je fis alterner le travail de direction du centre, la réflexion, l'écriture et les expéditions sur le terrain. Il me serait difficile de parler de cette dernière activité sans évoquer les deux personnages qui m'accompagnaient fidèlement. Le premier est mon cuisinier, Albert Betininga. Dans les jours suivants mon arrivée à Bangui, l'agent administratif du centre m'avait présenté deux candidats à ce poste, en me recommandant l'un d'eux. Je ne suivis pas son conseil et choisis l'autre, Albert, parce que j'avais lu dans son regard un appel muet, un désir vrai de trouver du

travail. Je peux dire que, pendant les six ans qui ont suivi, nous avons vécu presque chaque jour ensemble. Je ne lui ai jamais fait un reproche, j'appris au contraire à bien le connaître, à l'estimer. C'était un homme mûr, digne, et d'une grande tenue morale. Il advint un jour que sa modeste case du village fut cambriolée. Je lui demandai s'il avait porté plainte à la police. « Moi, répondit-il, envoyer un homme à N'Garaba (la sinistre prison locale) ? Jamais ! » Il préférerait laisser son voleur impuni. J'aurais aimé qu'un de mes amis, magistrat français coopérant à Bangui, dont le rôle consistait à expédier de pauvres diables à la répugnante prison, « au trou », disait-il, ait eu autant d'humanité.

Mon second compagnon de terrain s'appelait de Gaulle. Il s'acquittait des fonctions d'interprète et de chef d'équipe et, de plus, formé par Yves Boulvert, il connaissait parfaitement, sous leurs noms latins, toutes les plantes des savanes centrafricaines. C'était un individu jeune, joyeux, rigolard, déluré. Son nom qui aurait surpris en d'autres pays était très naturellement admis dans son entourage, mais de Gaulle était pourtant la cible de risées et de quolibets incessants. En effet, pour des motifs liés à la coutume, il se trouvait marié à une femme beaucoup plus âgée que lui. Eût-elle été la seconde ou la troisième épouse, il n'y aurait pas eu de problème, mais elle était l'épouse unique. De Gaulle se consolait de cette situation désavantageuse et ridicule en s'accordant toutes les liaisons de passage possibles, ce qui lui coûtait cher, car il était obligatoire de faire un cadeau, en espèces, à chaque femme venant d'accorder ses faveurs. Une aide de ma part débloquent à temps les cas difficiles, mais un matin, au moment de quitter définitivement notre campement, de Gaulle se montra invisible. Après quelques recherches en tous sens, il apparut qu'il était retenu prisonnier par la *walli*

(la femme) avec qui il avait passé la nuit. La futée avait confisqué et caché son pantalon, elle refusait de le lui rendre avant paiement de son dû, dont l'intéressé n'avait pas le premier sou. Pour obtenir sa libération, je pris la dépense à mon compte et, en discutant avec Albert, fis remarquer à celui-ci qu'il semblait ne jamais entrer dans ce genre de commerce, pourtant excusable pendant nos longs déplacements. « Ce sont des dépenses inutiles », me répondit textuellement mon cuisinier moraliste, d'un air pincé, montrant le peu de cas qu'il faisait des débordements sexuels.

Le Centrafrique est un pays immense, je l'ai déjà dit, et j'en ai parcouru ou survolé bien des régions, mais pour mon travail de terrain personnel, je me cantonnai aux environs de Bouar et de Bocaranga, dans l'Ouham Pendé, aux confins du Cameroun et du Tchad. C'était une superbe région de savane, avec d'immenses plateaux élevés prolongeant ceux de l'Adamaoua au Cameroun, des versants allongés, et par conséquent une grande variété de sols. Camper dans de tels paysages procure des moments d'un plaisir intense. Les levers au petit matin, en quittant la tente, quand le soleil émerge à peine des brumes de la nuit, sous un froid piquant, ne s'oublie jamais. Le moment le plus extraordinaire de l'année est celui de la saison sèche finissante, lorsque les pluies s'annoncent. La végétation anticipe le retour de l'eau et l'on voit de jeunes pousses vertes se dresser partout, au-dessus d'un sol noirci par les feux de brousse et sur les troncs et branches d'arbustes desséchés. La région était peuplée de Gbaya sédentaires, cultivant le coton, qui connaissaient la langue véhiculaire centrafricaine, le sango, et un peu de français. Il y avait aussi des Peuls Mbororos, éleveurs nomades à la peau claire, indifférents aux autres, sauf à l'occasion des marchés. Je voyais passer ces Mbororos

comme des silhouettes de cinéma, les femmes très belles avec leur peau cuivrée, toujours parées de bijoux, une jatte de lait sur la tête. Les troupeaux de zébus Mbororos à la robe rouge et aux cornes hautes étaient impressionnants. En nous apercevant au milieu des savanes, les zébus partaient brusquement au galop vers mes compagnons et moi, semblant vouloir nous piétiner, mais ils s'arrêtaient à une dizaine de mètres, nous contemplaient, puis s'écartaient sur notre passage. Ces bovidés transhumants avaient un caractère de vache normande, accompagné de beaucoup plus d'agilité. Leurs cousins sauvages, les buffles, se montraient moins curieux mais plus agressifs, il fallait en redouter la charge, on le sait.

Les plateaux de la région étaient couverts de sols rouges et puissants, très vieux, possédant tous les faciès que l'on peut trouver dans les sols ferrallitiques de ces latitudes. « Un bon profil de sol n'a pas de prix », disais-je souvent, car il me semblait que si l'on pouvait analyser ne serait-ce que l'un d'eux à fond, décrypter complètement son histoire, nos connaissances générales progresseraient grandement. Contemplant un de ces profils très complets, très différenciés, je me posais un jour cette question : « Comment se fait-il que je n'aie pas de mot pour nommer chaque constituant, chaque organisation de ce sol, chaque horizon (puisque c'est le terme pédologique traditionnel), que je vois devant moi, que j'ai l'habitude de regarder, que je sais retrouver en de multiples endroits ? » Je réalisais combien il était anormal de ne pouvoir, dans la pratique de ma discipline, se passer de descriptions longues et laborieuses, ou elliptiques, interprétatives et vagues, de ne pouvoir s'exprimer de façon concise et précise, comme un géologue qui dit très simplement se trouver devant un cristal de feldspath, un granite, une syénite,

ou comme un botaniste qui a un nom pour chaque plante qu'il rencontre et pour chacun de ses organes.

Revenu à Bangui, je me lançais dans une nouvelle entreprise que je ne puis mieux définir qu'en reproduisant le titre de la publication à laquelle elle aboutit : *Recherche d'une terminologie typologique applicable aux sols ferrallitiques* (1972). Une fois de plus, je me trouvai une référence chez Gaston Bachelard, lorsqu'il écrivait dans *Le matérialisme rationnel* : « Le savoir ne peut s'accumuler qu'en s'organisant ». Pour organiser mes connaissances, il me fallait créer un langage homogène, destiné à couvrir toute la description morphologique des sols, telle qu'on la fait par l'observation en place, sur le terrain. Pour cela, les pédologues se servaient toujours d'une notation squelettique des « horizons », héritée de leur lointain ancêtre, Dokutchaeu, n'utilisant que les trois lettres A, B, C. Quelques indices supplémentaires que l'on y ajoutait, lettres ou chiffres (par exemple A-2 ou B-3g), me semblaient toujours insuffisants, dérisoires et bien peu parlants pour des sols vieux, profonds de plusieurs dizaines de mètres. Les pédologues complétaient cela par un vocabulaire hétéroclite, chaque école ou même chaque chercheur ayant le sien, avec une prédilection pour les termes abstraits. Il me fallait davantage, je voulais « un moyen d'expression capable d'adaptation et d'évolution », quelque chose qui ressemble au langage ordinaire, qui me permette de donner vraiment de l'information en disant : j'ai vu ceci ou cela, sans ambiguïté. Je me mis à lire avec intérêt Ferdinand de Saussure et d'autres linguistiques dont l'Américain P. Henie qui m'apporta quelques arguments précis, et surtout je consultai activement des dictionnaires étymologiques.

Il fallait d'abord identifier les organisations, les structures fondamentales des sols, que j'appelai « horizons majeurs ». J'en trouvai sept, qui reçurent un nom, mais les sols n'ont que peu d'objets discrets, bien individualisés et limités. A une certaine échelle ils se présentent davantage comme un continuum fait de variations progressives et de mélanges. Les horizons majeurs ne pouvaient être définis qu'autour d'un « concept central », dont la réalité donnait souvent des exemples parfaits, mais dont elle s'écartait aussi localement, plus ou moins. Le vocabulaire devait se calquer au mieux à cette complexité, en exprimant, par le jeu des mots, tous les « intergrades », toutes les « phases » en juxtaposition. Mon choix se portait en conséquence sur des vocables se déclinant facilement en un substantif, un adjectif et en un radical facile à associer à un ou plusieurs autres. Pour en donner un exemple, entre deux horizons majeurs appelés « structichron » et « rétichron », mon langage permettait de décrire un « structichron orthique », une « phase structichrome », un intergrade « réti-structichrome » et d'autres combinaisons. Je ne songeais pas à me débarrasser de l'existant, quand il remplissait bien sa fonction. Il eût été stupide d'inventer de nouveaux termes pour le plaisir, mais une certaine néologie était indispensable pour « remodeler la terminologie pédologique », en faire un système cohérent et qui fonctionne, sans buter de temps à autre sur des difficultés de langage. Au total, je retins « une vingtaine de termes bien connus, d'un usage ancien, et une trentaine de néologismes ».

C'était le début d'une nouvelle façon de travailler. J'en avais fait l'exposé à la grande réunion annuelle des pédologues de 1971, dans un amphithéâtre de l'Institut agronomique de la rue Claude Bernard, provoquant

sans doute un peu de surprise, mais pas d'opposition déclarée. Lorsque mon texte fut prêt pour publication, je demandai à Dominique Martin, pédologue un peu plus ancien que moi et qui avait pour charge d'animer l'étude des sols ferrallitiques, de le cosigner. L'union fait la force, dit-on. Il accepta, sans doute après pas mal de réflexion, et à distance, car nous ne vivions pas dans le même pays africain et la discussion en face à face était impossible. Par la suite, il appliqua lui-même le système et le fit employer par de jeunes chercheurs qu'il dirigeait. Je présentai plus tard ma terminologie lors du congrès de la Société internationale de la science du sol, à Edmonton au Canada, et à Wageningen aux Pays-Bas. Tout allait bien alors, ce n'est que plus tard que les choses allaient se gêner.

La médecine tropicale

La vie sous les tropiques à mon époque était semée d'embûches et, parmi les expatriés, rares étaient ceux ou celles qui leur échappaient totalement. Dans les précédents chapitres, j'ai mentionné quelques cas qui me touchaient de près mais qui sont loin de donner une idée complète des vies perturbées, parfois perdues, des familles décomposées, des enfances déstabilisées que l'on pourrait trouver dans l'histoire des chercheurs et techniciens de l'ORSTOM. Au premier rang des problèmes rencontrés par eux en dehors des accidents de la route se trouvent, de toute évidence, ceux de la santé. Prenant mon cas personnel en exemple, je puis dire que ma carrière n'eût pas été exactement la même sans l'intrusion d'une maladie tropicale.

Pendant les dix premières années passées successivement au Congo, au Gabon et en Centrafrique, j'avais la santé et l'énergie de la jeunesse. Il m'arrivait de contracter une fièvre rouge, une dingue, que je ne soignais pas du tout, j'avais des filaires qui naviguaient

à fleur de peau et dont la trace étonnait les métropolitains rencontrés pendant mes congés, mais rien ne modifiait le cours de mes activités. Cette heureuse situation a changé soudainement. En prospection au nord-ouest du Centrafrique, campant sous la tente en pleine brousse, je fus pris durant plusieurs jours de nausées et de vomissements intenses dont je n'avais jamais eu l'expérience. La crise à moitié passée, je partis péniblement avec mon pick-up pour Bocaranga où se trouvait un dispensaire médical tenu par des religieuses missionnaires. « Je dois avoir une bilieuse ou quelque chose comme ça », leur dis-je. N'ayant pas l'air d'un alcoolique prédisposé à ce genre de maladie, elles me regardèrent d'un air de doute et me renvoyèrent à mes affaires après quelques bonnes paroles et injection d'un produit calmant.

Les crises se reproduisant, après mon retour à Bangui, je consultai un médecin militaire en poste de coopération à l'hôpital. L'analyse sanguine fit immédiatement apparaître, parmi les leucocytes, un taux de 40% d'éosinophiles. C'était énorme, j'étais atteint à l'évidence d'une forte parasitose. Il restait à trouver laquelle. Le laboratoire d'analyses dirigé par un autre médecin militaire n'y parvint pas. On me fit alors subir un test des plus intéressants. Après m'avoir fait avaler de bon matin un mélange de jaune d'œuf et de rhum, il consistait à suivre par des radiographies successives le comportement explosif de ma vésicule biliaire. Aucune lumière ne sortant de l'affaire, le corps médical consulté émit l'hypothèse d'une douve du foie, parasite à peu près inconnu en Afrique mais que j'aurais pu ramener d'Europe. Le directeur de l'Institut Pasteur local se chargea d'envoyer des prélèvements pour une analyse sérologique de pointe en France. Le résultat fut négatif et, après de multiples consultations et analyses étalées

dans le temps, je finis par me résigner à des crises périodiques de migraines, nausées, vomissements terribles qui me laissaient deux ou trois jours sur le flanc. Je dus aussi m'accommoder d'une incapacité totalement inhabituelle pour moi à supporter la grosse chaleur et l'exposition prolongée au soleil.

L'affaire durait depuis un an quand je me retrouvai un jour à Paris pour une réunion importante. Pris d'une nouvelle crise et incapable de me présenter en cet état, je sortis de mon hôtel en titubant, me dirigeai vers la première pharmacie et demandai où rencontrer un médecin pour des soins urgents. On me répondit que je pouvais en trouver un en suivant la rue vers la gauche et un autre vers la droite. Je pris au hasard cette deuxième direction et tombai sur un ancien d'Indochine qui me fit une piqûre apaisante et me conseilla d'aller voir un de ses amis, revenu d'Extrême-Orient lui aussi. Rendez-vous fut pris, et ce nouveau médecin, ne pouvant lui non plus proposer de diagnostic, me dit que le meilleur service de pathologie tropicale était celui du professeur Gentilini, à la Pitié-Salpêtrière, mais qu'il y avait pour les analyses un laboratoire spécialisé encore plus performant, rue Saint-Dominique. Je m'y rendis et le diagnostic tomba immédiatement : je souffrais d'une bilharziose, de type intestinal, le parasite que j'abritais était le *schistosoma mansoni*.

Quelques instants me suffisent aujourd'hui pour apprendre, grâce à la Toile, que ce petit vers parasite est responsable chaque année de plus de cent mille morts. Plus précisément, « il a tendance aux localisations erratiques (foie, rate) et l'accumulation dans ces organes des œufs fait toute la gravité de l'affectation ». Nausées et vomissements sont des symptômes connus. Comment des médecins travaillant sous les tropiques

n'ont-il pas pensé un instant, devant mon cas, à une bilharziose (ou schistosomiase), est une énigme pour moi. Mais le pire n'était pas encore arrivé avec cette déficience dans le diagnostic.

Disposant des résultats du laboratoire de la rue Saint-Dominique, j'aurais dû courir me faire traiter à la Pitié-Salpêtrière. Malheureusement, le directeur général de l'ORSTOM ne l'entendait pas ainsi et voulait que je rentre rapidement à Bangui où la situation de notre centre de recherche, dans un pays tombé sous la coupe d'un Bokassa de plus en plus démentiel, était délicate. Je retournai donc promptement à Bangui et j'y retrouvai mon médecin militaire que j'informai du bon diagnostic. Il me prescrivit le traitement approprié. Il me fallait avaler quotidiennement et en doses croissantes pendant dix jours des pilules jaunes et à l'odeur fétide d'un médicament appelé *ambilar*. N'ayant pas reçu du médecin de mise en garde sur d'éventuelles précautions à prendre, je me mis à ce traitement tout en continuant ma vie et mon travail ordinaires.

Au milieu de la troisième nuit qui suivit le début du traitement, je me réveillai atteint de symptômes alarmants. Je haletais, la cage thoracique prise dans un étau, les mains et bras crispés, avec l'impression que j'allais mourir dans l'heure qui allait suivre. J'étais seul dans mon immense maison, quelque peu isolée dans un parc et loin de la ville, mais parvins à utiliser le téléphone (il fonctionnait !) et, heureusement, Elie Réchard, l'agent administratif du centre, reçut mon appel et accourut. Il m'engouffra dans sa voiture et à pleine vitesse sur une route défoncée me conduisit à l'hôpital. Le médecin de garde était par chance le docteur Cagnard, médecin civil, un Breton doté d'une résistance à toute épreuve et dont la carrière se fit

entièrement en Afrique, lui donnant une grande expérience. Il reconnut dans l'instant la crise tétanique, m'administra une forte injection de valium et je finis la nuit sur un grabat de l'hôpital, dans un environnement peu plaisant mais dont je n'eus guère conscience, étant plongé dans une sorte de nirvana. Le traitement étant incomplet à ce moment-là, je repris l'*ambilar* dès le matin venu et retournai à mes activités jusqu'à ce qu'une deuxième crise tétanique y mette, cette fois, définitivement fin.

Lorsque les congés suivants me ramenèrent en France, j'étais sous l'emprise des schistosomes depuis pratiquement deux ans et je ne pouvais plus compter le nombre de crises que j'avais supportées. Je m'accordai cette fois le temps de me faire soigner dans le service du professeur Gentilini où je restai les dix jours nécessaires, traité de nouveau à l'*ambilar*, mais allongé sur un lit, bougeant le moins possible et sous injections répétées de valium. Je compris ainsi ce que mon médecin militaire de Bangui avait oublié de me dire, ou peut-être ce qu'il ignorait. Le médicament que l'on m'administrait était efficace mais dangereux. Il a disparu aujourd'hui de la pharmacopée. Je sortis un matin en chancelant de la Salpêtrière, portant des bagages alourdis par tous les livres et la machine à écrire portative que j'avais apportés pour mon séjour hospitalier, retrouvai ma voiture laissée sur un trottoir et fis la route jusqu'à Rouen où vivait ma famille. Le lendemain, pas encore très rétabli, je partais cependant faire de l'équitation dans un manège de la ville où je montais une jument extraordinaire, et si je donne ces détails ici, c'est pour montrer que j'avais la vitalité nécessaire pour travailler et même faire du sport dès les ennuis provisoirement passés.

La parasitose était finie, mais les séquelles continuèrent. Pendant tout le séjour que je fis en Côte d'Ivoire, après avoir quitté le Centrafrique, je restai sujet à des crises comparables à celles des deux années pendant lesquelles j'étais sous l'effet direct des parasites. Lorsqu'une crise s'arrêtait, je reprenais mon travail, sachant que malgré toutes les précautions possibles de nouvelles attaques se produiraient de temps à autre. Finalement, je quittai définitivement l'Afrique à la fin de l'année 1979, en très mauvais état.

Dans les années suivantes, vivant sous des climats tempérés, je vis ma santé s'améliorer progressivement. J'ai gardé, comme je l'ai dit plus haut, un souvenir précis de la première de mes crises, et c'est aussi le cas pour la dernière, laquelle se produisit durant l'été 1986, aux Etats-Unis. Mon ami Larry Busch, moi-même et nos deux familles étions alors en vacances dans les montagnes Rocheuses. Nous campions à l'occasion et faisons quelques randonnées. La chaleur était grande. Une nuit sous la tente, je sentis s'annoncer les vomissements et, au matin, je restai couché, aussi immobile que possible, tandis que tout le monde partait pour la marche prévue en montagne. Au milieu de la journée, je fus contraint de sortir brusquement de mon abri et de donner libre cours aux spasmes qui m'agitaient, vidant mon estomac une dizaine de mètres plus loin. Revenu sous la tente, toutes portes ouvertes en raison de la température, je vis bientôt deux immenses corbeaux noirs des Rocheuses atterrir à l'endroit en question et s'y alimenter. Quand les promeneurs revinrent, la place était nette.

Personnellement je garde un regret, celui de ne pas avoir choisi à Bangui le docteur Cagnard comme médecin traitant, au lieu de mon foutu militaire. Ceci

dit, on ne saurait oublier que la médecine pratiquée à mon époque en Afrique a connu des succès considérables dans la lutte contre les grandes endémies. Il restait néanmoins d'inévitables problèmes de santé dont beaucoup d'expatriés et plus encore d'Africains devaient pâtir.

Papa Bok et la Françafrique

Le fait d'avoir séjourné en Centrafrique pendant le règne de Bokassa m'apparaît comme une bonne expérience, puisque j'en suis sorti indemne et que j'ai maintenant le recul des années. J'y ai vu d'assez près se développer une dictature ubuesque, ce qui après tout est un phénomène marquant dans l'histoire contemporaine, et j'en ai gardé quelques souvenirs pittoresques. Le centre de recherche dont j'avais la responsabilité aurait pu souffrir des lubies et colères du dictateur, comme les instituts de recherche agronomique (IRCT, IRAT...) qui furent expulsés, mais cela n'a pas été le cas. Je n'ai donc été qu'un témoin à l'écart des grandes turbulences, pendant les premières années de la dictature. D'autres que moi avaient un meilleur poste d'observation. Dans le cercle de mes relations et amis se trouvait Maurice Espinasse qui a été le Français ayant le mieux connu Papa Bok et ses agissements. Il était son très proche conseiller, lui inspirant confiance, sans doute en raison de son caractère ouvert et jovial, de son passé militaire dans la France libre et peut-être à cause

de liaisons occultes avec les réseaux de Foccart. Il avait parfaitement compris ce qu'il pouvait faire ou dire et savait s'arrêter au bon moment, sans déclencher la colère du satrape.

Espinasse avait des fonctions doubles, d'un côté à l'Ecole nationale d'administration (ENA) de Bangui comme directeur des études, et de l'autre à la présidence, comme conseiller. Je le voyais partir de temps à autre pour de mystérieux voyages, à Tanger notamment, avec des buts sur lesquels il était totalement muet. Habituellement, c'était un grand bavard. A l'ENA, il côtoyait les magistrats français en coopération, lorsque ceux-ci y donnaient des cours de droit, et j'avais des amis parmi eux. Il leur racontait au jour le jour les bêtises, les bévues, les maladroites, les colères du soudard (le mot est du général de Gaulle) devenu chef d'Etat. Ses récits étaient diffusés évidemment dans le cercle grandissant des amis, provoquant l'hilarité, chacun se gaussant de l'ancien tiraillier devenu officier de l'armée française et qui devait plus tard singer Napoléon lors d'un couronnement fastueux et grotesque. Je n'ai jamais compris comment ces moqueries ne sont pas parvenues aux oreilles de l'intéressé. Quant au comportement d'Espinasse envers des atrocités qu'il ne pouvait ignorer, et peut-être voir, je n'en sais rien, il n'en parlait ni à mes amis ni à moi. Longtemps après avoir quitté le Centrafrique, il a livré à Pierre Péan le document qui allait lancer l'affaire des diamants offerts à Giscard d'Estaing. Il est regrettable qu'il n'ait pas laissé un témoignage sur tout ce qu'il avait connu d'autre.

Le coup d'Etat par lequel le colonel Bokassa a renversé le président David Dacko s'est produit pendant la nuit de la Saint-Sylvestre, le 1^{er} janvier 1966. Le

député André Voisin m'a raconté une anecdote qui jette une certaine lueur sur cet événement. Il se trouvait un jour en visite dans la résidence de l'ambassadeur de France, Roger Barberot, un personnage haut en couleur, un peu barbouze, un peu diplomate, un peu artiste-peintre, un peu homme d'affaires, et ancien de la France libre couvert de décorations. Décontracté comme à l'ordinaire, Barberot était dans sa piscine quand survint le colonel. « Alors, Bokassa, tu la fais cette révolution ? », lui jeta-t-il, devant le député français interloqué, lequel m'a raconté l'affaire plus tard, répétant mot pour mot ce qu'il avait entendu. Après en avoir été quelque peu l'instigateur, Barberot avait quitté le Centrafrique lorsque le coup d'Etat eut lieu.

Je suis arrivé à Bangui quatre mois plus tard et j'en suis parti définitivement en 1972. En six années, j'ai donc vu l'ascension du colonel Bokassa devenant général, président à vie, mais je ne l'ai pas connu dans les étapes suivantes, celles de maréchal, puis d'empereur. Au début, il paraissait débonnaire, plein de bonne volonté, mais d'une insuffisance intellectuelle si grande qu'elle devait fatalement le précipiter dans les erreurs et les excès, outre le fait que la guerre d'Indochine n'avait pas affiné son sens civique et moral. Il croyait développer son pays avec la plus grande naïveté et baptisait *Opération Bokassa* n'importe quelle entreprise ou quel travail ayant de l'utilité. Planter un champ de manioc, construire une maison ou nettoyer la ville devenaient des « opérations » à son nom. Il fallait obligatoirement le flatter en se servant de cette imagerie naïve. C'était peut-être aussi un stimulant réel pour les populations.

J'ai vu le personnage en public à de nombreuses reprises, dans les réceptions de la présidence, de

l'ambassade de France, ou lors des manifestations de la fête nationale, et j'ai écouté et savouré ses discours improvisés. Plus intéressant, je me suis trouvé à deux reprises en tête à tête avec lui. La première rencontre s'est passée au palais de Bérengo, sa résidence privée qu'il commençait à construire dans son village natal, dans la région forestière de la Lobaye. C'était un ensemble désordonné de maisons d'habitation, hangars, ateliers, bâtiments agricoles distribués sur un terrain encore non aménagé et très boueux. Deux énormes génératrices d'électricité m'avaient impressionné, j'imaginai qu'elles auraient pu éclairer une ville. Les militaires chargés de la sécurité, l'entourage de barrières et barbelés donnaient à l'ensemble une allure de camp retranché. Autour de la résidence, l'opération Bokassa consistait à défricher la forêt pour y faire des plantations de caféiers et autres spéculations agricoles. J'étais pédologue, on m'avait demandé d'examiner le sol qui n'était d'ailleurs pas des meilleurs. Après la journée sur le terrain, j'ai passé le dîner et la soirée à la table de Bokassa, lequel m'appelait « monsieur l'ingénieur ». Il avait pour compagnons une bonne demi-douzaine de joyeux drilles, tous français, anciens militaires, parlant haut et fort de « la colonie », de la manière d'y vivre, comparant l'Indochine et l'Afrique, auxquels se joignaient artisans et entrepreneurs travaillant pour lui. Il y avait aussi un garde du corps, gorille à la peau blanche mis à sa disposition par la coopération française, peu loquace au contraire des autres, qui surveillait le tout d'un œil vif. Dans ces conversations privées, Bokassa se montrait toujours souriant, écoutant plus qu'il ne parlait, mais chacun savait qu'il ne fallait pas provoquer sa colère, laquelle se produisait souvent à retardement quand il était sûr d'avoir bien compris et mal digéré ce qui l'offensait.

Ma deuxième rencontre avec lui a eu un caractère plus officiel. L'ambassadeur de France était alors Albert de Schonen, ancien avocat qui s'était glorieusement battu pour la France libre. Il ne s'entendait guère avec Papa Bok, et pour le rencontrer un jour dans des conditions favorables, il lui proposa une visite du centre ORSTOM. J'ai raconté ailleurs (*Mille et une histoires Outre-Mer*, 1997) comment cette visite a servi un des objectifs que j'avais en tant que directeur du centre et qui était d'élargir nos activités vers les sciences sociales. Les services de la présidence m'avait demandé plusieurs jours à l'avance le texte de l'allocution de bienvenue que j'allais prononcer. Mes futurs propos ont été examinés et appréciés, si bien qu'ensuite on m'invita à rédiger la réponse que devait lire Bokassa. J'en profitai pour placer dans la bouche du chef de l'Etat l'idée qui était mienne, à savoir que des études de sociologie urbaine étaient souhaitables pour accompagner la croissance de la ville de Bangui, alors que la direction de l'Office se refusait à toute intervention en sciences humaines dans un tel régime politique. Quelques jours après la visite, le discours présidentiel préparé par moi et lu mot par mot par Bokassa le jour de la visite du centre me fut retourné, couché sur papier à en-tête de la présidence, et je n'eus plus qu'à le transmettre à ma direction parisienne. Attribuée à Papa Bok, la suggestion d'une étude urbaine eut son effet et je vis bientôt un sociologue, Jacques Binet (auparavant à Libreville en même temps que moi), rejoindre le centre de Bangui, pour un temps limité. Si la manœuvre que j'ai employée semble abusive, voire proche de l'intoxication, j'ajouterai qu'elle illustre la position ambiguë dans laquelle se trouvaient souvent les coopérants. Ils étaient conduits par leur fonction et leur conscience professionnelle à proposer, sous la signature des autorités locales, des projets, des demandes qui ne

plaisaient pas forcément à Paris où l'on était trop souvent invité à délier la bourse. Mais ainsi allait la Françafrique.

Le centre ORSTOM se présentait comme un vaste campus, il fallut donc promener un Bokassa complaisant, aimable et souriant d'un bâtiment à l'autre, avec toute sa suite, laquelle comprenait quatre ou cinq ministres et bon nombre de policiers armés, motards et gardes du corps en civil. L'ambassadeur nous serrait de près. Chercheurs et techniciens avaient bien préparé les exposés et démonstrations. Avec les visiteurs profanes, les géophysiciens remportaient toujours un grand succès en présentant des sismographes qui enregistraient les passages de voiture et autres mouvements proches, et en exhibant des diagrammes où des séries de pics étaient censées représenter les vibrations terrestres venues de l'explosion de bombes atomiques au Sahara ou de séismes au Japon et ailleurs. On pria Papa Bok de sauter en l'air et, en retombant, il vit s'agiter l'aiguille du sismographe quelques mètres plus loin. Je montai dans la voiture de Bokassa qui me fit place en tirant à lui une lourde mallette que je supposais remplie d'armes diverses. La visite se finit par une réception dans ma maison, l'ambassadeur était très content, il avait montré au chef d'Etat une institution française utile, où l'on étudiait les sols, les rivières, les maladies du pays, consciencieusement et gratuitement. Les ministres se tenaient comme des enfants sages, serrés les uns contre les autres, répondant « Oui, Papa », « Oui, Papa » quand le despote leur adressait la parole.

Dans la suite présidentielle visitant le centre ORSTOM se trouvait un gorille français, qui n'était pas celui que j'avais vu à Bérengo. Je connaissais bien ce

deuxième personnage, parce qu'il venait enseigner dans une école de policiers proche du centre, j'avais avec lui de très bonnes relations, dans les apparences, car je le savais prêt à tous les abus. Il avait séquestré dans un camp militaire, sans motif réel, un expatrié de mes relations, le tabassant pendant trois jours, avant de le relâcher sans autre forme de procès. Un jour il vint me voir dans mon bureau pour m'inviter à une séance de tir qu'il organisait pour des policiers. « Amenez votre pistolet, pour l'essayer », me dit-il benoîtement. J'eus la présence d'esprit de ne pas tomber dans le piège et de répondre que je n'en avais pas. La réalité était que je possédais un revolver *P 38*, une arme de calibre 9 mm, ramené de la guerre d'Algérie. L'instrument m'embarassait fort, je le cachais, démonté, dans les haut-parleurs d'un vieux tourne-disque. S'il l'avait su, le gorille provocateur n'eût pas manqué de m'accuser de préparer un attentat, avec toutes les conséquences que l'on imagine. Pour répondre à son aimable invitation, j'accompagnai l'individu et ses policiers à l'exercice de tir et j'y participai avec une arme qu'on me prêta, me montrant d'une maladresse parfaite, plaçant toutes mes balles à la périphérie de la cible ou en dehors.

Parmi les personnages douteux que l'on pouvait croiser à Bangui, il y avait encore pire que le précédent. Je veux parler d'un homme que je crois d'origine allemande, qui était un responsable important, peut-être intendant de la sinistre prison de N'Garaba (le directeur en titre devant être centrafricain). On rencontrait cet individu, une sorte de Teuton caricatural, rouge et joufflu, dans les rues ou les magasins, toujours seul. Ce qu'il a pu voir, ce dont il a été indirectement le complice, m'inspirait une répugnance profonde. Je pense qu'il en était de même pour tout le monde et qu'il n'a jamais été reçu dans une maison

honorable. Le bon, la brute et le truand, ces trois catégories se côtoyaient dans le Bangui de Papa Bok, comme dans un western. Ayant donné des exemples pour les plus déplorables catégories, je voudrais maintenant évoquer un personnage de la première, celle des bons, car il en existait, bien entendu (coopérants, missionnaires ou entrepreneurs privés...). L'homme en question était âgé, d'une maigreur qui le faisait croire sorti d'un camp de concentration, mais toujours vif et actif, et certainement peu fortuné. Avocat depuis longtemps installé dans le pays, il défendait les pauvres bougres menacés de prison qui ne pouvaient le payer que peu ou pas du tout. Dans un milieu de gardes-chiourmes brutaux et de policiers pourris, il était respecté, chose étrange. C'était bien le seul homme à peau blanche qui pénétrait dans la prison de N'Garaba pour défendre un prisonnier, et mes amis magistrats me racontaient comment il se mettait parfois en colère contre des brutes obtuses, protestant contre abus et maltraitements, ce qui était courageux car dangereux pour lui. Sans doute imposait-il le respect et sa fragilité physique le préservait-elle de toute réaction violente. Sa silhouette est restée très présente dans ma mémoire, je regrette aujourd'hui de ne pas l'avoir mieux connu et même d'avoir oublié son nom.

Revenant à la visite du centre ORSTOM par Papa Bok et sa suite, je me rappelle l'absence en cette occasion d'Ange Patassé, qui était alors le ministre de l'Agriculture, du Génie rural, des Eaux et Forêts. Considéré comme l'un des plus compétents et consciencieux du gouvernement, il s'occupait aussi beaucoup du développement de ses propres affaires. Il était pour nous, à l'ORSTOM, un visiteur fréquent. Comme Bokassa à Bérengo mais de manière moins désordonnée, il avait entrepris de créer son entreprise agricole et,

au milieu d'immenses défrichements, avait fait édifier une usine de traitement du coton. Savoir qui avait financé cette installation reste une question dont je n'ai pas la réponse. Patassé était titulaire d'un diplôme d'agronomie tropicale, mais je le vis pourtant peu à l'aise devant une boussole, une chaîne d'arpenteur, un théodolite, instruments nécessaires pour cadastrer une grande exploitation. Il avait besoin d'expertise pour juger la qualité des sols et s'adressait à mon collègue Yves Boulvert qui faisait complaisamment les recherches nécessaires, examinait les plans, etc. Je les ai accompagnés tous les deux sur le terrain et j'ai été reçu avec Yves au domicile de Patassé. Croyant bien le connaître, il me paraissait aimable, réservé, presque timide. Personne n'eût imaginé alors qu'il fomenterait plus tard des mutineries, qu'on lui attribuerait la responsabilité de la mort de plusieurs adversaires, qu'il se ferait élire président de la République (1993), qu'il conduirait celle-ci à la ruine, au désordre politique, aux affrontements ethniques, qu'il serait obligé de se constituer une garde de mercenaires étrangers et serait accusé d'avoir détourné des sommes colossales. Un tribunal centrafricain l'a condamné, par contumace (lorsqu'il se trouvait en fuite, après le coup d'Etat qui l'a renversé en 2003), à vingt ans de travaux forcés. Ajoutons que tout passe en Afrique et que Patassé a pu rentrer dans son pays, la sentence prononcée contre lui ayant été levée, avant de décéder au Cameroun.

Dans un précédent chapitre, j'ai rappelé un télégramme que m'avait envoyé Jean Séverac, secrétaire général de l'ORSTOM. Il y en eut un deuxième de la même provenance, dont je me souviens aussi précisément, et qui disait : « Vous informe prochaine venue à Bangui du député André Voisin rapporteur du budget de la coopération et de l'ORSTOM ». De façon

curieuse, cette information n'était complétée par aucune instruction sur la conduite à tenir et j'aurais pu me contenter d'attendre une suite éventuelle, dont je compris plus tard qu'elle ne serait pas venue de Voisin lui-même. Il faut savoir qu'à cette époque Yvon Bourges tenait l'ORSTOM et son budget en tutelle, comme secrétaire d'Etat soit à la Recherche scientifique, soit à la Coopération, puisqu'il a occupé successivement les deux fonctions. Notre directeur général (dont j'ai déjà dit le caractère orageux) était à couteaux tirés avec lui. Quant à Voisin, partisan sincère de la coopération avec les pays en développement, il se montrait spécifiquement défavorable à l'ORSTOM, dont en réalité il ne connaissait rien. Le résultat de cette situation kafkaïenne était que notre institution pâtissait d'un budget chroniquement insuffisant, provoquant des restrictions sur tous les chapitres, fonctionnement, voyages, équipements.

Il m'a été facile de rencontrer Voisin par l'intermédiaire de l'ambassade et de l'inviter à une journée de visite au centre. C'était un homme simple, chaleureux, patron d'une société d'exploitation forestière d'Indre-et-Loire, et gaulliste bon teint. Il aimait d'autant plus l'Afrique qu'il avait la passion de la chasse. Je lis aujourd'hui dans sa notice nécrologique qu'il a fait dans sa vie soixante-dix voyages sur ce continent, y gagnant le surnom de « grand éléphant blanc », ce qui ne manque pas d'ironie, quand on connaît ses vrais rapports avec les pachydermes. Lors de la visite organisée pour lui, tous les chercheurs et techniciens jouèrent parfaitement le jeu, et la séance se finit par un grand repas chez moi. Le député se sentit à l'aise comme dans un de ses banquets électoraux et, à la fin de la soirée, il prit plaisir à nous délivrer un petit discours sur la politique française de coopération. Il

repartit enchanté de lui comme de nous, ayant enfin compris ce qu'était vraiment cet ORSTOM si longtemps négligé par lui et son ministre. En réalité, sa venue en Centrafrique devait répondre à deux buts, l'un officiel qui était de contacter diverses administrations et personnages politiques, et l'autre privé, consistant à préparer pour lui-même et deux de ses amis une chasse à l'éléphant. La visite à l'ORSTOM n'avait constitué qu'une parenthèse imprévue.

Pour la chasse, Voisin aurait pu s'adresser à l'une des deux sociétés pratiquant les safaris dans le nord du Centrafrique, celle de Laboureur (qui accueillait notamment Giscard d'Estaing), ou celle du Chevalier d'Orgeix, plus lointaine par rapport à Bangui mais plus sophistiquée que la précédente, où les clients étaient servis à table par des grooms en costume et gants blancs et où le soi-disant chevalier (ancien champion de voltige aérienne) surveillait le gros gibier et les braconniers avec son avion privé. Le député cherchait une solution plus économique et voulait aller dans l'est du pays, entre Bangassou et la frontière du Soudan. On l'imagine, je lui ai immédiatement offert une aide de l'ORSTOM qui consistait à mettre un ou deux bons véhicules à sa disposition, à les charger de tout le matériel de campement, des réserves d'essence et de toutes les provisions nécessaires pour deux semaines, et à envoyer le tout sous la conduite d'un de nos techniciens à Bangassou, où il était possible aux chasseurs d'arriver en avion. Tout fut grandement facilité par le fait qu'Elie Réchard, l'agent administratif dont j'ai déjà parlé, était autrefois à l'Ile-Bouchard un ami d'enfance de Pierre Grand, l'un des deux compagnons du député, lui aussi patron d'une PME. L'affaire tournait déjà à la réunion de bons copains.

Dès qu'il en eut pris connaissance, Guy Camus s'empara avec la plus grande énergie d'une opération dont le but était de séduire le rapporteur de notre budget. Il se mit à Paris en contact étroit et rapidement amical avec André Voisin, ce qui était impossible auparavant pour lui, semble-t-il. Peu habitué au gros gibier d'Afrique, assez myope ce qui ne facilitait pas le tir, Camus aimait la chasse et de plus était collectionneur d'armes à feu anciennes. Un deuxième safari, auquel il devait cette fois participer avec Voisin et ses amis se trouva ainsi mis au programme. La saison de chasse revenue, je vis débarquer toute l'équipe à Bangui et j'organisai l'expédition comme la précédente fois. Avant et après le safari, Camus a séjourné assez longtemps à Bangui, logé sur le centre ORSTOM et prenant ses repas chez moi. Alors qu'il était détesté par le plus grand nombre de chercheurs et qu'il se faisait facilement des ennemis (comme Yvon Bourges), je découvris et appréciai ses bons côtés. Il aurait fait n'importe quoi pour satisfaire André Voisin et les autres, premier levé le matin au camp, premier à se mettre aux corvées, toujours content, aimable, souriant (le contraire de son ordinaire avec les chercheurs qu'il administrait !). Voisin et ses amis étaient de solides provinciaux, durs à la fatigue, et qui supportaient facilement la vie sous la tente et les longs parcours de chasse dans la chaleur. Il n'en était pas ainsi de Camus, homme de laboratoire et de bureau, au souffle court, fumeur enragé de cigarettes Boyard en papier maïs qui brunissaient ses doigts et sa petite moustache à la Clark Gable. Il mettait un point d'honneur à aller au bout de ses forces. Au retour de la chasse, « Je suis un homme usé », me dit-il, et je pouvais constater que c'était vrai.

L'ambassadeur Albert de Schonen était lui aussi grand amateur de chasse, sport qu'il ne pratiquait pas

en Afrique mais dont il avait eu l'habitude dans les grands domaines de l'aristocratie française. Une bonne entente s'établit ainsi entre lui, Voisin et Camus, et la conversation des dîners auxquels je participais avec eux tournait inévitablement sur le sujet. Madame de Schonen, née de la Rochefoucault, en rajoutait, nous disant par exemple avec fierté que son père, à soixante-dix ans, « servait » encore le sanglier. Personnellement, je ne trouvais rien d'admirable à saigner un sanglier maîtrisé par une meute de chiens, mais je n'avais pas l'intention de perturber si bonne atmosphère. A table, un soir chez moi, une dame de la compagnie demanda à Camus combien d'éléphants ses compagnons et lui avaient abattus. La question était simple et précise, mais délicate, car il y avait probablement une réglementation de ce genre de chasse et, en plus, dans l'assistance, certaines personnes manifestaient de la sympathie pour les éléphants. Camus se lança dans une réponse longue, compliquée, à laquelle personne ne comprit rien et qui ne donnait qu'une idée brouillée de la réalité. Le lendemain, fier de lui, il me dit : « Eh ! Vous avez vu comment je lui ai répondu ! » J'ai assisté quelques jours plus tard à l'embarquement discret pour Paris des défenses des éléphants et j'ai compris qu'il valait mieux taire le carnage des bêtes abattues.

A mon retour suivant en France, je retrouvai Camus, Séverac et Voisin dans un bon restaurant proche du Palais-Bourbon. En aparté, Séverac me dit que j'avais fait gagner beaucoup d'argent à l'Office et je n'ai pas de raison d'en douter. A cette époque imprégnée d'esprit gaulliste, le compagnonnage jouait un grand rôle, surtout en Françafrique, et l'anecdote qui a relié un safari au budget de l'ORSTOM en est un petit exemple. Personnellement, j'ai profité de façon indirecte du système, puisque j'avais pu établir de bonnes relations

avec Guy Camus. Quand j'ai quitté le Centrafrique pour la Côte d'Ivoire, je lui ai demandé d'intervenir pour obtenir pour mon épouse un poste de professeur de lettres dans ce nouveau pays, à proximité de ma propre affectation. Ce n'était pas chose facile, mais Camus a obtenu le poste souhaité, parce qu'il y a mis complaisance et pugnacité, faisant le siège des administrations concernées.

Pour en finir avec cet épisode centrafricain, j'aime à évoquer l'ambassadeur de Schonen. Ses relations avec Papa Bok étaient mauvaises, je l'ai dit, et de Schonen qui adorait faire des discours largement improvisés mais brillants avait pour habitude d'y glisser des critiques et conseils à peine voilés. Le 14 Juillet 1971, le tout Bangui se trouvait réuni selon la tradition dans les jardins de la résidence de l'ambassade de France, à l'exception de Bokassa retenu je ne sais où. L'ambassadeur se lança dans un très long discours, et je dois dire que la stupéfaction se mit à gagner ceux dans l'assistance qui avait un peu de sens politique et de connaissance de l'Afrique. J'étais moi-même à côté d'un ami métis franco-centrafricain, nous avions tous les deux le même sentiment : la dose était trop forte, les allusions trop claires, les conseils trop impertinents. Bokassa a reçu évidemment des comptes-rendus du discours, il l'a ressenti comme un affront, une ingérence dans la souveraineté nationale qu'il incarnait si bien, et quelques jours plus tard, le seul ambassadeur que j'ai connu qui se soit personnellement intéressé à la recherche scientifique, le plus cultivé aussi, le plus sympathique à mes yeux, était renvoyé en France. Il fut remplacé par un diplomate rompu à la langue de bois. C'était vraiment regrettable.

Le petit livre vert

Après six années bien remplies en Centrafrique, je désirais me consacrer pleinement à mon travail de recherche et d'écriture, sans avoir à charge la direction d'un centre. Il était d'ailleurs de tradition à l'ORSTOM de ne pas rester trop longtemps au même poste et c'est ainsi que je quittai Bangui pour Abidjan, à l'automne 1972. En ces années-là, passer du Centrafrique à la Côte d'Ivoire était comme changer de monde ou faire un bond dans le temps. Je laissais derrière moi la vieille Afrique, celle des étendues immenses et dures à parcourir, mais aux peuples pacifiques et débonnaires, où les « tournées en brousse » ne rencontraient jamais d'entraves sécuritaires d'origine humaine et politique. La nature s'y offrait à livre ouvert. En Côte d'Ivoire, je me trouvais soudain dans un pays beaucoup plus peuplé et développé, économiquement et technologiquement, sillonné de routes façonnées par des engins mécaniques puissants, avec des stations-service, des magasins et même des hôtels et restaurants un peu partout. On pouvait en faire le tour sans emmener avec soi la

fameuse « caisse popote » pour se nourrir, ni la réserve d'essence pour son véhicule. Le paysage était envahi par des plantations gigantesques d'hévéas et de palmiers à huile, ou morcelé en d'innombrables cultures villageoises de caféiers, cacaoyers, cotonniers et agrumes. Le « front pionnier » avançait régulièrement, réduisant de plus en plus les restes de grande forêt. Des touristes européens parcouraient le pays et séjournaient sur les plages du littoral dans des complexes hôteliers conformes au style du Club Med.

La ville d'Abidjan était très justement surnommée « la perle des lagunes ». Ses différents quartiers s'établissaient sur des avancées de terre en doigts de gant et dominaient le miroir des eaux. Dans le quartier résidentiel de Cocody se trouvait le célèbre hôtel *Ivoire*, construit par des Israéliens dans les années 1960, qui alliait avec bonheur une architecture de tour élancée, une décoration moderne inspirée de l'art local, avec d'immenses panneaux de céramique aux couleurs chaudes, des jardins aux plantes exubérantes et des plans d'eau que l'on ne cessait d'admirer depuis le haut du bâtiment. Plusieurs restaurants, un casino et des boutiques attiraient des visiteurs qui ne séjournaient pas dans l'hôtel. Lorsqu'il fut question de le construire, de nombreux experts conseillèrent aux responsables ivoiriens d'abandonner un projet qui ne devait jamais devenir rentable, selon eux. Quelques années plus tard, l'hôtel *Ivoire* était insuffisant pour une clientèle croissante, et il fallut en édifier d'autres, dans la même catégorie de luxe. Tout semblait possible dans ce pays. De l'autre côté d'une anse de la lagune se trouvait le quartier du Plateau, avec son hôtel de ville, sa tour Pyramide et les gratte-ciel occupés par la haute administration et les sociétés d'Etat. Avec ma famille, j'habitai pendant quelques années une villa dans une

ruelle de Cocody qui portait, pour je ne sais quelle raison, le nom de « rue de la Canebière ». Ma fille Chloé y fit ses premiers pas et ses premiers jeux.

La recherche scientifique occupait en Côte d'Ivoire une place à la mesure du pays. L'ORSTOM y apportait la contribution d'environ deux cents chercheurs et techniciens expatriés, répartis entre plusieurs centres (océanographie, sciences humaines, sciences biologiques et de la terre) et antennes de recherche. Tous les instituts de recherche agronomique (IRAT, IFCC, IRCT, IEMVT etc.) étaient présents pour soutenir le développement de l'agriculture, l'Institut Pasteur pour la santé, et il y avait aussi des équipes permanentes, moins nombreuses, de chercheurs suisses et néerlandais. L'université installée à Cocody se développait rapidement, ainsi qu'une école supérieure d'agronomie. Le pays avait ses propres élites intellectuelles et, si le mot n'était pas encore d'usage courant, la gouvernance était cependant assurée par elles : les temps et lieux où je pouvais souffler à un chef d'Etat ce que je voulais lui faire dire étaient bien passés. L'un des plus puissants personnages du pays était Abdoulaye Sawadogo, ministre de l'Agriculture. Je n'ai pas eu à travailler directement avec lui étant en Côte d'Ivoire, mais je me souvenais que nous avons fréquenté ensemble quelques cours à l'Ecole supérieure d'agronomie tropicale de Paris. La recherche ivoirienne avait son propre ministère dont le premier titulaire, souvent rencontré en diverses réunions, était un botaniste, Lorougnon Guédé. La vie politique et administrative ne lui convenant pas beaucoup, il était bientôt reparti vers son laboratoire et ses herbiers. Sa place fut attribuée à Balla Keita, qui avait fait des études vétérinaires en Allemagne, et dont on peut dire qu'il était « un jeune loup » protégé et poussé par Houphouët-Boigny.

Avec Balla Keita, la recherche en Côte d'Ivoire entrait dans une ère nouvelle, elle n'était plus pilotée depuis Paris, mais devait s'insérer dans le contexte national et rendre des comptes. La programmation de la recherche était ainsi entrée en force dans les mœurs de la communauté scientifique locale, probablement bien avant qu'il n'en soit partout ainsi dans la recherche française métropolitaine. Des commissions de programmes ont été mises en place, avec réunions, comptes-rendus, formulaires de suivi, projets à soumettre, le tout selon des calendriers impératifs. Plusieurs conseillers français, Duplessis, Bruno Dupont de Dinechin, mademoiselle de Rohan-Chabot, assistaient le ministre. Balla Keita mettait dans l'affaire de l'énergie et de l'enthousiasme. Certaines réunions de travail se tenaient loin de la capitale, sans confort, à Bouaké ou Korhogo, dans des salles à l'atmosphère étouffante. Elles s'éternisaient souvent au-delà du temps normal, et je me souviendrai longtemps d'un Balla Keita proclamant devant des participants exténués et ruisselants de transpiration, une de ses formules favorites : « Nous sommes en Afrique, le temps ne compte pas ! »

En réalité, le temps comptait, comme partout. Les années 1960 et 1970 ont été en Côte d'Ivoire une période d'essor extraordinaire, dont le mérite principal revenait au président Houphouët-Boigny, que tout le monde appelait « le Vieux » et qui semblait faire régner un consensus, une paix romaine autour de lui. Chercheurs, experts, coopérants envoyés par la France, nous pouvions tous travailler dans la sécurité, avec la conviction de préparer un avenir encore plus radieux que le présent. Bien que nous eussions conscience des tensions internes au pays, nous pensions qu'elles s'étoufferaient d'elles-mêmes sous l'effet de la

prospérité. En fait la Côte d'Ivoire, pays aux ethnies multiples et terre d'immigration, était profondément divisée. Publiquement, il était question de l'*ivoirisation*, c'est-à-dire du remplacement des expatriés par les jeunes élites du pays, mais le vrai problème qui avait le potentiel de tout faire exploser était plutôt celui de l'*ivoirité*, ou de l'identité nationale dans ce pays mosaïque. J'ai parlé de Sawadogo parce qu'il en était un exemple. Certains le considéraient comme un Ivoirien, légitimement habilité aux plus hautes fonctions et bénéfiques, d'autres le tenaient pour un intrus parce que d'ascendance burkinabé. L'histoire récente et l'actualité montrent les conflits et désordres où tout cela devait conduire. Je n'en retiendrai qu'un cas, auquel je suis particulièrement sensible, celui de Balla Keita. Agressé et blessé une première fois en 2000 lors d'une échauffourée, il était assassiné le 1^{er} août 2002, on ne sait par qui, ni pourquoi.

En 1972, nous étions encore loin de cette situation. Quand je suis arrivé en Côte d'Ivoire, j'étais surtout préoccupé par mon cheminement intellectuel, j'avais en tête l'idée d'achever, pour ma discipline, ce que j'ai nommé dans un précédent chapitre, sa « déconstruction ». A l'époque, je n'aurais pas employé ce mot, je parlais d'épistémologie, en bachelardien convaincu. Etant encore en Centrafrique, j'avais senti la nécessité d'expliquer, de soutenir les changements que je proposais dans le langage et la méthode de travail par des *Eléments d'épistémologie pédologique* (1972), mais cette première publication n'était qu'une ébauche. A temps perdu, je me lançais donc en Côte d'Ivoire dans un travail plus étoffé. Jusqu'au moment de son achèvement, j'ai toujours voulu faire une analyse épistémologique que je disais « régionale », sans aucune ambition de faire glisser ma carrière personnelle vers

l'histoire et la philosophie des sciences considérées comme disciplines indépendantes et prestigieuses. Tout ce qui touchait pourtant par nécessité ces nouvelles orientations n'avait pour but, dans mon esprit, que de mettre de la transparence dans ma discipline, de la débarrasser de ses idéologies sous-jacentes, de la rendre plus efficace et j'irai jusqu'à dire plus scientifique.

La méthode, le raisonnement, le langage ont été les trois volets au cœur de mon analyse. Par méthode, dans un sens très large (et peut-être un peu cartésien), j'entendais tout ce qui conduit à la constitution de « faits » valables, pour employer cet autre mot. Mais ici, les certitudes absolues étaient rares. Une discipline scientifique comme la mienne était à l'image d'un édifice de briques, dont les briques ont des origines et des valeurs différentes. Leur fabrication relevait pour moi de différentes « pratiques opératoires », dont je ne donnerai ici que quelques exemples. La recherche en science du sol procédait souvent par des comparaisons, entre ce qui se trouvait en des lieux et sous des climats différents, sur des roches et des couverts végétaux variés, etc. Elle pouvait aussi analyser des dispositions spatiales, suivre une figure qui envahit et remplace une autre, établir des successions. Elle se servait aussi d'expériences de laboratoire, de suivis effectués dans la nature, de bilans calculés sur des éléments supposés invariants. Il est clair que toutes ces pratiques donnaient aux résultats un degré de certitude inégal.

Les « faits » scientifiques sont encore très loin d'une « science » de la nature sous sa forme achevée. Il faut les utiliser pour argumenter et constituer un raisonnement. « Tout fait est imprégné de théorie », disait déjà Bachelard. J'ajoutai que « le chercheur contrôle rarement la totalité de son véritable itinéraire » pour la

simple raison qu'il associe des données constituées par lui à d'autres qu'il considère comme acquises. J'étais assez proche, en tout simplicité, d'accepter les catégories modales de Kant, l'apodictique, l'assertorique, la problématique. Je m'inspirais aussi de la logique formelle et de ses deux quantificateurs, existentiel E et universel U. En bref, je fis l'analyse des raisonnements identifiés dans les publications de la science du sol en les décrivant comme des syntagmes (hommage à de Saussure !), les uns homogènes parce que tous leurs éléments étaient sous le contrôle d'un même opérateur, les autres complexes parce que utilisant des faits variés, des hypothèses, des théories admises. Ce faisant, il m'était facile de montrer que l'on découvre souvent des raisonnements contestables, voire un peu forcés. J'en jugeais certains tautologiques ou circulaires. Plus grave, je montrais que des auteurs ne parvenant pas à la conclusion souhaitée, changent parfois à leur convenance les faits, éléments théoriques ou arguments qu'ils introduisent dans le syntagme de leur raisonnement. Il est facile de le comprendre par la pratique des comparaisons : on peut toujours trouver de par le monde le cas qui soutient telle ou telle idée.

Le troisième volet de mon analyse concernait le langage, « lieu principal de déploiement de la science du sol ». Il était plus facile à appréhender que la méthode ou le raisonnement et se prêtait même à une étude quantifiée. Pour cela, il suffisait de compter les occurrences de chaque « unité lexicale » dans les traités, dictionnaires, ouvrages de base, publications de grande notoriété de la discipline. Le résultat mit en évidence une grande hétérogénéité et des carences nombreuses, la pédologie utilisant de façon assez désordonnée des groupes lexicaux venus du langage courant, ou d'emprunts à d'autres sciences, des

notations, des symboles, et peu de termes originaux et spécifiques. Pour en donner un exemple, la micromorphologie du sol disposait d'un vocabulaire descriptif précis, détaillé, systématique, entièrement formé de néologismes, qu'un pédologue australien ne gênant personne avait proposé et qui avait été accepté par la communauté internationale. Rien de tel n'existait pour les autres secteurs de la pédologie. C'est d'ailleurs pour combler une des lacunes existantes que j'avais proposé la terminologie typologique. D'autre part, les pédologues imprégnaient volontiers leurs écrits « d'un vocabulaire anthropologique et causaliste », faisant transparaître « les schémas de l'expérience commune » et même remplissant une « fonction émotionnelle et esthétisante ». Il ne faut pas nécessairement prohiber tout langage imagé et fleuri dans les discours scientifiques, mais cela invite quand même à une lecture attentive et critique.

Loin d'être une science « dure », comme on peut le comprendre par ce qui précède, la pédologie me paraissait perméable aussi à une « pensée du dehors », invasive et discrète, mais profonde et puissante. En fait, je voyais la science du sol sous la coupe d'une dualité conflictuelle, peut-être inhérente à toute pensée humaine élaborée et même scientifique, aux deux formes de laquelle je donnais les noms de « réalisme » et de « nominalisme » (hommage à la scholastique !) J'avais longuement hésité sur le choix de ces termes et les avais retenus pour leur simplicité. En les préférant à des formulations plus élaborées, je voulais souligner aussi leur caractère primordial, archétypal. J'appelais à mon secours le philosophe Alain disant qu'il existe deux sortes de scientifiques, « ceux qui aiment les idées et ceux qui les haïssent ». Simplifié en peu de mots, c'était ce que j'avais à montrer. Le scientifique qui croit que ses

idées, ses constructions intellectuelles, ses grandes théories sont à l'image de la nature est un réaliste. Celui qui déteste les idées, n'accepte que les données élémentaires ou positives, qui croit aux statistiques tout au plus et rejette la théorisation ou s'en méfie est un nominaliste. La science du sol, très fragmentée, m'offrait une multitude de cas, de catégories à relier à ces deux courants fondamentaux. L'existence d'écoles nationales, certaines liées à la tradition empiriste anglo-saxonne (pédologie américaine), d'autres à la dialectique hégélienne et marxiste (pédologie russe et soviétique), magnifiait l'importance accordée à la « pensée du dehors ».

Lorsque j'eus fini mon texte, qui atteignait la taille d'un livre normal, je décidai de l'envoyer pour consultation à Noël Leneuf qui présidait le comité technique de pédologie de l'ORSTOM, en remplacement d'un Georges Aubert usé par trop d'années de responsabilités. Noël Leneuf était l'un des pédologues de la toute première génération de l'ORSTOM, donc plus âgé que moi, il avait l'avantage de bien connaître l'Office mais de l'avoir quitté pour devenir professeur d'Université, ce qui lui donnait du recul. Il s'enthousiasma pour mon travail, comprenant la nécessité de réformer la discipline, et voulut qu'il devint mon doctorat d'Etat. Il faut savoir qu'à l'époque beaucoup de chercheurs de l'Office ne soutenaient jamais de thèse de doctorat et que, habituellement, le doctorat d'Etat sanctionnait des recherches confirmées, à un moment tardif de chaque carrière. Personnellement, j'avais pour cela un projet, sur un sujet de pédologie classique, projet que mes digressions (direction de centre, histoire de la science du sol, etc.) ne faisaient pas avancer aussi vite qu'il eût fallu.

Noël Leneuf a pris les précautions nécessaires pour admettre mon travail comme thèse, consultant tous ceux qui avaient de l'autorité en pédologie et géochimie des sols. L'adhésion de mon maître Aubert ne posait pas de problème et Leneuf obtint aussi celle des autres personnalités interrogées, comme le pédologue et agronome Stéphane Hénin de l'INRA, Jean Boulaine professeur de l'Agro Paris-Grignon, et même le géologue Georges Millot, prestigieux professeur de l'université de Strasbourg, futur membre de l'Académie des sciences, qui avait une forte influence sur la communauté des pédologues. Il consulta également Jeanne Parain-Vial, ancienne disciple de Gabriel Marcel, qui travaillait alors sur l'épistémologie des sciences humaines et apporta la caution d'un professeur de philosophie de l'Université. Elle fit partie du jury qui, le 6 décembre 1976, me conféra le titre de docteur d'Etat ès sciences naturelles, à l'université de Dijon, sur la base d'un texte qui ne contenait pas de description de sols, pas de résultat de laboratoire, ni rien de ce qui fait l'ordinaire d'un chercheur naturaliste. La soutenance proprement dite fait aujourd'hui partie de mes bons souvenirs, car j'avais un jury totalement acquis à mon travail, elle prit l'allure d'une petite fête entre *few happy old fellows*. Le problème suivant fut de savoir comment la publier. J'avais obtenu l'acceptation des éditions Masson, pour finalement la décliner, ce que j'ai beaucoup regretté par la suite, car le livre eût été bien diffusé. Quelques remarques que l'on me fit sur « l'esprit de maison » me poussèrent à le donner aux éditions de l'ORSTOM, où il parut dans la série des Mémoires sous le titre très simple d'*Une épistémologie des sciences du sol* (1979).

En m'affectant en Côte d'Ivoire, on m'avait donné comme mission de reconstituer et d'animer une équipe

de pédologues étoffée et répondant aux intérêts du pays. Le centre de recherche d'Adiopodoumé, en périphérie d'Abidjan sur la route de Dabou, était un fleuron historique de l'ORSTOM. Il occupait une vaste et ancienne palmeraie naturelle qui conservait bon nombre de palmiers aux fûts gigantesques, inexploitable mais élégants, et auxquels les occupants successifs avaient ajouté une profusion de bougainvilliers, hibiscus, arbres du voyageur, pandanus et autres plantes décoratives. Bordant le site, la lagune et ses brumes matinales lui donnaient à certains moments un aspect impressionniste, poétique et évocateur. Deux grands bâtiments réunissaient l'un les sciences biologiques, l'autre les sciences de la terre. Des habitations individuelles étaient parsemées sur l'ensemble de la « concession », et il y avait une sorte d'hôtel et de *club-house*. De nombreux scientifiques de renom avaient été accueillis là, pour des temps variés, les uns restés par la suite à l'ORSTOM, les autres passés dans des universités ou institutions scientifiques métropolitaines. Parmi les pédologues, Noël Leneuf et Bernard Dabin, puis plus tard Alain Perraud, avaient laissé leurs marques dans le pays.

En 1972, à mon arrivée, la situation de l'équipe pédologique en place était différente. Il y avait là Eric Roose qui conduisait un magnifique travail sur l'érosion des sols et n'avait aucun besoin d'être encadré (je n'avais pas de compétences sur ce thème de travail, mais fis pourtant partie du jury qui lui décerna un doctorat de l'université d'Abidjan). Un problème se posait pour la pédologie générale qui comptait trois jeunes chercheurs. Le premier voulait être affecté en Amérique latine et, en attendant l'opportunité nécessaire, se préparait à aller au Tchad pour y étudier les sols salés. Le deuxième ne s'intéressait qu'à la

cristallographie et aux pierres précieuses, refusant pratiquement tout autre travail. Ce n'était pas ce qui pouvait répondre aux attentes d'un pays pressé de se développer. Le plus doué et le plus responsable des trois était Vincent Eschenbrenner, mais il avait lui aussi sa propre thématique, entre minéralogie des sols et paléogéographie. J'obtins de lui, suivant ma formule du moitié/moitié, qu'il consacre l'équivalent d'un an ou un an et demi à la cartographie d'une coupure d'un degré carré, à l'échelle du 1/200.000, avec l'aide d'un technicien photo-interpréteur, contre la liberté de faire par ailleurs ce qu'il voulait. Il s'est acquitté avec talent et originalité de la tâche demandée, en réalisant ce qu'il appelait une « carte morphopédologique » dans le nord-ouest du pays. Ce fut une réussite et bientôt le ministre Balla Keita ne parla plus que de cartes morphopédologiques. La confiance des Ivoiriens était en voie d'être gagnée, mais la réorientation de notre travail n'avait pas encore assez d'ampleur.

J'avais laissé Alain Beaudou en Centrafrique. Son programme en ce premier pays achevé, il vint me rejoindre en Côte d'Ivoire et nous reprîmes une collaboration professionnelle doublée d'une grande amitié. Je savais tout de lui, de son épouse, de ses enfants, et j'avais bien connu ses parents aussi. C'est avec lui que j'avais établi la *Méthodologie de la représentation des volumes pédologiques* (1977). Caractériser un corps pédologique, précisais-je dans un nouveau papier (*Quelques remarques à propos de la notion de volume pédologique*, 1978), revient à donner deux séries d'indications. La première désigne les constituants matériels, elle est fournie par la *typologie*, la deuxième porte sur les distributions *spatiales*, c'est-à-dire sur des *volumes* ou des *enveloppes* pouvant être juxtaposés, emboîtés, passant progressivement de l'un à

l'autre, etc. Cette même année 1978 vit la parution d'un article d'Yves Lucas, formé au Congo par Dominique Martin, montrant l'applicabilité de notre méthode en un quatrième pays, les trois premiers ayant été le Centrafrique, la Côte d'Ivoire et le Gabon. Alain Beaudou se mit à appliquer toutes ces notions avec son énergie habituelle. L'ORSTOM décida d'insuffler des moyens à l'entreprise. Trois chercheurs nouvellement envoyés à Adiopodoumé se mirent au même travail de cartographie, sur les mêmes bases méthodologiques : Marc Viennot, Roland Poss, et Yoro G'Ballou qui était de nationalité ivoirienne. Je ne pouvais participer directement à la cartographie, étant trop occupé par la gestion de l'équipe des pédologues, les relations extérieures, des intérimis fréquents de la direction du centre, et ayant la santé trop dégradée. Je ne voulais pas non plus renoncer à mon mi-temps de liberté intellectuelle. Cependant, je voyais ma méthodologie s'appliquer avec succès, à la satisfaction de l'Office comme du ministère ivoirien.

Passant un jour d'un bureau à l'autre sur le centre d'Adiopodoumé, je découvris sans lui prêter grande attention un jeune géographe fraîchement arrivé, Jean-François Richard. Quelque temps après, celui-ci faisait un exposé à une commission de programmes à laquelle je participais. S'adressant à une majorité de gestionnaires et non de spécialistes, il affichait l'expression résignée de qui parle sans pouvoir être entendu. La scène m'est restée en mémoire, car j'éprouvais une sorte de délectation et d'amusement intérieur en pensant que j'étais probablement le seul à comprendre son exposé et saisir son originalité. Notre troisième rencontre qui se fit au hasard d'un cocktail m'apporta une grande surprise et fut le début d'une longue et très amicale collaboration. Dans la solitude de son bureau, Jean-

François avait sérieusement examiné la nouvelle méthodologie de l'étude des sols et il avait eu l'idée géniale d'en étendre les principes et procédés à l'ensemble du milieu naturel et du paysage, végétation, reliefs, sols compris. Bien plus tard, dans l'introduction de sa thèse de doctorat, il écrira ceci. « Ce que je dois souligner... en supposant que les pages qui vont suivre puissent laisser un doute quelconque sur l'importance de cette dette scientifique, c'est l'ouverture épistémologique considérable que nous avons trouvée dans la réflexion menée par Yvon Chatelin, et dans sa manière d'aborder les objets et les choses. »

Jean-François Richard avait, en plus de grandes capacités intellectuelles, une aptitude extraordinaire pour sensibiliser, motiver et entraîner d'autres chercheurs. Bientôt, autour de lui, ce fut toute une équipe lancée sur son idée d'une analyse structurale élargie des sols au paysage. Le premier mobilisé a été un botaniste, Francis Kahn, car Jean-François avait besoin d'une expertise pour caractériser la végétation. Pour prendre date, un *Vocabulaire pour l'étude du milieu naturel* fut publié, sous nos trois signatures, en 1977. Dans le même temps, « une véritable connivence » s'était établie entre Jean-François et Jean-Charles Filleron, jeune et brillant géographe de l'Institut de géographie tropicale de l'université d'Abidjan, aujourd'hui professeur à Toulouse Le Mirail. Tous deux entraînèrent Koli Bi Zuelli, doctorant ivoirien, qui allait réaliser au fil des années un travail considérable en leur compagnie. Alain Beaudou et moi-même représentions la pédologie générale, celle de l'observation de terrain. Deux collègues pédologues se joignirent à nous, Philippe de Blic et Jean Collinet, apportant une connaissance précieuse de la dynamique actuelle des sols, sous l'influence des cultures, sous l'action de

l'érosion, etc. D'autres chercheurs furent consultés, mais ne s'étant pas vraiment engagés dans notre travail collectif, ils ne seront pas cités ici. De discussion informelle en séminaire, le noyau de l'équipe, ayant rodé et harmonisé ses démarches, constitua un recueil de textes, *Recherche d'un langage transdisciplinaire pour l'étude du milieu naturel* (1978). Il fut publié dans la série des Travaux et Documents de l'ORSTOM, et devint une sorte de manifeste, d'ouvrage de référence. Nous l'appelions entre nous *Le petit livre vert*, à cause de la couleur de sa couverture et par allusion au petit livre rouge de Mao, encore en vogue à l'époque.

Notre enthousiasme s'expliquait par l'impasse dans laquelle se trouvaient les études multidisciplinaires et intégrées. Chacun en comprenait la nécessité, et ceux qui pilotaient à distance la recherche exigeaient du multidisciplinaire et de l'intégration. Mais comment faire ? Jean-François Richard n'hésitait pas à dire ce qu'il retirait des expériences passées ou en cours : « Les deux ou trois opérations ou projets interdisciplinaires auxquels j'ai pu participer en Côte d'Ivoire me font penser à un cinéma d'avant-garde un peu fou... à un film où les acteurs se trouveraient sans dialogues et sans scénario. » Envoyer des chercheurs variés sur un même terrain, les obliger à se rencontrer et à discuter suffit peut-être pour des secteurs proches auxquels ils sont préparés par la même formation, mais ne marchait pas, à l'évidence, pour des paysages et milieux naturels étudiés avec des technologies et des théories très différentes. Au mieux, les naturalistes parvenaient à juxtaposer leurs données, dans des tableaux de chiffres et sur des cartes pointillistes où chacun plaçait ses petites taches de couleur. Un géographe, Jean Tricart, avait donné l'exemple de ce genre de cartographie

fourre-tout, et l'on ne parvenait pas à aller beaucoup plus loin.

La situation était complètement changée par notre méthode. Elle rétablissait l'importance de la « perception première », celle qui porte sur les « corps naturels » ou « composants majeurs » du milieu, qui sont offerts à la vue, à l'appréhension de tous : volumes végétaux, éléments topographiques, constructions biologiques superficielles, matériaux du sol. Un langage de structure homogène servait à les désigner, à montrer leurs rapports et même à les quantifier dans une certaine mesure. Il devenait possible, comme première étape de toute recherche, de faire une description de l'ensemble du milieu naturel qui soit globale et qu'avec un minimum d'efforts tous les spécialistes pouvaient comprendre et pratiquer. Les « diagnostics complémentaires » et toutes les analyses spécialisées, les techniques de laboratoire, constituant des étapes ultérieures (et indispensables) de la recherche, devaient ensuite se référer à ce premier niveau de travail. Le vocable *transdisciplinaire* devenait le maître mot de notre démarche. Il apparaissait aussi que la méthode ne se limiterait pas à l'étude statique, instantanée des milieux naturels, mais qu'elle pourrait servir de base à des études dynamiques, au suivi de l'évolution des milieux et paysages. Jean-François Richard devait en faire par la suite la démonstration, avec ses étudiants, dans plusieurs pays, notamment au Sénégal et en Tunisie. Nous n'en étions pas encore là dans les années 1970, mais déjà, parmi d'autres, Gabriel Rougerie, géographe tropicaliste connu, comprenait la portée de ce que nous faisons. Selon le terme choisi par lui, notre groupe devint ainsi *l'école d'Abidjan*.

L'époque était celle du structuralisme triomphant. On en voyait surtout les applications dans les sciences humaines et sociales ou dans l'analyse littéraire, mais il était clair pour moi, après avoir lu depuis longtemps beaucoup d'ouvrages sur la question et m'en être inspiré pour la typologie établie en Centrafrique, que *l'école d'Abidjan* s'inscrivait elle aussi en plein structuralisme. Non seulement nous pratiquions une analyse serrée des structures matérielles, mais nous avons pris tous les moyens, y compris linguistiques, pour passer de ces objets naturels à des structures formelles indéfiniment modulables, transposables, transformables.

Le carrousel des sciences

J'ai quitté définitivement l'Afrique dans les dernières semaines de 1979, pour toujours ou presque, car depuis je n'y suis que rarement retourné pour des séjours de quelques jours seulement. J'étais alors épuisé par les séquelles d'une parasitose à schistosomes, par des crises paludéennes épisodiques, et le séjour en climat tempéré s'imposait. Ma nouvelle affectation était aux services scientifiques centraux (SSC) de l'ORSTOM, à Bondy, dans la banlieue nord-est de Paris. Dans l'immédiat après-guerre, l'Office y avait acquis un terrain immense, dans le but d'y construire bureaux et laboratoires, ce qui fut fait, et aussi d'y pratiquer des expérimentations agronomiques en plein champ. Ce deuxième objectif ne fut jamais vraiment rempli et il fallut céder à la ville, pour y créer de nouveaux lotissements, la plus grande partie du terrain dans les années 1980. Les bâtiments sont restés, sur une surface réduite, et aujourd'hui, les SSC sont devenus en métropole un centre de l'ORSTOM parmi d'autres, le principal étant celui de Montpellier,

tandis que la direction générale a quitté Paris pour Marseille.

A mon arrivée, comme tout chercheur revenant d'outre-mer, je fus affecté aux SSC de Bondy dont le directeur était Maurice Lamouroux, pédologue et ami plus ancien que moi. Il voulait un adjoint, pour se décharger d'un travail trop lourd, et m'offrit le poste. Je l'acceptai, afin d'avoir une fonction officielle m'évitant le risque d'une autre affectation qui ne m'aurait pas convenu. Je n'aimais pourtant guère les SSC, mais ils me donnaient la possibilité de poursuivre mon travail personnel. Pour être juste envers cet établissement, il faut reconnaître qu'il accueillait beaucoup de chercheurs travaillant sérieusement, souvent pour finir leurs thèses, beaucoup d'élèves et stagiaires étrangers. Les laboratoires communs traitaient efficacement des milliers d'échantillons arrivés de tous les points du monde où l'Office envoyait ses propres chercheurs et avait des correspondants. La mauvaise image des SSC venait de ce qu'ils servaient de refuge à quelques inadaptés, à ceux qui attendaient patiemment leur retraite, et au fait que leur environnement, en lointaine banlieue, n'était guère attirant.

Mes fonctions avaient l'avantage de me faire rencontrer nombre de scientifiques étrangers. J'ai connu ainsi avec intérêt et plaisir des Cubains, des Chinois, des Vietnamiens, pour ne citer que ceux venant de pays peu liés à la France d'alors. Je garde un souvenir amusé du jour où une des dames du central téléphonique, ne sachant où me trouver, parcourait les couloirs en criant : « On demande monsieur Chatelin de Moscou, on demande... ». Les rapports entre l'URSS et l'Office n'étaient pas évidents et, à l'époque de l'union de la gauche en France, j'aurais adoré apparaître

comme une taupe du régime soviétique ! La réalité était plus simple. L'appel téléphonique venait de ce que j'étais sollicité par une université moscovite pour alimenter sa bibliothèque en publications des éditions de l'ORSTOM qui normalement n'étaient vendues que contre paiement. Mes fonctions me permettaient d'obtenir livres et revues gratuitement, et je les donnais sans réserve à ceux qui, soviétiques ou non, s'adressaient à moi faute d'avoir les crédits pour les payer. Il me semblait que les études publiées avaient coûté très cher et qu'il était ridicule de refuser de les faire connaître pour un manque à gagner de quelques dizaines de francs chacune. Personne ne s'est jamais inquiété du nombre étonnant de « bons de sortie de livres » que j'ai signés dans ce but.

Dans les premières années passées à Bondy, je remplissais les fonctions d'éditeur scientifique des *Cahiers de Pédologie* de l'ORSTOM. Cela m'a donné toute facilité pour préparer un numéro thématique que je voulais consacrer à la méthodologie et l'épistémologie (au sens large), avec un caractère international. On n'avait jamais rien vu de tel dans les *Cahiers*, et j'espérais leur donner ainsi une orientation durable. Le numéro thématique parut en 1982, avec des articles en quatre langues, français, anglais, espagnol, portugais. J'y avais placé deux textes, cosignés par moi-même (seul rédacteur véritable), Noël Leneuf et Jean-François Richard, pour apporter des perspectives supplémentaires sur la nouvelle méthodologie. Leur titre commun, *Modèles verbaux et transdisciplinarité...* reprend les maîtres mots de notre démarche. Autre membre avec Leneuf de mon jury de thèse quelques années auparavant, Jean Boulaine avait préparé lui aussi, pour le *Cahier spécial*, un exposé de ses principes méthodologiques (bien différents des miens). Le seul article

en langue anglaise était celui d'un pédologue russe de renom, Boris G. Rozanov. Peut-être est-ce lui qui m'a mis en relation avec la dame moscovite du téléphone, mais je ne l'ai jamais vérifié. Celle-ci est venue par la suite avec un de ses collègues, à Bondy, où je les ai reçus avec plaisir, et ils sont repartis chargés d'une lourde cargaison de livres et revues.

Pour donner une autre idée de la plaque tournante que pouvaient constituer les SSC, je voudrais relater maintenant un épisode, dramatique celui-là. Bien installé dans mon bureau de directeur adjoint, je reçus un jour la visite inopinée d'un Cambodgien que j'eus de la peine à reconnaître. L'origine de l'affaire est la suivante : étant encore en Côte d'Ivoire, j'avais eu à m'occuper de trois stagiaires pédologues cambodgiens envoyés par l'Office, tous sérieux, travailleurs, réservés et charmants. Leur année de formation en Côte d'Ivoire terminée, ils avaient un choix à faire et leurs trois destins divergents illustrent la tragédie de leur pays au temps des Khmers rouges. L'un d'eux resta en Côte d'Ivoire, je le revis souvent, à Abidjan et plus tard à Paris, définitivement expatrié. Par lui j'ai eu connaissance des multiples drames ayant frappé ses proches compatriotes. Les deux autres avaient décidé de retourner chez eux, ce pour quoi ils furent obligés de passer par la Chine afin de trouver une frontière perméable avec le Cambodge. On apprit quelques années plus tard, par un journaliste qui l'avait rencontré dans une forêt perdue et avait mentionné son nom dans un article de journal, que l'un d'eux était devenu cadre chez les Khmers rouges ! Comment un homme si gentil et si éduqué pouvait-il en arriver là est un mystère. Le dernier des trois est celui venu me trouver à Bondy. A l'opposé de son camarade, il avait subi les sévices des bandes de Pol Pot, assisté à bien des massacres, mais

avait réussi à fuir le pays, passant dans les camps de réfugiés avant de parvenir en France où il subsistait par un travail misérable. Lui qui avait étudié des années chez nous ne parlait plus français qu'avec difficulté et donnait l'image d'un homme à demi détruit. Ne pouvant guère satisfaire son espoir de trouver un emploi en rapport avec ses aptitudes, je le vis repartir le cœur serré.

Un an après mon arrivée à Bondy, François Mitterrand était élu président de la République et Jean-Pierre Chevènement devenait ministre de la Recherche et de la Technologie. Une nouvelle ère s'ouvrait ainsi pour la science française. La première action du ministre a été de lancer en 1982 les Assises nationales de la recherche. Il s'agissait d'une consultation en vraie grandeur, dans laquelle tout acteur de la recherche, du plus prestigieux savant au plus modeste agent, pouvait donner son avis. La structure de la consultation était pyramidale et ascendante, elle commençait dans chaque laboratoire ou service. Les premiers documents rédigés étaient transmis, synthétisés, d'un niveau à l'autre, depuis chaque organisme comme les SSC jusqu'à l'une des trente et une assises régionales, et en s'appuyant sur d'innombrables réunions. Les SSC appartenaient aux assises de l'Ile-de-France-Nord, avec notamment l'ancienne université de Vincennes célèbre pour ses orientations anticonformistes et devenue Paris VIII à Saint-Denis, le tout sous la présidence d'un professeur de l'université de Villeurbanne réputé bon communiste.

Une importante réunion se tint un jour dans un amphithéâtre de la ville de Bobigny rempli jusqu'au dernier banc, avec une atmosphère bon enfant. Un des délégués était chargé de la synthèse de multiples contributions écrites. Il s'installa donc sur l'estrade et

commença à brasser un tas de papiers hétéroclites venant d'un peu partout, les uns émanant de chercheurs ou de techniciens de laboratoire, les autres de comptables, de cuisiniers, d'électriciens et autres agents de maintenance, quand la porte d'entrée s'ouvrit pour l'arrivée imprévue de Chevènement et de son état-major. Affolé, le malheureux délégué n'arrivait pas à formuler deux propositions cohérentes et Chevènement était reparti, le sourire aux lèvres. J'avais personnellement à défendre quelques idées concernant la recherche dans les pays tropicaux et en développement, j'en avais discuté avec le botaniste Francis Hallé, grand tropicaliste s'il en fut, et je me mis dans le mouvement des assises, décidé à le suivre jusqu'au bout. Après plusieurs mois d'assises régionales parfois ubuesques, les assises nationales se tinrent à la mi-janvier 1982, au palais des Congrès de la Porte Maillot. Je me suis trouvé dans une commission présidée par Raymond Aubrac, le grand résistant placé dans ce rôle grâce à son travail dans des institutions internationales. A l'époque, les médias ne parlaient pas du couple Aubrac devenu mythique depuis, et dans la salle nous nous demandions de l'un à l'autre : mais qui est donc cet Aubrac ? L'ordre du jour avait séparé les questions concernant pays du Nord et pays du Sud. Un participant a gâché la séance, interrompant chaque intervenant pour dire et répéter que l'on ne pouvait pas penser le Sud sans le Nord, ni le Nord sans le Sud. Le bon monsieur Aubrac répondait : « Oui, oui, bien sûr, mais on ne peut pas parler de tout en même temps ». Trop tolérant, il ne parvenait pas à faire taire l'agité et permettre un vrai débat. Ainsi vont certaines consultations que l'on veut démocratiques.

La séance finale, dans l'amphithéâtre du palais des Congrès, avec deux mille participants, avait l'allure et la pompe d'une grand-messe, elle était officinée par

Philippe Lazar et Michel Callon. En réalité, tout avait probablement été pensé et décidé par eux avec divers groupes de réflexion et le ministre, bien avant le début des assises. Les grandes idées étaient de développer la recherche, d'assurer sa qualité, de répondre à la demande sociale, d'unir recherche et industrie : éternelles questions que pose la science. Le résultat fut une Loi d'orientation et de programmation de la recherche, promulguée peu après, avec un changement de statut des institutions scientifiques publiques et un financement accru. Tous les acteurs de la recherche, dont moi-même, en bénéficièrent, car ils travaillèrent avec plus de moyens et firent de meilleures carrières. Au cours des assises, on avait vu sortir de l'ombre des gens auparavant brimés pour leurs idéologies politiques, j'avais rencontré individuellement des dizaines de personnes intéressantes et travaillé notamment à un texte commun avec un chercheur de l'INSERM, lui défendant « l'heuristique » et moi « l'épistémologie », ce qui était à peu près la même chose. Mais les assises finies, les dix mille documents répertoriés (sans compter ceux du plus bas niveau) et le nôtre vite oubliés, chacun retourna à son laboratoire, son bureau, son atelier.

Autour de l'année 1980, une autre agitation plus localisée et sans rapport avec les assises s'était produite également autour de ce qui allait être le *Petit livre vert* (1978) et de mon travail sur l'épistémologie et la typologie des sols. Elle avait commencé dès 1977 en Côte d'Ivoire, lors de l'élaboration du livre, par plusieurs séminaires, le dernier étant placé sous le patronage de l'association informatique et biosphère que présidait un professeur de l'Ecole vétérinaire de Maisons-Alfort, le docteur Petit venu spécialement à Abidjan. La même année, Jean-François Richard et moi

profitions d'un séjour en métropole pour tenir une sorte de séminaire ambulant, qui est passé en plusieurs endroits de Paris, à l'Institut de géographie, à l'ORSTOM, et à Montpellier dans l'Institut de botanique où enseignait Francis Hallé. En 1978, l'équipe au grand complet se réunissait à l'Institut de géographie tropicale d'Abidjan, dernière étape dans la préparation du *Petit livre vert*. Nous avons eu chaque fois beaucoup de participants. L'accueil à nos idées était fort variable, certains manifestaient une hostilité violente, presque physique, contre les termes nouveaux que nous utilisions. Un collègue très distingué dont la mémoire conservait des centaines de noms latins désignant les plantes nous lança textuellement : « Votre vocabulaire est *imbittable* ! ». Les plus compréhensifs et favorables étaient des géographes, et notamment de grands patrons comme Gabriel Rougerie, Gilles Sautter, Gaston Beudet qui avaient une vision globale de la nature, déplorant la dispersion des études traditionnelles et l'échec de celles dites intégrées. Un des auditoires les plus attentifs que nous ayons eus a été, curieusement, celui de chercheurs en sciences sociales lors d'un de leurs séminaires mensuels. Nous avons orienté notre exposé vers les aspects les plus philosophiques, parlant de réalisme/nominalisme ou de dialectique matérialiste dans une application à l'étude de la nature, ce qui fut parfaitement compris par eux.

Pour les autres, pédologues notamment, l'enjeu global de notre projet semblait incompris, ou n'était pas accepté pour des raisons peut-être personnelles. Lorsque Alain Beaudou fut prêt à soutenir à son tour un doctorat d'Etat, il fallut constituer un jury. Le rapporteur de la soutenance allait être Gaston Beudet qui insista pour que l'on admette dans le jury un certain personnage ayant de la notoriété à ce moment-là. Celui-

ci accepta avec empressement, mais au moment de la soutenance, il apparut clairement qu'il était en désaccord complet avec la méthodologie d'Alain Beaudou sans la comprendre vraiment et que, en plus, il n'avait certainement pas lu le document de thèse autrement qu'en diagonale. C'était un homme très occupé...

A une date que je ne saurais préciser dans cette période, je reçus une lettre d'un jeune sociologue et universitaire américain nommé Larry Busch. Se trouvant à Dakar, car il était déjà un grand voyageur, on lui avait dit que j'avais fait une publication en épistémologie des sciences du sol, et il me demandait un tiré à part, dans l'idée qu'il s'agissait d'un simple article de revue. Il fut fort étonné de recevoir un livre de bonne taille, et une correspondance s'engagea entre nous. Nous nous sommes rencontrés dès son premier passage à Paris après les premières lettres, puis à toutes les occasions ultérieures, à Paris et Londres. Avec son collègue Bill Lacy, tous deux à l'université du Kentucky dans un département de sociologie rurale réputé, il avait produit une étude décapante sur les chercheurs de l'agronomie américaine, leurs origines, leurs motivations, leur conformisme aux principes de l'agriculture intensive et aux intérêts de l'agro-alimentaire industriel. Larry commençait de plus à travailler sur les pays du Sud et se spécialisait progressivement sur les biotechnologies. Des discussions passionnées, des relations personnelles et bientôt familiales chaleureuses nous ont unis depuis ce temps-là jusqu'à aujourd'hui.

En 1984, dans la continuité du *Petit livre*, je disposais d'un réseau de relations suffisant pour lancer un grand séminaire de deux jours, qui se tint à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS),

boulevard Raspail. Son intitulé était *Les interfaces de la connaissance des milieux naturels*, quelques mots qui traduisaient l'objectif de transdisciplinarité entre sciences poursuivi par Jean-François Richard et moi, et qui l'élargissait vers l'art et la littérature. Les communications faites au séminaire se sont concrétisées deux ans plus tard en un livre, *Milieux et Paysages – Essais sur diverses modalités de la connaissance*. Larry Busch était arrivé de son lointain Kentucky la veille du séminaire après un voyage aérien nocturne et, la journée passée, nous dînions chez moi en compagnie de Gérard Riou. Le repas fini, Larry repousse vivement son assiette et, de sa forte voix, lance : « *Anyway, what I'm going to tell tomorrow ?* » Une grande stupeur s'abattit sur Gérard et moi qui avions préparé nos interventions et celles des collègues proches depuis longtemps. En fait, Larry savait parfaitement ce qu'il avait à dire, et le lendemain son exposé fut salué par des applaudissements. Après quoi il s'en fut converser avec Pierre Bourdieu puisque j'avais pris un rendez-vous pour lui en un bureau de l'EHESS. *Anyway*, Larry nous avait livré une expérience encore sans équivalent en France où la sociologie des sciences avait du retard, surtout en agronomie.

Gérard Riou était géomorphologue par sa formation de départ et avait été ensuite élève-pédologue de l'ORSTOM en même temps que moi en 1957. De tous les collègues de cette promotion, de tous ceux arrivés par une autre voie mais en même temps ou à peu d'années près dans la profession, il est le seul qui ait vu dans ma démarche sur la typologie des sols autre chose qu'un goût saugrenu pour un vocabulaire abscons. Ensemble, nous avons travaillé à élaborer *Milieux et Paysages* et il a rédigé un très beau texte sur *Les chemins parallèles de l'esthétique et de la connaissance*. Un critique avisé

d'un de ses livres personnels ultérieurs dira qu'il savait magnifiquement « associer la sensibilité du vécu à l'objectivité scientifique ». A cette remarque tout à fait juste, on peut ajouter qu'il maniait une langue française superbe. Je dois lui rendre cet hommage, malheureusement posthume. Pour *Milieux et Paysages*, j'ai obtenu aussi des textes de Francis Hallé sur l'agroforesterie, de Chantal Blanc-Pamard montrant comment elle « décortiquait » (c'était son mot) la vision paysagère de cultivateurs malgaches, et de mon ami Christian Prioul (un ancien de Centrafrique et du Rwanda-Burundi). Christian entraînait son lecteur, en naturaliste, dans les pages où Hemingway décrivait, en homme de lettres, la région du Sérengetti. C'était un nouvel exemple d'interface.

L'aventure scientifique avec Larry Busch allait continuer par le séjour des deux années que j'ai passées auprès de lui, en 1986-1988, comme *visiting scholar*, dans le département de sociologie de l'*University of Kentucky*. L'ORSTOM réformé était devenu l'IRD, Institut de recherche pour le développement, et était placé sous la direction d'Alain Ruellan, que je connaissais depuis longtemps, puisqu'il était pédologue, et en compagnie duquel je m'étais trouvé pendant une partie des assises nationales. L'esprit du temps, les nouveaux principes d'une recherche à tendance autogestionnaire me permirent de prendre ce qui devint pratiquement deux années sabbatiques, opération impensable auparavant. J'étais sorti depuis peu d'une Françafrique d'inspiration gaullienne que je conciliais dans mon esprit avec un certain tiers-mondisme. Lorsque, en Côte d'Ivoire, je rencontrais des chercheurs américains en quête de nouveaux terrains et de nouvelles zones d'influence, je tentais de leur barrer la route, leur refusant par exemple les connaissances et

documents qu'ils demandaient (l'inverse de ce que je ferai ensuite pour les Moscovites). Je me suis bientôt débarrassé de mon bagage d'idées préconçues, et le séjour américain a été pour moi un enrichissement considérable. D'une part, j'ai suivi de très près le bouillonnement d'idées de Larry, son travail, ses relations scientifiques. D'autre part, j'ai eu tout loisir d'observer les institutions américaines et le fonctionnement de leurs communautés scientifiques.

En France, j'avais ressenti la sclérose produite par de petites chapelles ou, individuellement, par des mandarins accrochés à leurs doctrines et pouvoirs. J'avais bien conscience que Georges Millot aurait eu la possibilité d'étouffer mon affaire, s'il s'était indigné de l'idée d'une thèse en sciences naturelles ne parlant que d'épistémologie. Je lui savais gré de ne pas l'avoir fait, sachant que les effets du mandarinat étaient rarement aussi positifs que dans ce cas. Par ailleurs, ma méthodologie du travail pédologique subissait un blocage dû à l'indifférence ou l'hostilité de collègues proches. Aux Etats-Unis, il me semblait que tout était plus vaste et ouvert, comme les paysages du pays. Bénéficiant toujours d'associations diffusant des informations sur les postes ouverts, les scientifiques rompus à la mobilité postulaient facilement auprès d'institutions éloignées leur offrant de meilleures conditions. Les sources de financement étaient variées elles aussi. Je voyais que les luttes d'influence pouvaient être très dures, que les lobbies étaient partout. Néanmoins, grâce à une multitude de collègues et d'universités, je pensais qu'un contestataire, un novateur pouvait facilement trouver un lieu d'accueil et un réseau de pairs avec lesquels partager travaux et idées. Quant à la convivialité entre chercheurs et surtout avec les employés des bureaux administratifs et

bibliothèques universitaires, la différence avec la France de la fin des années 1970 et début des années 1980 était stupéfiante. J'étais habitué à des comportements fréquemment grincheux et fuyants, et je ne trouvais aux Etats-Unis que des gens empressés à aider, en souriant, un inconnu.

Avant mon départ vers les Etats-Unis, dans les années 1983 et 1984, l'ORSTOM se réformait et se réorientait sous l'impulsion d'Alain Ruellan, son nouveau directeur. Plusieurs axes de réflexion furent définis, avec pour chacun deux animateurs chargés d'approfondir réflexion et prospective. Avec Suzanne Lacroix, je fus chargé de l'axe « valorisation de la recherche ». Mon rôle s'est arrêté quand les axes ont cédé la place à des départements qui devinrent les grandes structures administratives et scientifiques, obligatoirement multidisciplinaires, de l'Institut. Il y en avait huit, et comme ils étaient répertoriés par des lettres, le dernier de la liste était le département H *Conditions de l'indépendance et du développement des pays et des peuples*. L'intitulé était magnifique, il semblait dire « colonialistes et impérialistes s'abstenir ! », la lettre H se prononçait comme un couperet qui tombe, on pouvait penser que le H couronnait l'édifice des autres départements, qu'il définissait un objectif ultime, parce que sans indépendance ni développement, à quoi bon se préoccuper du reste ? Un peu plus tard, l'intitulé s'est simplifié en *Conditions d'un développement indépendant*. C'était presque les mêmes mots mais, en éliminant *pays* et *peuples*, la charge idéologique et combative semblait évacuée, ou simplement tue.

Le renouvellement des personnes a nécessairement accompagné celui des structures. Etant pédologue,

j'avais toujours eu d'excellentes relations avec les plus anciens que moi, les Georges Aubert, Noël Leneuf, Pierre Ségalen, Bernard Dabin ou Roger Maignien. Ils avaient tous accepté que je développe des idées, des méthodes nouvelles, qui allaient souvent à l'encontre des leurs, et ils laissaient les choses évoluer, sans trop s'engager, attendant de voir ce qu'il finirait par advenir. J'avais beaucoup malmené le système de classification des sols, domaine de prédilection d'Aubert, qui ne m'en voulait pas pour autant. Au moment de ma soutenance de thèse, il dit textuellement, dans l'amphithéâtre de l'université de Dijon : « J'en ai pris pour mon grade, mais vous l'avez fait avec une telle gentillesse... » C'est à lui que je demandai plus tard de me remettre officiellement l'ordre national du Mérite, dans une cérémonie qui fut vraiment amicale et festive. Avec la réforme de 1983 et la nomination d'une nouvelle commission chargée de la pédologie, tout a changé. Ma génération arrivait au pouvoir. Sur le terrain, outre-mer, deux collègues de ma promotion que je pouvais appeler mes amis s'employèrent à saboter ce qui avait été fait en Côte d'Ivoire, ou que faisaient encore Alain Beaudou et ses collègues en Nouvelle-Calédonie. Au plus haut niveau de la commission, il en allait de même. La mise au placard ne m'attirait pas, même utilisée à écrire des livres déjà préparés ou entrevus. Je pensais qu'une porte de sortie serait pour moi la bienvenue, s'il s'en présentait une.

L'axe H était encore dans sa période de gestation quand je me décidai à aller à une de ses réunions. Les sciences humaines et sociales, dans leur ensemble (de l'ethnologie et la sociologie, à la démographie et l'économie) y étaient les seules disciplines représentées. Les animateurs en étaient Philippe Couty, un vieil ami puisque nous avons fait une partie de notre service

militaire ensemble, et Roland Waast. Fort de mes relations américaines commençantes, je me permis de suggérer des études dans la lignée de la sociologie des sciences, pour mieux comprendre la dynamique et les contraintes des chercheurs, ceux de l'Institut comme ceux des pays en développement. Mon exposé fini, Roland Waast s'exclama : « Comment se fait-il que nous n'y ayons pas pensé nous-mêmes ! » Lorsqu'un département succéda à l'axe, Roland en devint le chef charismatique. Il décida de créer une équipe sur les thèmes que j'avais suggérés et me dit : « Il faut que tu viennes avec nous ». En 1984, c'était fait, j'appartenais désormais au département *Conditions d'un développement indépendant*. Pour l'orientation et l'évaluation de ma carrière, je ne relevais plus de la commission de pédologie, mais de celle de sociologie.

Jeune et brillant membre de l'équipe de sociologie des sciences appliquée aux pays du Sud, Rigas Arvanitis s'est joint à moi pour organiser et tenir un grand forum, de deux jours, sous le titre *Pratiques et politiques scientifiques*, qui se tint en février 1984 dans un amphithéâtre de l'ancienne Ecole polytechnique, rue Descartes. En réunissant des spécialistes variés et des décideurs de la recherche, le forum avait pour but de jeter les bases de la problématique, des méthodes de notre équipe, et de donner à celle-ci une bonne visibilité dès le départ. Les Actes du forum se transformèrent en livre, comme on peut l'imaginer, en conservant le même titre *Pratiques et...* Le noyau central de l'équipe était formé de Rigas Arvanitis, moi-même, et bientôt Jacques Gaillard puis Roland Waast quand il fut déchargé de l'animation du département. Je ne peux mentionner tous ceux qui, comme Kapil Raj maintenant devenu professeur d'Université, s'y agrégèrent plus ou moins étroitement ou durablement, qu'ils fussent chercheurs

de l'IRD ou d'institutions étrangères. J'ajouterai seulement avoir trouvé un intérêt et un plaisir particulier dans la fréquentation d'universitaires algériens, les Yamina Bettahar, Ali El Kenz, Hocine Khelfaoui, Abderrahmane Abedou, Badia Yacine.

D'une façon générale, pendant près de dix ans au Département *Conditions d'un...* et à la commission de sociologie, jusqu'en 1993, j'ai beaucoup apprécié mon environnement. Roland Waast et Bernard Schlemmer étaient deux des plus proches collègues, eux-mêmes liés par une longue amitié et des expériences de travail communes. Malgré des formations professionnelles initiales si éloignées, les sciences de la terre pour moi et les sciences sociales pour eux, nous pouvions nous sentir intellectuellement proches. De plus, nous voisinions dans nos bureaux, dans le travail de réflexion, dans la paperasse d'une administration en état permanent de restructuration. J'ai appris énormément d'eux et de tous les autres sociologues et ethnologues rencontrés dans les réunions de travail et séminaires, et j'ai surtout compris la sincérité de leurs engagements. Sans doute certains avaient-ils entre eux quelques problèmes relationnels, mais ces problèmes me semblaient généralement plus théoriques ou idéologiques que liés à des ambitions personnelles comme j'en ai connus ailleurs, là où la recherche scientifique n'est qu'une profession parmi d'autres. Le travail sur l'humain façonne en profondeur les mentalités de ceux qui le pratiquent.

La reconstruction

Dans le remue-ménage qui accompagna la mutation de l'ORSTOM en IRD, Maurice Lamouroux et moi fûmes débarqués promptement de la direction des services scientifiques centraux de Bondy. Cela n'avait pas d'importance pour Maurice qui partait à la retraite (sans savoir qu'elle serait, hélas, bien courte) ni pour moi, très pris par le département H et n'ayant plus besoin d'une autre occupation officielle. Plus clairement que dans notre cas, le changement des personnes à l'intérieur de l'IRD avait souvent pour but, non seulement de s'adapter à de nouvelles structures, mais aussi de faire place à des personnes engagées politiquement dans le sens du moment. J'ai beaucoup apprécié, je l'ai déjà dit, certains collègues arrivés ainsi à des postes en vue et qui avaient été formés dans une culture plus ou moins marxisante. L'un de mes amis d'Afrique, trotskiste convaincu et suivant en cela une tradition familiale, se trouva ainsi chargé d'un département orienté vers la santé. J'avais provoqué un jour son indignation en prétendant que Trotski, encore

chef de l'Armée rouge, s'était dégonflé face à un Staline montant vers le pouvoir absolu. « Personne, rétorqua-t-il avec un regard noir à mon endroit, n'a le droit de traiter Trotski de dégonflé ! » Je ne m'arrogeais pas ce droit, en fait, mais la provocation est un jeu. Ceci dit, je trouvais chez les nouveaux *apparatchiks* une ouverture d'esprit et une attention envers les personnes qui manquaient beaucoup à ceux de la précédente gouvernance.

Je suis arrivé dans un département dominé par les sciences sociales pour y créer, suite au forum de la rue Descartes, une équipe ayant comme intitulé *Pratiques et politiques scientifiques*. Il m'était difficile de prendre pour modèle la sociologie des sciences telle que l'avait développée Robert K. Merton (1973) le premier, car elle me semblait entachée d'un manque de spécificité. Merton et les auteurs qui le suivaient, avec leurs propres variantes, parlaient de « la » science comme s'il s'agissait d'une entreprise unique ou uniforme, obéissant partout aux mêmes règles. Leurs descriptions des relations, des conflits, des réseaux s'établissant entre les hommes de science auraient pu s'appliquer à d'autres secteurs d'activité (l'industrie par exemple) : il aurait suffi, pensai-je, de changer les références, les noms des individus, des entreprises citées et les discours de ces sociologues seraient restés valables peu ou prou. Ils avaient une vision de l'extérieur simplificatrice ou superficielle d'un côté, trop philosophique de l'autre. La mienne provenait de l'intérieur d'une certaine pratique scientifique et d'un fait que j'avais personnellement ressenti, à savoir que « la » science recouvrait des conditions fortement hétérogènes. J'avais passé des années dans des centres pluridisciplinaires, je m'étais à certains moments occupé de les gérer, j'avais par obligation lu, compilé et parfois

corrigé des masses de comptes-rendus d'activité de disciplines variées : je voyais plus facilement les différences que les similitudes. C'est sur ce bagage, avec ce *background*, que mes nouvelles activités allaient commencer autour des « pratiques » et « politiques » scientifiques.

Le matériel sur lequel il m'était le plus facile de travailler était l'ensemble des publications, considérées comme produits finaux de l'activité scientifique. Lors du forum, William Turner, chercheur documentaliste du CNRS-INIST, avait bien montré comment les analyses statistiques de ces publications étaient parvenues à constituer une sorte de discipline ou de spécialité que l'on nommait la *scientométrie*. Lui-même travaillait sur des analyses élaborées, basées sur les « cooccurrences de mots clés », aboutissant à ce qu'il appelait des « leximappes » ou des « cartindex », et je me suis servi de sa méthode, de ses logiciels aimablement mis à ma disposition. Cependant, d'une façon générale, tous les travaux scientométriques me paraissaient brillants sur le plan formel, mais manquant de profondeur, de compréhension de la chose scientifique elle-même. La raison en était très simple : ils utilisaient exclusivement les mots clés attribués à chaque publication dans l'une ou l'autre des grandes bases de données bibliographiques, américaine ou française. Ces mots clés étaient extraits par voie informatique et, malgré toute la sophistication de leur traitement, le sens dont ils étaient porteurs restait limité. Sachant quel soin chaque auteur met à trouver, pour la publication qu'il prépare, un titre aussi explicatif que possible, il me semblait par exemple réducteur de ne pas introduire, dans les données de l'analyse, les mots choisis par lui dans son titre. Ce genre de scientométrie permettait au mieux de grandes évaluations, comme celle faite par un Américain nommé

Eugene Garfield, dont le résultat le plus spectaculaire était de proclamer la science française trop « provinciale », soulevant une vertueuse indignation dans l'hexagone.

Mon premier objectif était d'aller plus loin dans la connaissance, la compréhension de la science et de ses multiples productions. Au lieu de procéder par sondages et extractions automatisées, je me suis mis à travailler « manuellement », si l'on peut dire, sélectionnant et étudiant chaque référence, ajoutant aux mots clés attribués par les documentalistes spécialistes des bases bibliographiques, d'autres descripteurs que je choisissais dans les titres, les résumés, les plans de classement, ou dont je décidais par moi-même. A l'évidence, les bases bibliographiques ignoraient certains critères, comme la finalité pratique des études, leur portée locale ou générale, et il fallait pallier à ces lacunes si l'on voulait voir vraiment ce qui se passait. Avant tout traitement statistique, cela représentait pour moi un gros effort de dépouillement et de référencement mais j'y étais aidé par une habitude de la pluridisciplinarité et de la gestion de la recherche. Mon deuxième objectif était de travailler pour les pays en développement. Vingt années passées en Afrique m'avaient sensibilisé aux problèmes particuliers qui s'y posaient. La science des pays tropicaux n'était pas (ou peut-être pas encore, si la situation a évolué en cette nouvelle direction) un fragment comme un autre de la science globale. Il fallait mettre au jour les procédés d'attraction (et de domination) exercés par les grandes centrales scientifiques du Nord, identifier ce que j'appelais la science « disponible », celle qui sans avoir été produite pour eux pouvait être directement utile aux pays du Sud, et détecter les recherches et les équipes émergentes.

J'ai réalisé deux études principales, la première sur *Sols et agriculture des régions chaudes* (1988), la seconde proposant un panorama complet de *L'Afrique scientifique de la fin des années 1980*. Elles apportaient évidemment des données factuelles nombreuses, mais ce qui leur conférait une portée plus générale et théorique était cette question posée ainsi dans l'un de mes textes : *Le champ scientifique a-t-il une structure ?* Pour y répondre, j'avais constitué une série d'indices calculés à partir des données scientométriques brutes (enrichies comme dit plus haut), indices d'associativité, de mobilité, de coopération, de prestige, etc. Ces indices n'étaient pas appliqués à chaque discipline scientifique, ce qui eût amené bruit de fond et dispersion, mais à un nombre réduit de grands « domaines », comme celui des sciences de la terre, ou des sciences médicales. Traduisant visuellement ces indices par des graphes multipolaires, j'obtenais des « images » et presque des « modèles », clairement différents d'un domaine à l'autre. La bibliométrie, telle que je la pratiquais, faisait la démonstration concrète de ce que j'avais autrefois ressenti : la science apparaissait structurée, vectorisée, la pratique scientifique n'étant pas la même partout. Pour reprendre l'expression du jeune Bruno Latour de l'époque, et pour l'élargir, j'aurais pu dire que la *construction sociale* différait nettement suivant les objets étudiés, les méthodes employées, les applications espérées, les partenaires, clients et financiers de la recherche.

Tout le travail de sélection des données et de calcul dont je viens de parler était intégralement le mien, mais pour sa mise en forme finale et sa publication, certains collègues se sont associés à moi. Une collaboration exemplaire s'est ainsi établie entre moi-même et Rigas

Arvanitis, alors chercheur débutant, doué, polyvalent, polyglotte, qui allait montrer dans l'avenir une extraordinaire capacité d'adaptation, de l'Amérique latine à la Chine, et aujourd'hui au Moyen-Orient. Il m'a souvent aidé dans la technique informatique et surtout s'est chargé de réaliser des publications internationales, lesquelles, selon ses termes, « ont fait le tour de la terre ». Moins directement, j'ai bénéficié aussi de la collaboration de Roland Waast, et plus exceptionnellement encore de Jacques Gaillard. Après mon départ, ces trois collègues et amis ont repris avec une nouvelle ampleur les évaluations bibliométriques de la recherche dans les pays en développement, africains principalement.

A mon arrivée dans le département *Conditions...* j'avais pour bagage non seulement une vision pluridisciplinaire, mais aussi une certaine expérience de l'histoire. Il ne s'agissait pas tant d'un goût personnel que de la conviction, acquise dans l'étude des sols tropicaux, que le passé éclairait beaucoup d'aspects du présent, pour la science comme pour la société dans son ensemble. Une opportunité de progresser dans cette voie s'est bientôt présentée à moi. Me trouvant un jour dans le train allant de Paris à Bruxelles où je devais assister à un congrès de la francophonie, je me mis à la lecture des écrits de voyage de Chateaubriand, pour passer le temps de façon instructive et agréable. Quelques notes infrapaginales de l'édition de la Pléiade m'apprirent l'existence d'un William Bartram, voyageur et naturaliste américain du 18^e siècle, auquel notre grand écrivain romantique fit des emprunts plus ou moins reconnus. Lorsque je me suis trouvé à l'*University of Kentucky*, quelques années après, j'ai entrepris de me documenter plus sérieusement sur ce mystérieux Bartram. De plus, j'ai eu la chance de visiter

en Floride beaucoup de sites où il avait vécu et qu'il avait décrits. Richard Haynes, professeur de philosophie à l'*University of Florida* de Gainesville m'y conduisit, avec autant de disponibilité que de savoir. Grâce à lui et à son épouse Jane, tous deux portés vers l'écologie, je découvris la mythique savane Alachua, le *Great Sink* autrefois repaire d'innombrables alligators, la belle rivière St. Johns, la vieille ville de St. Augustine et son sinistre Castillo San Marco où furent emprisonnés tant d'Indiens et de Noirs. Un autre séjour, à Philadelphie cette fois, me permit de visiter la maison de famille où Bartram a passé une grande partie de sa vie. La connaissance des lieux aide à s'imprégner de l'esprit d'un auteur.

Revenu en France, et lorsque j'en trouvais le temps, j'achevai sur cet auteur naturaliste le livre commencé aux Etats-Unis et dont je reproduis ici seulement le sous-titre, *Découverte du paysage et invention de l'exotisme américain* (1991). Je le présentai au Salon du livre de Paris, dans le Grand Palais : pour la première fois, un chercheur de l'ORSTOM-IRD se livrait en public à une séance de dédicace. Ce n'était qu'un éphémère passage dans les cérémonies du monde des lettres, mais mon épouse le transforma en une petite fête, et chaque visiteur intéressé par Bartram (qui lui-même était un quaker buveur d'eau) se vit offrir une coupe de champagne bien frappé. Le livre présente plusieurs niveaux de lecture, on peut le prendre simplement comme un récit de voyage distrayant, ou s'attacher à l'histoire du paysage et de l'exotisme, comme indiqué dans le sous-titre. Le plus important, à mon sens, et la raison pour laquelle j'avais entrepris de le faire, n'était pourtant pas là. Bien que moins évidente, certains lecteurs ont pourtant compris mes intentions. Ainsi, une très longue lettre de commen-

taires sur le livre me parvint un jour : elle émanait de Michel Gleizes, qui avait passé toute sa carrière à la direction de l'ORSTOM, pour en être finalement le secrétaire général, et qui avait pris récemment sa retraite. Le nouveau directeur de l'Office, Alain Ruellan, disait qu'il était « la mémoire de l'ORSTOM ». Je retiendrai ici une de ses formules : « On pourrait faire de Bartram, m'écrivait Michel Gleizes, un Orstomien d'honneur ». Il avait parfaitement saisi que le portrait que je donnais du naturaliste américain était, bien que venu d'un passé de plus de deux siècles, une image ressemblant aux nombreux chercheurs que lui-même, Michel Gleizes, avait connus et gérés. Il en était autrefois pour Bartram comme de notre temps pour les chercheurs de l'ORSTOM. Tous avaient eu à lutter pour leur autonomie, tous avaient été confrontés à des milieux naturels nouveaux, presque inconnus. Leurs moyens intellectuels et matériels étaient contrôlés de loin par des « patrons » pour le premier, par des « mandarins » pour les derniers. On reconnaît parfois plus facilement dans le passé ce que l'on refuse de voir ou de comprendre autour de soi. Indirectement, il devient possible d'expliquer, d'argumenter, de défendre certains points de vue sur des problèmes actuels en se servant de l'exemple donné par des auteurs anciens : on ne fait pas alors de l'histoire pour elle-même, mais pour pousser à la réflexion et au débat.

A notre retour d'Afrique, ma famille et moi avons vécu à Chantilly, là où se trouve le château du connétable de Montmorency puis du Grand Condé, restauré, rebâti, transformé en musée par le duc d'Aumale à la fin du 19^e siècle. De l'autre côté de la ville, au milieu d'un vaste parc, le centre culturel des Fontaines a été installé par les jésuites dans un autre château, moins grandiose, qui fut construit et occupé

par la famille Rothschild avant la Deuxième Guerre mondiale. La bibliothèque de ce centre culturel abritait un regroupement des collections de livres auparavant dispersés dans plusieurs institutions des jésuites. Elle était dirigée par le R.P. Brunet qui m'amenait parfois feuilleter, dans les rayons, de très anciens livres d'histoire naturelle aux prodigieuses illustrations aquarellées. Dans l'atmosphère feutrée de cette bibliothèque fréquentée surtout par des ecclésiastiques, théologiens, ou personnes en quête de spiritualité, j'étudiais les voyageurs et naturalistes des 18^e et 19^e siècles, et surtout le plus grand d'entre eux, Alexandre de Humboldt. Comme avec Bartram, j'ai trouvé dans le passé des sciences d'autres situations, d'autres personnages comparables à ce qui existe aujourd'hui. Humboldt m'a servi, lui aussi, de référence. Bien d'autres historiens développent la même approche, et c'est ainsi que je me suis trouvé un jour invité à faire une communication à une table ronde organisée par Patrick Petitjean sur le sujet suivant : *Une politique scientifique peut-elle tirer un enseignement de l'histoire des sciences ?* (1992). Ma réponse était positive, on s'en doute.

La *Revue Tiers Monde* m'avait donné, peu avant, une première occasion de clarifier mes idées sur le sujet. Choissant un titre provocateur, *L'Histoire peut-elle recommencer ?* (1986), je prenais la précaution immédiate d'ajouter que « chacun sait, bien entendu, qu'il n'y a jamais de véritable recommencement ». On peut trouver des similitudes mais pas d'éléments strictement identiques d'une époque à l'autre. Autre formulation du même problème, je demandais aussi : « L'Histoire peut-elle ne pas continuer ? » Les pays en développement, que d'autres considéraient comme un boulet produit indirectement et traîné par les pays du

Nord, m'apparaissaient comme un formidable laboratoire dans lequel on pouvait espérer que se produise, selon une échelle de temps nouvelle et plus rapide, quelque chose qui ressemble à la lente avancée de la science et de la technologie effectuée par les pays occidentaux lors des siècles passés. Le recours à l'histoire me permettait aussi quelques attaques contre les bêtes noires de toute ma carrière, *apparatchiks* bornés mais sûrs d'eux, gestionnaires se sentant habilités à gouverner la recherche depuis leurs bureaux des organismes de tutelle. « Il faut maintenant, disais-je, poser une question impertinente. Que serait-il advenu si les communautés scientifiques du 18^e siècle s'étaient trouvées prises, comme celles des pays en développement actuels, dans un réseau serré de gestion et de programmation ? S'il y avait eu des ministères de la Recherche, s'il y avait eu une organisation internationale pour la science ? » Il était facile de montrer dans le passé que rien n'avait fonctionné comme on l'espère de nos jours, que les progrès de la science, de la technologie, du développement avaient été presque toujours déphasés entre eux et imprévisibles à court terme. Les retombées de la science sont souvent longues à venir. « Ce n'est que dans une vision historique que le problème de la liaison entre la science et le développement trouve son véritable sens. »

Poursuivant mon questionnement, j'en venais ensuite à considérer les hommes de science en eux-mêmes, essayant de montrer comment ils comprenaient leur rôle et comment ils orientaient en conséquence leur travail. L'histoire, toujours elle, me semblait montrer une succession de savants d'esprits fort différents. En quelques mots, les premiers apparus baignaient dans l'ambition encyclopédique, ils étaient persuadés de l'interconnexion de tous les savoirs et ne se sentaient

aucunement limités par des compétences qui leur seraient refusées par des observateurs extérieurs. Ils pouvaient être un jour physiciens et économistes le lendemain. Les hommes de science suivants se sont enfoncés au contraire dans une spécialisation étroite et cloisonnée. Par exemple, certains détruisaient par la chimie agricole, ses engrais et pesticides, ce que d'autres naturalistes essayaient de comprendre, de classer et finalement de protéger. Les derniers hommes de science arrivés, ceux de mon temps, ont eu pour ambition d'établir (ou de rétablir ?) la multidisciplinarité. En fait, elle était plus facile à invoquer qu'à réaliser, et n'a été bien souvent (mon analyse étant celle des années 1980) qu'une tarte à la crème d'aimables *apparatchiks* mus par l'illusion de transformer le monde, et surtout le tiers-monde. « Les sentiments généreux, disais-je, ne se transforment pas facilement en idées scientifiques. » Mon expérience personnelle me persuadait que, pour une vraie multi ou transdisciplinarité, il fallait disposer d'un ensemble de diagnostics, d'un langage, d'une base commune entre disciplines, formant, pour reprendre mes termes de l'époque, une « passerelle » ou un « référentiel commun ». Ce n'était pas facile mais j'avais tenté de le faire avec l'école d'Abidjan. Je croyais aussi profondément que les futurs chercheurs devraient passer par une pédagogie nouvelle, issue de l'histoire, de l'épistémologie, de la sociologie des sciences, leur apprenant « le décroisement des savoirs » et les habituant à porter leur regard « à la fois sur le versant intérieur de la science et sur le versant extérieur, en direction du développement ».

C'était tout un programme, évidemment, mais pas forcément une pure utopie. Mes réactions épidermiques contre la fausse pluridisciplinarité et ses proclamations dénuées de réalité ne m'interdisaient pas de croire

fermement que « le principe de multidisciplinarité est lié à une conception bien définie de la structure profonde de la science. Si l'on préconise ce principe avec tant de force et d'insistance, c'est que l'on pense que la recherche trouve sa dynamique dans un jeu sans cesse renouvelé de transferts, d'adaptations, dans une complexification croissante, et pas seulement dans l'approfondissement d'analyses particulières. » Le séminaire *Interfaces de la connaissance des milieux naturels* (1984) puis le livre *Milieux et Paysages* (1986) découlaient de cette idée fondamentale. « Une interface scientifique, disais-je aussi, est concevable sur le modèle d'une membrane poreuse qui laisse passer sélectivement certains ions ou molécules et maintient les autres en dehors des échanges, dans leurs propres compartiments. » Les chapitres précédents ont montré que ma démarche passait par « la reprise d'un intérêt scientifique pour le visible, le concret », et par la création d'un langage transdisciplinaire pour désigner, décrire les « objets » que sont roches, sols, végétaux, etc. Cela permettait d'aborder de façon nouvelle et plus objective l'interface entre les différentes sciences du milieu naturel (pédologie, botanique, etc.), et entre celles-ci et d'autres disciplines scientifiques.

Cherchant à aller plus loin encore, j'ai terminé le livre *Milieux et Paysages* par un essai sur le thème *Les sciences du milieu naturel dans le champ anthropologique*. C'était une tentative assez théorique, laborieuse sans doute et un peu risquée, que j'argumentais par des éléments tirés de mon travail antérieur d'épistémologie, et par de nombreux rappels de l'histoire et de la philosophie des sciences. Aujourd'hui, j'en retiendrai surtout l'idée suivante, qui transpose l'image banale de sciences « dures » et de sciences « molles ». Celles du milieu naturel sont loin d'être des

sciences dures, comme doivent l'être des disciplines véritablement expérimentales. Elles sont envahies par des schémas, des idées, des motivations, des vocables issus de la vie courante, c'est-à-dire par des matériaux relevant habituellement de l'anthropologie. Il doit être possible pour tous ceux qui en feront l'effort de parvenir à une certaine compréhension de ces sciences tellement liées à l'expérience commune, et de trouver un terrain de dialogue avec elles, sans avoir une formation avancée de naturaliste. La pédagogie élargie, suggérée plus haut, doit le permettre surtout à qui vient des sciences humaines et sociales. Ainsi voit-on qu'il deviendra possible de conduire nos sciences du milieu « aux frontières de l'anthropologie » ou, pour prendre une autre formulation, les situer dans un champ anthropologique compris de façon très large.

« Les sciences de la nature et les sciences humaines », écrivais-je, « ne sont pas réputées pour entretenir des relations faciles. Il est pourtant peu de cas où la cassure entre disciplines peut paraître à la fois aussi profonde et aussi irritante. » J'ai beaucoup cherché ce que les ethnosciences avaient à dire de la question, consultant les écrits de ce J. Carter (1948) que l'on dit être leur fondateur et d'auteurs réputés et plus récents comme André G. Haudricourt ou Jacques Barrau, l'un et l'autre du Muséum national d'histoire naturelle. Il m'a semblé qu'elles portaient une attention trop orientée vers les taxonomies, mettant en parallèle la place et la dénomination que telle plante ou tel animal prennent dans les classifications et nomenclatures, scientifiques et vernaculaires. Les milieux naturels ne peuvent pas être vus seulement ainsi, car ils se décomposent aussi à d'autres niveaux spatiaux, comme celui d'un feuillage, d'une forêt, d'une colline.

J'aurais dû, me semble-t-il aujourd'hui, aller moins vers le détail de ces ethnosciences et davantage vers le niveau de réflexion plus large, plus théorique, que l'on doit à Claude Lévi-Strauss. Dans un précédent chapitre, j'ai déjà évoqué sa dénonciation de la dominance dans nos disciplines scientifiques modernes de « l'intelligible » par rapport à « l'expérience sensible », et la possibilité de développer une « science du concret », puisque celle-ci est déjà présente dans la pensée sauvage. C'est à peu près ce que je disais de « l'occultation de la perception première » que devait combattre un nouveau « langage transdisciplinaire ». Aujourd'hui, les résonances, les parallèles que je découvre entre mes idées et celles, tellement mieux exprimées et certainement plus profondes, de Lévi-Strauss, se multiplient. Il était question pour moi, par exemple, d'amener *les sciences du milieu naturel dans le champ anthropologique*, quand lui disait de l'ethnologie (telle qu'il la pratiquait) « que sa méthode assemble des procédés de toutes les formes du savoir : sciences humaines et sciences naturelles » (Interview de 1956). Et comment ne pas trouver une source de réflexion féconde dans son idée d'une science de l'homme qui ne soit, en réalité, qu'une des sciences naturelles ?

Il est maintenant possible de reconsidérer, dans son ensemble, le travail que j'ai réalisé après avoir quitté la commission de science du sol pour celle de sociologie. Il a été présenté ici autour de trois thèmes, la bibliométrie pour donner une certaine vision de la structure de la science, l'histoire pour en suivre les enchaînements et enfin le recours à l'anthropologie pour appréhender les diverses modalités de la connaissance et la possibilité de les articuler entre elles. Tout cela se trouvait en germe dans les expériences, réflexions, interrogations que

m'avait apportées auparavant, du Gabon à la Côte d'Ivoire, l'étude des sols africains. Je n'ai eu qu'à approfondir, redéployer, recomposer des idées acquises. Irai-je jusqu'à dire que je reconstruisais ce que j'avais entrepris de déconstruire par l'analyse épistémologique d'une discipline vieillotte ?

Il est probable que si j'avais lu et assimilé l'œuvre de Lévi-Strauss dès les années 1960, le fond de mon travail n'aurait pas beaucoup changé, ai-je déjà dit. A l'imaginer aujourd'hui, j'aurais trouvé cependant chez lui une inspiration renouvelée, des références largement acceptées, un langage plus brillant et peut-être aurais-je acquis ainsi, pour défendre mes points de vue et principes méthodologiques auprès d'autres naturalistes, plus d'autorité et des capacités de conviction plus grandes.

Une nouvelle identité

La carrière d'un chercheur ne finit pas comme elle a commencé, et j'irai jusqu'à dire qu'elle n'a pas nécessairement de fin discernable et précise. A mes débuts, je m'identifiais presque totalement à l'Office qui m'employait ; ses buts, ses intérêts étaient les miens. J'ai ensuite acquis une indépendance intellectuelle grandissante et j'ai cru trouver un équilibre dans la règle du *fifty-fifty* : la moitié du temps et de l'énergie pour répondre à ce que l'on attendait de moi, l'autre moitié pour suivre un cheminement intellectuel qui s'imposait comme une nécessité et pas du tout comme la poursuite d'une ambition. Cela aussi s'est trouvé dépassé. Lorsque j'ai décidé de mettre une fin administrative à ma carrière en juin 1995, je ne me sentais plus guère attaché à cet Institut de recherche pour le développement qui avait remplacé l'ORSTOM. D'une certaine manière, je n'en avais plus besoin, il me semblait avoir trouvé une complète indépendance intellectuelle. La réalité allait apporter quelques nuances à cette idée.

Les dossiers dans lesquels je conservais les premiers éléments, les germes d'un travail à développer, s'étaient multipliés, mais beaucoup étaient devenus obsolètes. Dans l'étude des sols en Afrique, j'avais accumulé des données, des échantillons, sans trouver le temps de les exploiter au fur et à mesure. Il m'était impossible de revenir en 1995 sur des sujets trop anciens et impliquant un certain travail de laboratoire, mais il y en avait d'autres, plus proches, plus intéressants, qui étaient toujours à ma portée. J'étais très attiré par l'histoire, j'aurais aimé tenter des synthèses, des essais, mais à quoi bon réfléchir, travailler, écrire si rien ne doit sortir de la tour d'ivoire où l'on risque de s'enfermer ? En d'autres termes, il fallait que je reprenne une recherche et produise un document qui ait des chances raisonnables de trouver un éditeur et de devenir un vrai livre. C'est ainsi que je me suis lancé dans une biographie de John James Audubon, le grand naturaliste et ornithologue de la première moitié du 19^e siècle.

Le personnage était dans mon esprit et dans mes cartons depuis bien longtemps. Etant aux Etats-Unis, alors que je travaillais sur William Bartram qui fut un de ses devanciers, j'avais collecté à son sujet bon nombre de documents. Il me restait à compléter mes informations et à trouver l'esprit dans lequel j'allais écrire. Une biographie a l'obligation de faire le récit des événements successifs qui ont constitué une vie. Acceptant cette contrainte, je voulais en outre me placer dans la continuité de deux volets de mon travail antérieur, le premier étant celui des rapports de l'homme à la nature (sous les variantes particulières à l'homme du commun, à l'artiste, au savant) et le second, celui des rapports internes aux communautés

scientifiques (leurs conflits et dominations, les conditions d'émergence de paradigmes nouveaux). Avec Audubon, j'avais trouvé un personnage particulièrement riche, et chaque épisode de sa vie, chaque étape de son œuvre apportait des illustrations, des cas d'espèce, de ces grands thèmes. A cette lecture plurielle imaginée dès le départ, j'ajouterai aujourd'hui la possibilité de suivre une métamorphose de la pensée sauvage chez un John James successivement autodidacte, aventurier, homme de la nature (*American Woodsman* selon ses propres termes), artiste, homme de science, écrivain.

Le plus difficile pour un auteur n'est pas d'écrire, mais de trouver qui va le publier. J'avais eu l'attention attirée sur les éditions France-Empire par un livre traitant de l'Amérique du Nord, celui de Philippe Bonnichon intitulé *Des cannibales aux castors*, parce que l'histoire d'Audubon avait à peu près le même théâtre géographique. Sur le site de France-Empire, je découvris cette question inhabituelle : « Vous avez un projet éditorial ? Faites-nous en part ». Ayant répondu via le courrier électronique, je me trouvai en relation avec Christophe Pichon, alors directeur littéraire de France-Empire, et je découvris bientôt qu'il avait un intérêt personnel pour la nature et surtout qu'il manifestait de grandes qualités humaines : capacité d'écoute et bienveillance envers un auteur nouveau venu. Il accepta mon travail, après quelques modifications justifiées. A la fin de l'année 2001, mon *Audubon – Peintre, naturaliste, aventurier* se trouvait en librairie. Il comportait près de cinq cents pages et seize planches de magnifiques illustrations en couleurs.

Il fallait en faire la promotion, avec l'aide efficace de Myriam Ray, attachée de presse de France-Empire. Je

ne m'étais guère occupé de diffusion pour mes livres antérieurs, même pour *Le voyage de William Bartram* qui pouvait toucher lui aussi un public assez vaste et que j'avais présenté seulement au Salon du livre de Paris, au Grand Palais. Pour *Audubon*, la première opération avait été de tenir une conférence de presse. Elle eut lieu dans la bibliothèque de l'Institut de France, grâce à la bienveillance de la conservatrice en chef, madame Mireille Pastoureau. Cette prestigieuse bibliothèque possède un exemplaire complet des quatre cent trente-cinq gravures aquarellées de *Birds of America*, l'œuvre majeure de John James, d'une inestimable valeur. Il était séduisant de présenter à la fois mon livre et les gravures, en commentant les plus belles ou les plus intéressantes de celles-ci. Pour l'autorisation nécessaire, il fallait le soutien et la présence de deux académiciens. Faisant jouer ses relations, France-Empire a obtenu la participation de Maurice Druon et de Pierre Messmer. La conférence de presse se tint donc devant ces deux personnages qui, depuis la France libre et jusqu'à leur disparition ces dernières années, ont marqué l'histoire contemporaine. Druon était un amateur d'art, il avait lu mon livre et il a apporté à la conférence de presse beaucoup d'esprit et d'humour.

Pour la première fois de mon existence, grâce à *Audubon*, je suis allé à la rencontre des lecteurs dans les salons du livre, journées du livre, livres en fête, à Paris et ailleurs en France. Ces manifestations se sont multipliées dans un passé récent et la rencontre du public est toujours agréable et enrichissante. En province, les gens ne sont pas pressés, beaucoup causent volontiers sans intention d'acheter le livre ayant retenu un moment leur attention, les autres, craignant de se faire forcer la main, passent en évitant de croiser

le regard des auteurs, lesquels s'en amusent, évidemment. Les conférences sont une autre occasion de prendre contact avec un public, j'en ai fait un bon nombre, à la demande d'associations comme France-Louisiane, France-Canada, ou de bibliothèques, centres culturels, muséums. Il était facile, en une heure et demie, d'illustrer mes propos par un montage multimédia et une centaine d'images numériques projetées sur grand écran. Selon l'assistance que je m'attendais à trouver, j'orientais mon exposé et le choix des illustrations en insistant sur la connaissance des oiseaux, l'art de la gravure, l'histoire des sciences, le passé et la géographie de l'Amérique, puisque Audubon permet une grande variété de thèmes.

Dans ces salons du livre, conférences et autres manifestations publiques se produisent parfois des rencontres dont on gardera longtemps un souvenir amusé ou émouvant. Les deux anecdotes qui suivent en donneront une idée. Un jour que je me tenais devant ma pile de livres, je vis arriver vers moi un groupe de trois jeunes gens. Le premier me dit, en substance : « J'ai déjà acheté votre bouquin, mais je le regrette, puisque j'aurais pu l'avoir avec votre dédicace aujourd'hui ». Nous bavardâmes et le petit groupe s'en alla. Une demi-heure plus tard, ayant eu le temps de la réflexion, le deuxième compagnon revint pour acheter le livre et s'en retourna avec son exemplaire dédicacé. Après un délai supplémentaire de réflexion, ce fut au tour du troisième de se décider, et l'opération s'est renouvelée. Enfin, je vis avec étonnement revenir le premier. Vexé d'être le seul des trois sans un *Audubon* dédicacé, il acheta une nouvelle fois le livre, dans l'intention de se défaire de l'exemplaire acquis auparavant en l'offrant à quelqu'un d'autre. Comme toujours lorsque j'en avais le temps, j'ai fait à chacun des trois amis une dédicace aussi adaptée

que possible à leur personnalité et leur centre d'intérêt, lequel se trouvait être la connaissance des oiseaux. J'espère que mon livre est maintenant en bonne place dans leurs bibliothèques.

Mon souvenir le plus cher concerne Yves Berger, personnage très connu puisqu'il fut un grand écrivain et, pendant des décennies, le directeur littéraire des éditions Grasset. On le disait être « l'éminence grise des prix littéraires ». Lors du salon du Quartier latin, je le vis assis pas très loin de moi. A un moment creux dans la circulation des visiteurs, je m'étais approché, un livre à la main, et lui avais dit : « Puis-je vous offrir ma biographie d'Audubon ? » A ma très grande surprise, il me répondit : « Merci, c'est inutile, je l'ai déjà et je l'ai lue ». J'ai ensuite revu Yves Berger assez souvent lors d'autres séances de dédicace, car il était présent à peu près dans tous les salons. Ayant compris son intérêt pour la nature (intérêt merveilleusement exprimé dans *La pierre et le saguaro*), j'ai organisé pour lui à l'Institut de France une présentation des gravures des *Birds of America*, telle que je l'avais faite pour ma première conférence de presse, et dont il donna la conclusion par ces mots : « Un moment de pur bonheur... ». Il était tout à fait sincère, comme j'ai pu le comprendre en le connaissant mieux. Nous finîmes par devenir des sortes d'amis : tous les deux passionnés par l'Amérique, aimant la nature et surtout les oiseaux. Son dernier livre aura été le *Dictionnaire amoureux de l'Amérique*, dans lequel il a donné une belle place au personnage d'Audubon, citant plusieurs fois mon ouvrage. Je devais le retrouver une dernière fois à la fête du livre de Toulon en 2004. Il semblait être très bien, et nous avons passé côte à côte à table la soirée finale, en compagnie de Zoé Valdès et d'autres écrivains

d'Amérique latine. Quelques mois plus tard, hélas, on l'enterrait au Père Lachaise.

Les moments les plus agréables pour un auteur sont probablement ceux de la remise d'un prix littéraire. Myriam Ray, qui organisait mes participations aux salons, eut l'idée de présenter *Audubon* à l'Académie de Bretagne et des Pays de la Loire qui remet annuellement trois prix. Membre éminent de cette académie et historien distingué, Armel de Wismes fit l'analyse et la présentation de mon livre qui se vit décerner le plus prestigieux des trois prix, c'est-à-dire le Grand prix Jules Verne 2002. Cette récompense n'est pas destinée à un roman d'aventure comme son nom éponyme pourrait le faire croire, et des auteurs aussi sérieux et importants que Jean Malaurie et Théodore Monod l'ont reçue en leur temps. La remise du prix s'était faite avec un grand décorum dans un salon lambrissé de l'hôtel de ville de Nantes devant des universitaires et gens de lettres, les discours s'envolèrent avec brio, le dîner en tenue de soirée se tint dans un restaurant des bords de la rivière Erdre et des joutes oratoires le clôturèrent. Des salons aux prix, les fastes de la vie littéraire sont une curieuse aventure pour qui est habitué à l'austérité du travail scientifique, surtout lorsqu'il se passe en Afrique. J'avais connu les congrès internationaux de la science du sol, tenus tous les quatre ans, pour lesquels les pays hôtes organisaient des spectacles et des festivités considérables, et quelques congrès de sociologie aux Etats-Unis, mais il n'y avait là rien de comparable à l'ambiance raffinée qui peut s'établir, pour un prix littéraire, autour d'un seul auteur.

Un livre qui arrive au bon moment sur un sujet porteur remue pas mal de choses, mobilise des gens et peut devenir un tremplin vers des activités ou des

découvertes inattendues. John James avait passé une grande partie de sa jeunesse dans la région nantaise, et c'est très normalement là aussi qu'*Audubon* a trouvé le plus d'échos. L'association Couëron-Audubon-Atlantique était (et est toujours) animée par Jean-Louis Lavigne, l'un des plus directs descendants de la famille Audubon, et par Jean-Yves Noblet, historien de la petite ville de Couëron et de son célèbre artiste ornithologue. Ils sont devenus pour moi des amis et, en plusieurs circonstances, ils ont organisé conférence de presse, séances de dédicace, causeries multimédias, repas gastronomiques. C'est ensemble encore que nous avons découvert des plaques de cuivre gravées en France, appartenant à l'édition *Léon Amiel*, qui sont des copies très fidèles de plusieurs gravures originales de *Birds of America*. Elles subsistaient, complètement oubliées, dans l'atelier d'un graveur parisien.

Motivé par un intérêt régional pour Audubon, le Muséum d'histoire naturelle de Nantes a pris la décision de faire sur lui une grande exposition. Entre l'idée et la réalisation, il y avait beaucoup de travail à faire, et la grande difficulté était d'obtenir, à cause de leur valeur considérable, le prêt de gravures et dessins appartenant à des institutions américaines. Le directeur du muséum, Pierre Watelet, avait la direction des opérations, je me suis tenu à sa disposition pendant une bonne année, venant à Nantes pour les réunions de travail nécessaires, et surtout apportant mes connaissances, jour après jour, par courrier électronique, sur la localisation des documents à demander, le choix des gravures d'oiseaux à exposer, les notices à rédiger, etc. Mon ami Don Boarman, alors directeur du musée Audubon à Henderson (Kentucky), a été d'une grande aide, car il a accepté le prêt de précieuses pièces de son établissement. L'inauguration de l'exposition se tint le

4 juin 2004 et, avec l'appui du maire Jean-Marc Ayrault, ce fut vraiment un bel événement de la vie culturelle nantaise. Don Boarman avait fait le voyage pour y participer. Il y avait dans toute la ville de superbes affiches reproduisant une des plus belles gravures d'Audubon, celle du pélican blanc. La journée d'inauguration fit s'enchaîner conférence de presse, intervention à la télévision locale, croisière sur la Loire et réception pour les participants ou invités de marque. L'exposition avait repris exactement l'intitulé de mon livre, *Audubon – Peintre, Naturaliste, Aventurier*. Elle allait durer un an et demi et recevoir cent mille visiteurs. Les recherches qu'elle a occasionnées ont permis à Pierre Watelet de découvrir, chez une famille nantaise, des documents écrits de la main d'Audubon.

Une autre découverte, beaucoup plus sensationnelle que les deux précédentes, se produisit au même moment au Muséum d'histoire naturelle de La Rochelle. La directrice, madame Michèle Dunand, avait mis la main sur de vieilles caisses jamais ouvertes depuis plus d'un siècle et qui avaient appartenu à un certain docteur d'Orbigny, ami de jeunesse de John James. Elle contenait des dessins d'oiseaux et de petits animaux, épinglés sur des feuilles de notes avec des découpages de gravures naturalistes. Plusieurs réunions s'ensuivirent, et les experts convoqués (dont moi-même) furent formels : les dessins coloriés étaient d'Audubon, certaines inscriptions (initiales, signatures, dates, références à des lieux) les identifiaient clairement. Don Boarman, qui connaissait particulièrement bien la calligraphie de John James, nous apporta quelque temps après une confirmation de plus. Pour qui étudie l'œuvre et l'histoire du célèbre peintre naturaliste, la découverte de ces dessins de jeunesse réalisés dans les marais nantais était d'une très grande importance et

comblait une lacune de nos connaissances. Elle permettait de mieux démontrer la composante française d'une œuvre souvent considérée à tort comme purement américaine. La *Revue 303 - Arts, Recherche et Créations* organisa un numéro spécial sur Audubon, pour lequel je produisis plusieurs articles ; ils furent pour moi l'occasion d'aller plus avant dans la présentation et l'analyse d'œuvres d'art.

Vers la même époque, je reçus un jour un coup de téléphone de Jean-Luc Mage, réalisateur de films documentaires, culturels, artistiques : il avait lu mon *Audubon* et me demandait de l'aide pour un projet de film. Nous avons travaillé ensemble pour établir des maquettes de présentation à envoyer aux sponsors sollicités, constituer des ébauches de scénarios, recenser les objets que l'on pouvait montrer et les lieux possibles de tournage. Je me suis chargé de trouver et de contacter un certain nombre d'institutions et de personnes pouvant devenir en Amérique des partenaires éventuels. Préparer un film exige de la précision, du détail, et pour en donner un exemple, j'en suis arrivé à découvrir au Kentucky un groupe de musiciens capable de reproduire une soirée de musique et de danse, en costumes d'époque, dans une maison que le temps avait épargnée et qui avait été effectivement fréquentée par un John James lui-même musicien et grand danseur. Malheureusement l'argent nécessaire était difficile à trouver, la guerre en Irak est arrivée, il a fallu renoncer à un projet dans lequel l'Amérique tenait trop de place, probablement. Ce fut une grande déception pour Mage. Personnellement, je considèrai que le temps que j'y avais passé était grandement dédommagé par l'amitié d'un artiste comme Jean-Luc et par une petite expérience dans le milieu du cinéma.

L'exposition de Nantes avait fait appel à une dizaine de peintres naturalistes internationaux actuels, pour exposer leurs œuvres parallèlement à celles d'Audubon. Parmi eux, se trouvait un Nantais, Denis Clavreul, naturaliste de haut niveau puisqu'il est docteur ès sciences, dessinateur et aquarelliste remarquable, dont les carnets de voyage se vendent en librairie partout en France. Sous l'impulsion donnée par mon livre et par l'exposition, il a entrepris une série de parcours dans l'Amérique de son lointain devancier, dessinant tout, les gens, les paysages, les oiseaux. Il m'a demandé d'écrire seize textes, correspondant à autant de régions géographiques où Audubon puis lui-même ont exercé leurs talents. Ne voulant pas recommencer une biographie sous une autre forme, j'ai entrepris de composer des sortes de promenades littéraires, pour évoquer non seulement John James, mais aussi et surtout la géographie, l'histoire locale et la manière dont les artistes du moment représentaient leur époque et leur environnement. Histoire et géographie me posaient peu de problèmes, j'avais surtout à étudier les peintures, gravures, dessins de l'époque. J'ai collecté pour cela près de trois mille images numériques et consulté un bon nombre d'ouvrages sur l'art aux 18^e et 19^e siècles en général, et surtout l'art américain.

Ce nouveau travail m'a occupé près d'un an et demi. Le résultat devait être un énorme ouvrage, contenant des aquarelles de Clavreul, des illustrations d'époque, et mes textes qui à eux seuls ont la dimension d'un livre de taille moyenne. Le sort d'un tel ensemble est tout à fait incertain, les chances de l'éditer sont faibles, j'en avais pris le risque dès le départ. J'ai pourtant trouvé de grandes satisfactions à le faire. Lorsque l'on parle de l'art américain du début et du milieu du 19^e siècle, on

évoque immédiatement les peintres que l'on a réunis sous le nom de *Hudson School*, et qui étaient des paysagistes. Ils ont trouvé leur inspiration d'une part dans l'esprit romantique venu d'Europe à cette époque, et d'autre part dans la grandeur, la majesté d'une nature américaine encore très sauvage, où l'homme se sent comme un intrus et se croit mis en présence de la Création à l'état pur. Toutefois, la *Hudson School* ne représente qu'une partie de la production artistique américaine liée aux lieux et paysages, même si c'est la plus prestigieuse. En entrant dans le détail, c'est une multitude d'artistes, de techniques, de sujets représentés que l'on découvre. Pour qui garde à l'esprit que « le paysage appartient à tout le monde », l'inventaire d'une telle production artistique est une merveilleuse occasion de pénétrer dans la diversité des regards que l'homme peut porter sur son environnement. J'ai rejoint ainsi *les chemins parallèles de l'esthétique et de la connaissance* que mon ami Gérard Riou avait explorés le premier, comme dit précédemment.

Beaucoup de chercheurs arrivant actuellement en fin de carrière revendiquent la paternité de trois ou quatre cents publications. Ce comptage englobe évidemment toutes les communications aux séminaires, colloques et congrès dans lesquelles se trouvent recyclés et répliqués leurs résultats originaux, et toutes les associations de deux, trois, quatre auteurs et parfois plus. Le scientifique moderne n'est pas un individu isolé, bien au contraire. A mes débuts, et en Afrique, c'était différent. J'ai vu se développer progressivement les possibilités de rompre l'isolement, jusqu'à la quasi-obligation de passer un temps excessif en réunions de travail, commissions d'évaluation et rencontres scientifiques. Ceci m'amène à comparer le mode de vie que j'ai connu

comme chercheur, et celui de l'écrivain que je suis en quelque sorte devenu. Dans les deux cas, des périodes de travail personnel et solitaire sont nécessaires. La grande différence tient dans les relations sociales. Le chercheur reste généralement dans sa sphère professionnelle, et qu'est-ce qui ressemble plus à un géologue qu'un autre géologue, ou plus à un sociologue qu'un autre socio-logue ? Pour sortir de ces relations confinées (lorsque l'on ne devient pas comme Lévi-Strauss un maître à penser sollicité de partout), il faut avoir une spécialité, un sujet qui flatte l'imagination d'un large public, comme l'étude des dinosaures ou des singes, et même ainsi cela reste rare. Devenant un écrivain (si je me permets ce titre), libre de choisir mon sujet, j'ai eu l'impression de participer, facilement et sans le chercher, à une vie complètement différente, beaucoup plus ouverte sur le monde et les gens, moins monastique et plus normale en quelque sorte, plus brillante parfois, pimentée de situations inattendues et souvent gratifiantes. Ce fut un souffle d'air, j'ai respiré l'air du large. J'avais changé d'identité.

Epilogue

Hommage à l'Afrique

A l'issue de ce « double parcours où se lient le tracé d'une vie et celui d'un savoir », pour reprendre la belle expression de Georges Balandier qui a vécu et travaillé avant moi dans les mêmes pays, il me semble juste de dire tout ce que je dois à l'Afrique. En abordant ce continent, je savais y trouver des conditions de vie aventureuses, un domaine scientifique neuf et riche de découvertes potentielles, mais je n'imaginai pas jusqu'où cela devait me mener.

Terre de contrastes et de tous les excès, l'Afrique a façonné de multiples façons ma carrière, ma personnalité, et jusqu'à ma façon de penser. Elle m'a obligé à reconsidérer une bonne partie du bagage scientifique que mes maîtres, naturalistes des pays tempérés, m'avaient légué. Ce faisant, j'ai abordé d'autres disciplines que celles qui m'avaient formé et qui se croyaient, à tort, à l'abri de toute remise en cause. Je me suis tourné vers les sciences de l'homme d'abord en me sensibilisant à leur travail sur les sociétés africaines, ensuite pour démontrer et dénoncer les travers de ma

discipline et de son langage, enfin pour chercher de nouvelles articulations transdisciplinaires.

Arrivant aux Etats-Unis, ce qui n'était pas prévu dans mes projets initiaux, l'Afrique s'est immédiatement rappelée à moi. Dans leur majorité, les Afro-Américains sont bien différents des Africains de notre époque, mais je rencontrais parfois parmi eux une silhouette, des gestes, une manière de vivre qui me ramenaient d'un coup dans les pays du continent où j'avais longtemps vécu. Et surtout, à fréquenter les bibliothèques, j'ai pris conscience du fait que l'Amérique était sortie elle aussi d'un passé colonial et qu'elle donnait, peut-être, une image de ce que l'Afrique pouvait à son tour devenir, par ses propres chemins et si on ne lui imposait pas de trop grands obstacles.

Il me reste cependant de l'amertume à considérer le travail réalisé en Afrique, pour elle, et ce qu'il en reste aujourd'hui. Beaucoup de pays ne sont plus en situation d'exploiter les connaissances scientifiques durement acquises au cours de décennies. Plus personnellement, je crains que ma démarche et ses dimensions transdisciplinaires ne tombent dans l'oubli, aidées en cela par l'incompréhension ou l'hostilité de certains collègues.

Dans un document de 1998 émanant de l'Association des pédologues français, on peut lire que « la science du sol doit s'élargir par des contacts privilégiés avec les autres disciplines traitant de la connaissance du milieu naturel ». Voilà vingt ans, trente ans que l'on en parle et il semble que l'on n'en soit encore, dans cette association, qu'à des formules incantatoires. Pourtant, de nombreuses études multidisciplinaires intégrées ont suivi le *Petit livre vert de l'école d'Abidjan*. Elles ont été

réalisées par les A.G. Beaudou, J.Ch. Filleron, C.J. Houndagba, Koli Bi Zueli, J.F. Richard en Côte d'Ivoire d'abord puis, avec de nouveaux auteurs, en divers pays d'Afrique, et jusqu'en Asie ou dans le Pacifique. Une longue liste de ces études est donnée en annexe. Hors des contrées qui les ont vues naître, ont-elles été ignorées ou négligées alors qu'il aurait fallu les développer et les faire évoluer ?

L'Afrique m'a permis de vivre, avec d'autres chercheurs, une belle aventure humaine et intellectuelle, mais ce que nous avons réalisé ensemble dans le domaine de la multidisciplinarité et des études intégrées, au cours des années 1970 et 1980, n'est peut-être plus possible de la même manière aujourd'hui, tant la pédologie et autres sciences du milieu naturel se sont transformées, redistribuées et fondues dans le paradigme de l'écologie. Il se peut que tout soit à réévaluer et à recommencer, sur la base d'une nouvelle analyse épistémologique, avec la même visée d'une intégration élargie. Je souhaite que ce soit l'ambition des chercheurs africains ou africanistes qui vont succéder à ceux de ma génération et je les invite, pour ce faire, à partir d'une réflexion sur ce qui constitue la trame de ce livre et dont Lévi-Strauss avait eu l'intuition, la « science du concret ».

Annexe

Références bibliographiques

En raison de leur grand nombre, les références bibliographiques ci-dessous ont été regroupées et simplifiées, mais toute personne habituée à la recherche documentaire sera capable de les compléter, en particulier avec la base Horizon de l'IRD qui répertorie pratiquement tous les travaux de ses chercheurs et de ceux de l'ORSTOM depuis ses débuts. Beaucoup de documents y sont même lisibles et copiables en ligne. Pour le reste, on se reportera à la liste établie par Jean-François Richard sur le site www.paysage.pageperso-orange.fr. Tout ce qui est utilisé dans le présent livre a sa référence ici, mais on ne trouvera pas les publications (faites par l'auteur ou par d'autres) sans rapport avec les thèmes de *l'école d'Abidjan* et relevant de spécialités bien établies, comme la minéralogie des sols, la phytosociologie, etc.

Donner (sauf oublis ou textes de littérature grise peu accessibles) les noms de tous ceux ayant participé plus ou moins directement et activement à *l'école d'Abidjan* montre que, loin de se réduire à un cénacle de théoriciens, cette école a mobilisé de nombreux doctorants, chercheurs et universitaires et que ses applications se sont étendues largement, par les sujets étudiés comme par leur localisation géographique. Plusieurs universités du continent ont été impliquées par des étudiants et doctorants dirigés par J.F. Richard et J.Ch. Filleron. Il est juste de rendre hommage à ces jeunes Africains qui se sont engagés dans une carrière

scientifique et n'ont pas ménagé leur peine dans des travaux de terrain pour faire mieux connaître les ressources naturelles de leurs pays.

L'A. est le seul signataire :

CHATELIN (Y.) *Notes de pédologie gabonaise.* Cah. Orstom sér. Pédol., 1964, 2, 4. // *Essai de classification des sols ferrallitiques du Gabon.* Cah. Orstom sér. Pédol., 1966, 4, 4. // *Influence des conceptions géomorphologiques et paléoclimatiques sur l'interprétation de la genèse et la classification des sols ferrallitiques d'Afrique centrale et australe.* Cah. Orstom sér. Pédol., 1967, 5, 3. // *Notes de pédologie gabonaise. Géomorphologie et pédologie dans le Sud Gabon, des Monts Birougou au littoral.* Cah. Orstom sér. Pédol., 1968, 6, 1. // *Les sols ferrallitiques. Historique, développement des connaissances et formation des concepts actuels.* Initiations-Documentations Techniques n° 20, Orstom, 1972. // *Éléments d'épistémologie pédologique : application à l'étude des sols ferrallitiques.* Cah. Orstom sér. Pédol., 1972, 10, 1. // *Les sols ferrallitiques. L'altération.* Initiations-Documentations Techniques, n° 24, Orstom, 1974. // *Quelques remarques à propos de la notion de volume pédologique.* Cah. Orstom sér. Pédol., 1978, 16, 4. // *Les moyens de l'expression transdisciplinaire et leur application aux sols.* In Travaux et Documents n° 91, Orstom, 1978. // *Une épistémologie des sciences du sol.* Doctorat d'Etat, Univ. de Dijon, 1976 & Mémoires n° 88, Orstom, 1979. // *Les sciences du Milieu Naturel dans le champ anthropologique.* In Milieux et Paysages, Masson 1986. // *La science et le développement : l'histoire peut-elle recommencer ?* Revue Tiers Monde, 1986, 25, 105. // *Estudo dos solos e da paisagen tropical : nascimento das comunidades e das relações com o mundo rural.* Cadernos de Difusao de Tecnologia (Brasilia), 1987, 4, 1. // *Qu'est-ce que la science coloniale ? Mise en perspective, rappels historiques, études de cas.* Table Ronde « L'innovation en milieu agricole », Orstom, Montpellier, 1991. // *Science et développement : une politique scientifique peut-elle tirer un enseignement de l'histoire des sciences ?* In Sciences and Empires, Kluwer Academic Publishers, 1992. // *Genèse, mutation et éclatement des paradigmes : le cas de la science des sols tropicaux.* In Les Sciences hors d'Occident, Orstom, 1996.

L'A. est le premier cosignataire :

CHATELIN (Y) & MARTIN (D.) *Recherche d'une terminologie typologique applicable aux sols ferrallitiques.* Cah. Orstom sér. Pédol., 1972, 10, 1. //

___ & BOULVERT (Y.), BEAUDOU (A.G.). *Typologie sommaire des principaux sols ferrallitiques et ferrugineux tropicaux étudiés en République centrafricaine*. Cah. Orstom sér. Pédol., 1972, 10, 1. // ___ & BEAUDOU (A.G.) *Proposition pour une nouvelle méthode de description et de cartographie des sols : le cas des sols ferrallitiques*. International Congress of Soil Science, Edmonton, 1978. // ___ & RICHARD (J.F.), LENEUF (N.) *Modèles verbaux et transdisciplinarité dans l'étude des sols et des paysages (tropiques humides)*. Cah. Orstom sér. Pédol., 1982, 19, 1. // ___ & ARVANITIS (R.) & al. *La question des dominations scientifiques*. In *Pratiques et Politiques Scientifiques*, Orstom, 1984. // ___ & RICHARD (J.F.), RIOU (G.) *Du Milieu Naturel comme lieu de rencontre du sens commun, de la pensée philosophique et de la démarche scientifique*. In *Milieus et Paysages*, Masson, 1986. // ___ & ARVANITIS (R.) *National scientific strategies in tropical soil sciences*. *Social Studies of Science*, 1988, 18. // ___ & ARVANITIS (R.) *Stratégies scientifiques et développement : sols et agriculture des régions chaudes*. *Etudes et Thèses*, Orstom, 1988. // ___ & ARVANITIS (R.) *Between centers and peripheries : the rise of a new scientific community*. *Scientometrics*, 1989, 17, 5-6. // ___ & ARVANITIS (R.) *Indices de structuration de l'activité scientifique : exemple de cinq domaines avant 1968 en Côte d'Ivoire*. In *Les indicateurs de science, Colloques et Séminaires*, Orstom, 1992. // ___ & WAAST (R.) *L'Afrique scientifique de la fin des années 1980 : approche bibliométrique, panorama général, stratégies nationales, champs thématiques*. In *Les Sciences hors d'Occident*, Orstom, 1996.

L'A. est l'un des cosignataires :

AUBRY (A//M.) ... **CHATELIN (Y.)** ... & al. *From Poseidon to Neptune. Software for environmental surveys. Soil Information Systems Technology*. (P.A. Burrough & S.W. Bie, ed.), 1984. // **BEAUDOU (A.G.)** & **CHATELIN (Y.)** *Méthodologie de la représentation des volumes pédologiques. Typologie et cartographie dans le domaine ferrallitique africain*. Cah. Orstom sér. Pédol., 1977, 15, 1. // ___ & **CHATELIN (Y.)**, **COLLINET (J.)** *La diagnose des sols et la quantification*. In *Travaux et Documents n°91*, Orstom, 1978. // ___ **DE BLIC (Ph.)**, **CHATELIN (Y.)** & al. *Recherche d'un langage transdisciplinaire pour l'étude du milieu naturel (tropiques humides)*. In *Travaux et Documents n°91*, Orstom, 1978. // **DELHUMEAU (M.)**, **CHATELIN (Y.)** & al. *Notice de la carte pédologique Libreville*. Orstom, Libreville, 1966. // **MARTIN (D.)**, **CHATELIN (Y.)** & al. *Les sols du Gabon : pédogenèse, répartition, aptitudes*. Notice Explicative n° 92, Orstom, 1981. // **RICHARD (J.F.)**, **KAHN (F.)**, **CHATELIN (Y.)** *Vocabulaire pour l'étude du milieu naturel (tropiques humides)*. Cah. Orstom sér. Pédol., 1977, 15, 1.

Autres membres de l'école d'Abidjan :

BEAUDOU (A.G.) *Note sur la quantification et le langage typologique.* Cah. Orstom sér. Pédol., 1977, 15, 1. // *Le langage typologique : un moyen de représenter le milieu naturel et de traiter l'information.* Informatique et Biosphère, Colloque d'Abidjan, 1979. // ___ & CHEVAL (M.) *Notice explicative des cartes pédologiques de République centrafricaine à l'échelle de 1/200 000 (Bambari, Bianga, Mobaye, Bangassou, Rafai).* Orstom, Bangui, 1980. // ___ & COLLINET (J.) *La diversité des volumes pédologiques cartographiables dans le domaine ferrallitique africain.* Cah. Orstom sér. Pédol., 1977, 15, 1. // *Identification et cartographie de certains volumes pédologiques dans le domaine ferrallitique africain.* In Travaux et Documents n°91, Orstom, 1978. // ___ & DE BLIC (Ph.) *Étude typologique du complexe sol-plante en cultures intensives semi-mécanisées dans le Centre ivoirien.* Cah. Orstom sér. Pédol., 1978, 15, 4. // ___ & SAYOL (R.) *Étude pédologique de la région Boundiali//Korhogo.* Notice explicative n°84, Orstom, 1979. // *Étude pédologique de la région Boundiali//Korhogo. Méthodologie et typologie détaillée.* Travaux et Documents n°112, Orstom, 1980. // ___ FROMAGET (M.) & al. *Étude morphopédologique de la région de Tontouta.* Orstom, Nouméa, 1983. // ___ FROMAGET (M.) & al. *Cartographie typologique des sols. Méthodologie.* Orstom, Nouméa, 1983.

RICHARD (J.F.) *Typologie de quelques formations végétales du contact forêt-savane (Sud-Baoulé, Côte d'Ivoire).* Orstom, Adiopodoumé, 1973 // *Paysage, écosystème et environnement : une approche géographique.* L'Espace Géographique, IV, 2, 1975. // *La constitution d'un schéma intégrateur transdisciplinaire.* In Travaux et Documents n°91, Orstom, 1978. // *La science du paysage. Relations, dépendances et autonomies.* Revue Géographique de l'Est, Nancy, 1985, 4. // *La recherche sur les milieux tropicaux, de nouvelles rencontres avec la géographie.* In Travaux et documents de géographie tropicale, n°61, Ceget-Cnrs, Bordeaux-Talence, 1988. // *Le paysage. Un nouveau langage pour l'étude des milieux tropicaux.* Doctorat d'Etat, Univ. Paris I, 1985 & Coll. Initiations-Documentations Techniques n°72, Orstom, 1989. // **RICHARD (J.F.), FILLERON (J.-C.) & KOLI BI ZUELI** *Deux exemples de cartographie intégrée du milieu naturel.* In Travaux et Documents n°91, Orstom, 1978. // **RICHARD (J.F.)** (coord.) & al. *Le dynamisme pionnier dans le Sud-Ouest ivoirien, ses effets sur le milieu forestier.* Unesco & ministère de la Recherche scientifique de Côte d'Ivoire, 1976. // **RICHARD (J.F.)** éd. *La dégradation des paysages en Afrique de l'Ouest.* La Documentation Française, 1990.

AUBRY (A./M.) & al. *Neptune : un système pour la constitution et l'exploitation des bases de données sur l'environnement.* In « Séminifor 3 », Colloques et Séminaires, Orstom, 1990. // **BLAVET (D.)** *Étude*

pédologique du Plateau de Tango. Orstom, Nouméa, 1983. **DE BLIC (Ph.)** & **BEAUDOU (A.G.)** *Etude morphologique de quelques complexes sol-plante en zone de culture semi-mécanisée dans le centre de la Côte d'Ivoire.* In Travaux et Documents n° 91, Orstom, 1978. // **FILLERON (J-C.)** *Éléments pour une diagnose des formes de relief & La diagnose de la surface du sol, sa signification dynamique.* In Travaux et Documents n°91, Orstom, 1978. // *Potentialités du milieu naturel, densités de population et occupation du sol dans le Nord-Ouest ivoirien.* In La dégradation des paysages en Afrique de l'Ouest, La Documentation Française, 1990. // **FROMAGET (M.),** **BEAUDOU (A.G.)** & **LE MARTRET (H.)** *Carte morphopédologique de Canala-Nakéty.* Orstom, Nouméa, 1983 // ____ & **BAUDOU (A.G.)** *Etude morphopédologique des îles Wallis, Futuna et Alofi.* Orstom, Nouméa, 1986. **KAHN (F.)** *Etude dynamique des végétations forestières tropicales. Application aux friches du Sud-Ouest ivoirien.* In Travaux et Documents n°91, Orstom, 1978. // *La reconstitution de la forêt tropicale humide (Sud-Ouest de la Côte d'Ivoire).* Mémoire n° 97, Orstom, 1982. // ____ & **GUILLAUMET (J.L.)** *Les diagnoses de la végétation.* In Travaux et Documents n°91, Orstom, 1978. **KOLI BI ZUELI** *Le front pionnier, et l'évolution récente des paysages dans le Sud-Ouest ivoirien.* In La dégradation des paysages, Documentation Française, 1990. **KRA YAO** *Paysages humanisés dans le Sud-Est ivoirien.* In La dégradation des paysages, La Documentation Française, 1990. **MANÉ (L.K.),** **BOIVIN (P.)** & **SÉGUIS (L.)** *États de surface des sols non cultivés dans la cuvette de Nianga.* In Coll. Colloques et Séminaires, Orstom, 1995. // **MULLER (J-P.)** *Morphologie des horizons supérieurs de sols ferrallitiques du Gabon (Appumites et Epistructichrons dyscrophes).* Cah. ORSTOM sér. Pédologie, 1974, XII, 3/4. // *Microstructuration des structichrons rouges ferrallitiques à l'amont des modelés convexes.* Cah. Orstom sér. Pédol, 1977, XV, 3. // **PODWOJEWISKY (P.)** & **BEAUDOU (A.G.)** *Carte morphopédologique de la Nouvelle Calédonie à 1/200 000.* Orstom, Nouméa, 1987. // **POSS (R.)** *Etude morphopédologique de la région de Katiola (Côte d'Ivoire).* *Carte des paysages et des unités morphopédologiques.* Notice explicative n°94, Orstom, 1982. // **RIOU (G.)** *Étude intégrée des milieux naturels et organisation de l'espace sahélien.* Ceget-Cnrs, Talence, 1980. // *L'eau et les sols dans les géosystèmes tropicaux.* Masson, 1990. // *Savanes. L'herbe, l'arbre et l'homme en terres tropicales.* Masson-Armand Colin, 1995. // **SUTH (S.B.),** **KEO (M.)** & **LONG (Ph. M.)** *Etude pédologique des sols formés sur schiste et sur granite de la région de Gbon.* Orstom, Adiopodoumé, 1974. // **TOURE (A.T.)** *Milieux naturels et humanisation des bas-fonds en zone soudanaise: Katiola (Côte d'Ivoire).* In La dégradation des paysages en Afrique de l'Ouest, La Coopération Française, 1990. // **VIENNOT (M.)** *Etude pédologique de la région de Touba. Carte des unités morphopédologiques.* Notice explicative n°98, Orstom, 1983.

Travaux universitaires (mémoires de maîtrise, de DEA, de doctorat) :

Institut de géographie tropicale d'Abidjan. BAZIRE (D.) *La perception du milieu naturel chez les Malinkés d'Odienné.* 1986. // **COULIBALY (M.)** *Approche linéaire d'une séquence de paysage et généralisation cartographique. Exemple de la région de Dikodougou.* 1986. // **DJAMAT-DUBOIS (M.) & KOLI BI ZUELI** *Méthode pour une étude quantitative de la végétation.* 1975 // *Géosystèmes de la région de Soubré (Sud-Ouest de la Côte d'Ivoire).* 1976. // **DJIBO (S), OUSSEINI (I.) & SALIFOU (K.)** *Cartographie intégrée du milieu naturel. Inventaire et description des paysages de la région de Korhogo.* 1980. // **FILLERON (J-C.) & RICHARD (J-F)** *Quelques observations géomorphologiques dans le Nord de la Côte d'Ivoire.* Ann. Univ. Abidjan, sér. G, 1972, IV. // *Recherches sur les paysages subsoudanais. Les géosystèmes de la région d'Odienné.* Ann. Univ. Abidjan, sér. G, 1974, VI. // **HORENT (P.)** *Description méthodique du milieu naturel en vue du traitement informatique.* 1980. // **KOLI BI ZUELI** *Étude d'un milieu de forêt dense. Analyse et cartographie des paysages dans la région de Soubré.* Thèse 3^e cycle, 1981. // **KRA YAO** *Étude d'un paysage de transition en zone soudanaise (Korhogo).* 1981. // *Milieu naturel et occupation du sol dans une région de vieilles plantations (Adzopé).* Thèse 3^e cycle, 1986. // **MEYER (R.)** *Les paysages de la région d'Oumé-Toumod,* 1981. // **MONTAVON (J-M.)** *Étude et cartographie des paysages entre Abidjan et Grand-Bassam.* 1975. // **TAPE-BIDI (J.)** *Typologie et cartographie des paysages (Korhogo).* 1977. // *Typologie des versants de la région de Touba.* 1978. // *Analyse et cartographie des paysages. Etude d'un milieu de contact forêt-savane, région de Touba.* 1984 // **TOURE (A.T.)** *Un aspect de l'hydrométrie du Nord de la Côte d'Ivoire.* 1986.

Université Cheikh Anta Diop (Départ. Géographie). BA (M.) *Paysage et tourisme. Essai de synthèse géographique sur la Petite Côte sénégalaise.* 1986. // **BOUSSO (A.F.)** *Cartographie et étude des milieux biophysiques de Thillé Boubacar (Région de Saint-Louis),* 1991. // *Espace et temps perçus par un village peul: Sammbo naï (Haute Volta).* 1977. // **DIAGANA (C.)** *Approche méthodologique de l'évolution de la végétation en zone sahélienne.* 1989. // **DIAGNE (Albert)** *Etude et cartographie des milieux naturels sénégalais. Carte des paysages Thiès Sud-Est.* 1987. // *Contribution à l'étude de la répartition spatiale des éléments géographiques.* 1989. // *Les changements d'état d'un paysage de la Moyenne Vallée du fleuve Sénégal (Podor) 1989-1990.* Thèse 3^e cycle. 1995. // **DIAGNE (Alioune)** *Etude et cartographie des milieux naturels sénégalais. Carte des paysages Thiès Centre-Est.* 1987. // *Etude et cartographie des milieux naturels sénégalais. Cartographie et analyse*

des bas-fonds. 1990. // **DIALLO (M.)** Etude et cartographie des milieux biophysiques. La végétation (Vallée du fleuve Sénégal). 1990 // **GUEYE (M.)** Etude et cartographie des milieux naturels (Mboro) : évaluation des ressources en eau de la zone des Niayes. 1989. // **KEITA (S.)** Cartographie et étude des milieux naturels sénégalais : caractérisation et recouvrement sableux des bas-fonds. 1991. // **LO (M.)** Etude et cartographie des milieux naturels sénégalais. Carte des paysages. 1987. // **MANE (L.K.)** Etude et cartographie des milieux biophysiques du terroir de Kissane. 1990. // *Méthodologie pour une identification des unités homogènes en vue d'un développement rationnel du terroir.* 1991. // *Le paysage de Kissane.* 1991. // **MOCTAR (A.)** Etude et cartographie des milieux biophysiques de Ndioum. 1990. // **MOCTAR (M.)** Cartographie et étude des milieux biophysiques (Thiès). 1991. // **MUSTAPHA (M.A.)** Impacts des grands aménagements sur quelques composantes de l'environnement. 1990. // **NDIAYE (A.L.)** Etude et cartographie des milieux naturels. Evaluation des facultés de germination et de régénération de la végétation ligneuse. 1988. // *Etude et cartographie des paysages de la "Grande Côte" sénégalaise : mise en valeur et conservation des ressources naturelles.* Thèse 3^e cycle, 1995. // **NDIONE (J. G.)** Etude de l'élevage en terroir serer. Cartographie des terrains de parcours. 1991. // **NIANG (O.)** Zonalité climatique et milieux biophysiques ouest-africains. 1990. // **SALL (A.)** Etude et cartographie des milieux naturels (Potou). 1991. // *Etude et cartographie du climat dans la région de Thiès-Kaolack.* 1991. // **SARR (M.)** Etude et cartographie des milieux naturels (Tiep) : évaluation de l'intensité des phénomènes d'érosion/accumulation hydrique et éolienne. 1989. // *Etats de surface et dynamique superficielle du terroir de Kissane.* 1995. // **SEYE (Eh. A. G.)** Etude et cartographie des milieux naturels (Kayar). 1989. // *Kissane : les Saafi et leur paysage (Représentation du paysage par les populations locales).* 1990. // **SOUMARE (M.A.)** Kissane, village serer : étude et cartographie de l'utilisation du sol. 1990. // *Cartographies automatiques, application à l'étude d'un terroir soudano-sahélien.* 1991. // **THIAO (D.)** Kissane : Histoire d'un terroir du joobaas. 1991.

Université nationale du Bénin. HOUNDAGBA (C.J.) & al. *Traitement des données d'analyse de paysages.* 1993. // **NANSOUNOUN (S.G.A.) & YERIMA (B.)** *La dynamique des milieux naturels et humanisés dans l'ouest du district rural de Banikoara : approche typologique.* 1989.

Université de Ouagadougou. BOUGERE (J.) *Reconnaissance du géosystème d'Oursi.* 1976 // *Géographie des paysages : la région de Pilimpikou.* 1978. // *Les changements d'état des géosystèmes soudano-sahéliens : un élément de compréhension des paysages naturels d'Afrique occidentale.* 1980.

Universités françaises. BA (M.) *Les paysages du Sénégal occidental : approche par l'analyse typologique et la modélisation cartographique.* Univ. de Franche-Comté, 1990. // **BEAUDOU (A.G.)** *Recherche d'un système d'information pour le milieu physique.* Doctorat d'Etat, Univ. de Paris I, 1988. // **BOUGERE (J.)** *Recherches sur les paysages soudano-birrimiens de la région de Kaya (Haute Volta).* Thèse 3^e cycle, Univ. Paris VII, 1976. // **BOURGERON (P.S.)** *Etude quantitative de la structure de la forêt de Taï (Côte d'Ivoire),* Thèse 3^e cycle, Univ. Paris VII, 1978. // **HOUNDAGBA (C.J.)** *Analyse typologique des paysages d'Abomey-Zagnanado (Bénin).* Thèse de 3^e cycle, Univ. Louis Pasteur, Strasbourg, 1984. // **FILLERON (J.C.)** *Essai de Géographie Systématique : les paysages du Nord-Ouest de la Côte d'Ivoire.* Doctorat d'Etat, Univ. de Toulouse Le Mirail, 1995. // **KAHN (F.)** *Architecture comparée de forêts tropicales humides et dynamique de la rhizosphère.* Doctorat d'Etat, USTL, Montpellier, 1983. // **LO (M.)** *Paysage et utilisation de l'espace : la dégradation des milieux naturels en Pays sereer.* Doctorat d'Université, Univ. Louis Pasteur, Strasbourg, 1994. // **MANÉ (L.)** *La surface du sol de la Moyenne Vallée du fleuve Sénégal : contribution à l'étude de la dynamique actuelle des milieux naturels.* Thèse 3^e cycle, Univ. Louis Pasteur, Strasbourg, 1996.

Sommaire

Avant-propos : Partir pour l'Afrique	page	7
1 Une pensée perdue et retrouvée		11
2 La patate jaune		23
3 Administrateur et administrés		33
4 Grands et Petits Blancs		45
5 Sauvegarder nos terres		57
6 Décrire, comprendre, classer		67
7 Un lieu de rencontres		81
8 La déconstruction		97
9 Médecine tropicale		113
10 Papa Bok et la Françafrique		121
11 Le petit livre vert		135
12 Le carrousel des sciences		153
13 La reconstruction		169
14 Une nouvelle identité		185
Epilogue : Hommage à l'Afrique		199
Annexe : Références bibliographiques		203

Graveurs de mémoire

Pierre REGENET, *Ma dernière pomme. De PRETY à Bissey, Chroniques en culotte courte*, 2011.

Jean-Paul KORZEC, *Dans l'ombre du père*, 2011.

Rachel SAMUEL, *On m'appelait Jeannine*, 2011.

Michel LAPRAS, *Culottes courtes et bottes de cheval, « C'était comment la guerre ? »*, 2011.

Béatrice COURRAUD, *Non je n'est rien oublié... Mes années 60*, 2011.

Christine BELSOEUR, *Une vie ouvrière. Un demi-siècle de parcours militant*, 2011.

Jean-René LALANNE, *Le canard à bascule*, 2011.

Louis NISSE, *L'homme qui arrêtait les trains*, 2011.

Danièle CHINES, *Leur guerre préférée*, 2011

Jacques FRANCK, *Achille, de Mantes à Sobibor*, 2011.

Pierre DELESTRADÉ, *La belle névrose*, 2011.

Adbdenour Si Hadj MOHAND, *Mémoires d'un enfant de la guerre. Kabylie (Algérie) : 1956 – 1962*, 2011.

Émile MIHIÈRE, *Tous les chemins ne mènent pas à Rome*, 2011.

Jean-Claude SUSSFELD, *De clap en clap, une vie de cinéma (Récit)*, 2010.

Claude CROCQ, *Une jeunesse en Haute-Bretagne, 1932-1947*, 2011.

Pierre MAILLOT, *Des nouvelles du cimetière de Saint-Eugène*, 2010.

Georges LE BRETON, *Paroles de dialysé*, 2010.

Sébastien FIGLIOLINI, *La montagne en partage. De la Pierra Menta à l'Everest*, 2010.

Jean PINCHON, *Mémoires d'un paysan (1925-2009)*, 2010,

Freddy SARFATI, *L'Entreprise autrement*, 2010.

Claude ATON, *Rue des colons*, 2010

Jean-Pierre MILAN, *Pilote dans l'aviation civile. Vol à voile et carrière*, 2010.

Emile JALLEY, *Un franc-comtois à Paris, Un berger du Jura devenu universitaire*, 2010.

André HENNAERT, *D'un combat à l'autre*, 2010.

Pierre VINCHE, *À la gauche du père*, 2010,

L'HARMATTAN, ITALIA
Via Degli Artisti 15; 10124 Torino

L'HARMATTAN HONGRIE
Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

L'HARMATTAN BURKINA FASO
Rue 15.167 Route du Pô Patte d'oie
12 BP 226 Ouagadougou 12
(00226) 76 59 79 86

ESPACE L'HARMATTAN KINSHASA
Faculté des Sciences sociales,
politiques et administratives
BP243, KIN XI
Université de Kinshasa

L'HARMATTAN CONGO
67, av. E. P. Lumumba
Bât. – Congo Pharmacie (Bib. Nat.)
BP2874 Brazzaville
harmattan.congo@yahoo.fr

L'HARMATTAN GUINÉE
Almamy Rue KA 028, en face du restaurant Le Cèdre
OKB agency BP 3470 Conakry
(00224) 60 20 85 08
harmattanguinee@yahoo.fr

L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE
M. Etien N'dah Ahmon
Résidence Karl / cité des arts
Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03
(00225) 05 77 87 31

L'HARMATTAN MAURITANIE
Espace El Kettab du livre francophone
N° 472 avenue du Palais des Congrès
BP 316 Nouakchott
(00222) 63 25 980

L'HARMATTAN CAMEROUN
BP 11486
Face à la SNI, immeuble Don Bosco
Yaoundé
(00237) 99 76 61 66
harmattancam@yahoo.fr

L'HARMATTAN SÉNÉGAL
« Villa Rose », rue de Diourbel X G, Point E
BP 45034 Dakar FANN
(00221) 33 825 98 58 / 77 242 25 08
senharmattan@gmail.com

RECHERCHE SCIENTIFIQUE EN TERRE AFRICAINE

Alors que l'Afrique sortait de la période coloniale, une vie de chercheur outre-mer s'annonçait comme une aventure et une confrontation à un monde scientifiquement peu connu. Spécialisé en science du sol, l'auteur a rencontré dans ses séjours africains des Petits Blancs oubliés de l'Histoire, de grands personnages comme le docteur Schweitzer, des troubles comme Jean-Bedel Bokassa. L'étude des sols africains se faisait avec des moyens rudimentaires. Cependant, l'analyse épistémologique a conduit l'auteur à une méthodologie originale, restituant sa place à cette « science du concret » dont parle Lévi-Strauss. Une pratique de la transdisciplinarité s'est développée sur cette nouvelle base. Dans ses travaux d'histoire et de sociologie des sciences, l'auteur reconnaît les racines plongeant dans son expérience initiale de la terre africaine. Publiant des biographies de naturalistes, il compare sa vie de chercheur à celle de l'écrivain qu'il est finalement devenu.

Yvon Chatelin est docteur ès sciences. Après de nombreuses années en Afrique, il a poursuivi ses recherches en France et aux Etats-Unis. Ses qualités littéraires lui ont valu le grand prix Jules Verne en 2002.



ISBN : 978-2-296-55115-2
20,50 €